JUN 12 1926

33e Année. N° 11. 1er Juin 1926.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Charles Maurras. .	*Monseigneur le duc d'Orléans*	481
Paul Morand. . . .	*Siam*	496
Abel Lefranc. . . .	*Le Premier voyage d'Ernest Renan en Italie* (fin).	532
Baron de Montbas .	*Au Service du Roi*	551
P. Henry-Bordeaux.	*L'Insurrection druse de 1837-1839*	584
Henri Gramain. . .	*Fanna la Nomade.* — III.	604
Jean-Louis Faure .	*L'Impôt sur la dépense et la Natalité française.* .	632
★ ★ ★.	*La Préparation bolcheviste de la Grève anglaise.* .	653
Albert Flament . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	681
Henry Bidou. . . .	Les Lettres : *Parmi les Livres*.	694
André Chaumeix . .	La Politique : *La Crise du franc*	703

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; M. Thiébaut.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **5** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Je ne vous aime pas

par MARCEL ACHARD

La Reine Calafia

par V. BLASCO-IBAÑEZ

Le Temps perdu

par FRANCIS CARCO

La Crise belge

par ROLAND DE MARÈS

Madame de la Fayette et ses Amis

par ANDRÉ BEAUNIER

Souvenirs du Consulat et de l'Empire

par ANTOINE-ROMAIN HAMELIN

UN RÈGNE EN EXIL

MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS

Si quâ fata...?
VIRGILE

Mgr le duc d'Orléans est mort au mois de mars à Palerme. La Revue de Paris *qui a pour tradition de s'adresser aux leaders des divers partis pour commenter de grands événements politiques, a demandé à M. Charles Maurras, l'illustre écrivain royaliste, de bien vouloir évoquer pour ses lecteurs la mémoire du prince défunt.*

Comme le comte de Paris son père, comme son arrière-grand-père le roi Louis-Philippe, comme le duc de Bordeaux et le roi Charles X, Monseigneur le duc d'Orléans, mort loin de sa patrie, dort dans une terre étrangère. Pour les Français nombreux qui ont pris son deuil, ce n'est pas seulement une vie qui s'arrête, c'est un règne qui cesse, le règne de Philippe VIII, commencé en 1894. Celui de Philippe VII datait de la mort de Henri V, en 1883. Maintenant c'est Jean III. Ne sera-ce qu'un règne en exil, comme furent les autres? Une éloquence triviale peut toujours se permettre de noyer insolemment ces noms, ces signes et ces titres aux cendres du même charnier. L'histoire nationale et la politique attentive y regardent de près avant de dénier toute réalité présente aux vestiges brûlants de pareilles grandeurs.

La succession, à elle seule, représente beaucoup de choses, car elle signifie les droits et les devoirs. Il se peut, puisque tout se peut, que le monarchisme soit une erreur. Mais enfin, s'il

était une vérité? Et si la conservation de la France était liée au rétablissement de la royauté héréditaire? Il serait douloureux et un peu ridicule que la découverte et la propagande de cette vérité coïncidât avec un phénomène d'extinction ou d'effacement dans la race des rois. Que le pays puisse compter, pour un temps illimité, sur la présence, la bonne volonté, le labeur renaissant de la dynastie fondatrice, cela n'est pas la seule condition du salut public, mais c'en est une, nécessaire, et sans elle nous pourrions bien être réduits un jour ou l'autre, comme le furent, tour à tour, les neuf dixièmes des nations de l'Europe, à aller nous chercher une maison régnante hors des frontières de la patrie. Les Français d'autrefois étaient fiers d'avoir des rois de leur sang. L'avantage d'un règne autochtone n'est assuré que par la fidélité de nos princes à l'ordre de leur sang malgré la dureté des épreuves que cela comporte. Monseigneur le duc de Guise vient d'en donner un beau et noble exemple. La fonction peut renaître tant que les fonctionnaires-nés se tiennent prêts à la tenir.

En fait, qu'apportent-ils? Qu'apporte à la France la fonction des princes? On peut répondre : une tradition, la tradition du bien public, et l'on peut définir laquelle. Une critique indépendante commence à reconnaître que la manière de gouverner propre à la royauté des Capétiens, des Valois et des Bourbons tenait de près à la loi d'existence et de développement de ce pays-ci. D'autres régimes lui ont donné de la gloire en lui appliquant telles ou telles idées en vogue, mais la gloire a péri, et la vogue est tombée, sans lui laisser de grands profits, tout au contraire! A mesure que le XIXe siècle s'éloigne et que l'on en voit mieux les gains et les pertes, le bloc des gouvernements império-républicains qui s'étendent de 1792 à 1815 et de 1848 à 1926, ne semblent plus valoir, pour le rendement matériel, ni pour le progrès moral, le bloc monarchique qui va de 1815 à 1848. Ici la paix, et là, la guerre. Ici, l'organisation et la production; là, la consommation, la dépopulation. Ici, une armée et une marine fortes, qui ne font pas la guerre (ou si peu), mais permettent à une diplomatie intelligente, mesurée et fine, de nous servir utilement; là, des armées immenses inhumainement décimées, une marine en décadence régulière, une politique extérieure, d'abord bruyamment

fanfaronne, qui nous a conduits par étapes à la situation de peuple assisté. La tradition révolutionnaire peut s'accommoder de cette courbe dégressive ou régressive, car il n'importe pas spécialement à la Révolution, chose universelle, que la France existe ou n'existe pas. Une tradition monarchique enveloppe au contraire les vues d'intérêt national. Il lui est naturel de répugner aux diminutions séculaires de ce pays qu'elle a formé. Les règnes en exil incarnent donc une certaine loi du *France d'abord*, une certaine volonté de la *France éternelle*, ces beaux mots étant pris au sens, littéral et concret, non pas d'une France idéale, vue en rêve oratoire, mais d'un territoire, d'un peuple, de son nombre, de sa fécondité, de sa richesse et de sa dignité. Notre personnel politique recruté surtout dans l'Université et dans le Barreau, ne distingue pas toujours très clairement ce caractère d'énergique et profond réalisme qui est propre à la tradition monarchique. Mais les réalités nous manquent, elles manqueront de plus en plus : ce réalisme a donc quelques chances prochaines d'être apprécié et d'être regretté.

Le règne en exil représente ainsi un droit historique et un intérêt national. Son troisième caractère est de ne point se présenter sous les traits d'une revendication chagrine, d'une réclamation juridique : elle semble marcher au-devant d'une sorte d'acclamation. Cela tient à ce qu'elle est essentiellement paternelle. Franz Funck-Brentano l'a parfaitement démontré, l'ancienne monarchie est sortie du toit domestique, la magistrature royale est une charge de famille, auréolée par la religion. On risque de raidir et de dessécher un peu ces vénérables origines en ne parlant que d'un contrat entre la royauté et le peuple, à moins qu'on n'entende par là un contrat de mariage, un pacte entre deux graves et profondes sympathies collectives, chargées d'intérêts solennels. Jamais l'histoire ne justifia aussi bien le grand mot d'Aristote d'après lequel ce qui fonde l'État, c'est l'amitié. Dans quelques provinces fidèles, où beaucoup de familles sont restées attachées à leurs princes, la réciprocité de l'affection est restée sensible et touchante, jusque dans le très petit peuple. Du temps du comte de Chambord, on voyait de pauvres servantes et de simples paysannes pleurer de joie et d'espérance pour quelque mouchoir blanc

arboré au bout d'une canne d'enfant. Du temps du comte de Paris, de bonnes dames de fort petite bourgeoisie avaient des larmes dans la voix pour rappeler que Louis-Philippe avait envoyé ses fils au lycée, ou pour faire admirer sur l'écu de cinq francs une ressemblance, d'ailleurs frappante, entre le profil du Roi citoyen et celui du grand Roi.

Sans doute, de tels sentiments n'étaient en vigueur que dans certains milieux et certaines localités. Chacun a pu les y surprendre. Beaucoup ont pu croire assister à leur disparition. Ces sentiments ne disparaissaient pas, ils se transformaient. Ils se transformaient sous l'action des princes eux-mêmes : le plus original de l'activité politique des princes a tendu en effet à retrouver et à reformer cette unité du cœur de la France, qui fut si belle, avant que nos convulsions ne l'eussent ruinée.

Le comte de Chambord, qui avait préféré son principe à tout, appliquait ses dernières années aux préparatifs d'une action directe qui eût fait de lui le héros de la résistance et de la renaissance religieuse dans le pays. Le comte de Paris, d'abord occupé d'une vaste manœuvre électorale dont il mesura vite l'inanité, appuya le mouvement nationaliste du Boulangisme, parce que, en dépit du grave risque de débander son propre parti, il jugeait que le nécessaire et l'indispensable était tout d'abord de rejoindre et de ressaisir dans leurs profondeurs les sentiments vivants, les ébranlements réels du pays; il y avait de cela dans le Boulangisme : une explosion de patriotisme offensé, un cri de confiance et d'espérance vers un jeune chef militaire, une réaction du bon sens, de l'honnêteté, de l'esprit d'autorité contre un parlementarisme anarchique et profiteur, c'était bien une houle de sensibilité nationale, de bon sens soldatesque et plébéien, et il était salubre de s'y retremper. Nul principe ne s'y opposait et tout le passé y inclinait au contraire! Sans l'ombre d'un sacrifice de conscience, le règne en exil se jeta donc dans l'aventure populaire. On put croire qu'il s'y perdait : il n'y perdit que des électeurs et des partisans, pour un laps d'années assez court. En reprenant un contact désiré, l'idée royale était restée elle-même.

La valeur de cette nuance sera comprise si l'on veut bien

se rappeler que, fort peu après, entre 1890 et 1892, lors des conseils de ralliement à la République venus du Vatican, une autre occasion s'était offerte d'avancer et de gagner dans l'esprit public : du moment que l'Église devenait républicaine, n'allait-il pas être avantageux pour la monarchie de se teinter d'esprit anticlérical? Cela fut conseillé. Cela fut rejeté. Le comte de Paris répondit qu'il était le roi très chrétien. Peu de temps après avoir donné cette double leçon de souplesse conciliante et d'intransigeance absolue, ce prince s'éteignit entouré de l'estime ardente de quiconque l'avait connu, admiré des lecteurs capables de le suivre dans ses hautes études économiques et sociales, mais, malgré son effort, tenu encore assez éloigné du cœur du pays. Il n'avait travaillé que pour l'avenir.

Quand Louis-Philippe-Robert d'Orléans vint en France, à l'âge d'un an, c'était après la chute du second Empire. Les circonstances étaient affreuses. L'atmosphère lugubre. Comme tous ceux de cette triste génération, les premières paroles qui le frappèrent se rapportaient à la défaite conçue et ressentie comme une humiliation sans mesure. Waterloo n'avait pas diminué le sentiment de notre valeur militaire et l'avait exalté peut-être : la Garde était morte et ne s'était pas rendue; mais, à Sedan, une armée avait capitulé en rase campagne, une autre armée trahie s'était rendue en rendant Metz. Strasbourg était tombée. Après Strasbourg, Paris! Cette liste cruelle, telle qu'on la récitait dans tous les foyers, prenait un sens plus dur dans la famille de grands soldats qui environnaient le jeune prince. Son père n'avait pas été admis à combattre, mais le duc de Chartres, son oncle, avait pu servir à la faveur d'un déguisement, et, si le général Henri d'Orléans, duc d'Aumale, s'était vu refuser par des esprits jaloux un commandement qui eût été brillant, habile, efficace, son autre grand-oncle, le prince de Joinville, avait été vu aux armées. La rumeur des armes nationales brisées berça donc toute cette enfance et la rendit pareille à toutes les autres enfances de la nation. Le jeune Philippe grandit dans le même deuil que tous les autres fils de la partie saine de la nation. A quinze ans il savait par cœur son Déroulède; à trente, son Barrès. Un dauphin de France ne fait pas de

politique : celui-ci, en 1886, à dix-sept ans, s'était contenté de souffrir la rigueur de la loi d'exil, mais, quatre ans plus tard, quand sonna l'heure du tirage au sort des Français de sa classe, le duc d'Orléans déjoua la surveillance de son gouverneur militaire, et s'échappa avec son ami Honoré de Luynes, atteignit Paris et demanda à servir comme simple soldat. Cela lui valut deux ans de prison dont il fit cinq mois, et les contemporains se rappellent quelle émotion détermina par toutes les nuances de l'opinion la démarche d'un prince qui réclamait ainsi la gamelle du conscrit! Quelques calomnies qu'on eût multipliées dès lors, une impression de haute faveur subsistait lorsque, en septembre 1894, le duc d'Orléans, investi par la mort de son père, donna les signes d'une volonté directrice.

Un de ses premiers actes fut d'adresser à Déroulède à propos de sa pièce *Messire Du Guesclin*, une lettre qui faisait son propre portrait : « Ce n'est pas le prétendant qui vous félicite, c'est un Français... C'est un prince que touche la justice rendue à ses aïeux. C'est un soldat remerciant un soldat. *La royauté n'est pas un parti*, dit votre Du Guesclin : Henri IV, qui conquit son trône moins par son épée que par le plébiciste des cœurs, avait la même pensée lorsqu'il se disait *de la religion de ceux qui sont braves et bons.* » Le plébiscite des cœurs! Il avait vingt-cinq ans. Grand et svelte, beau comme un jeune dieu, promenant sur la vie et ses tentations ces étranges yeux bleu de France où les extrêmes nuances de rêverie alternaient avec le regard le plus aigu et le plus direct qui ait jailli d'une prunelle d'homme d'action, il semblait naturellement destiné à l'unanime clameur de ce plébiscite. Un fidèle et ardent ami de son père, Monseigneur d'Hulst avait écrit peu d'années auparavant : « Il est d'une séduction extraordinaire. Je ne puis m'empêcher de trembler pour lui, car il a un de ces regards qui allument tout ce qu'ils rencontrent, et il est avec cela d'une spontanéité, d'une ingénuité hardie qu'on ne rencontre plus guère chez les jeunes vieux d'aujourd'hui... Seigneur, ayez pitié de mon petit prince! et, par lui, rendez un peu de poésie et d'espérance à la vieille France... » Dans l'ordre de la politique stricte, peu d'hommes ont mieux su le secret d'attirer les amis et de les fixer, de troubler les indifférents et les enne-

mis. Mais, trop sensé, trop attentif aux choses, pour se fier uniquement à ce magnifique prestige personnel, sa pensée se portait d'elle-même sur les malentendus qui avaient séparé la couronne de la nation : moins pour les dissiper, car il les savait déjà morts, que pour en abolir les traces au moyen d'éclatants services nouveaux. Un instinct l'en avertissait, il ne s'agissait plus de tracer des contours de lois constitutionnelles, ni de frapper des principes en axiomes, mais d'entrer dans les pleines eaux de la vie française, de se mêler à elle, d'y compter comme serviteur et comme soldat. A hauteur de prince et de roi, cela va sans dire, mais en mettant la main, soi-même, aux besognes de citoyen.

En janvier 1895, lors de l'élection du Président de la République, il avait fait figure de grand électeur de Félix Faure contre Henri Brisson : les intérêts nationaux étaient avertis qu'ils pouvaient compter sur lui. *Je dis qu'il y a là quelqu'un*, écrivait alors un homme du centre, M. Joseph Reinach. Ce *quelqu'un* se vit tout à fait clairement, au poste de pilote, dans la longue tempête que souleva pendant quatre ans le procès de police militaire internationale de 1897. Là, dans l'Affaire, son attitude éclatante équivalut à une action continue, ses paroles retentissantes le lièrent aux volontés et aux émotions de la France, enfin il incarna tout ce que désirait et souffrait l'immense masse nationaliste d'alors « *C'est l'armée qu'on veut détruire et c'est la France qu'on veut perdre.* » Le « *cri de douleur et d'indignation* » correspondait aux calculs des habiles comme à l'instinct et à la conscience des simples. Ces appels répétés, il faut s'en souvenir, eurent vite fait de franchir toutes les bornes des partis monarchiques, et des hommes obscurs s'étonnèrent dans les profondeurs du pays que la voix du prince ne ralliât point tout le monde comme elle les ralliait, eux. Ardente et ferme, cette voix royale sonnait aussi la modération et la réflexion. On a beaucoup dit et cru le contraire. Mais on ne l'a pas vu. Ces manifestes sont royaux autant que nationaux. Ils disaient qu'il y a une question juive. Ils n'en tiraient aucun effet d'agitation vaine. On ne peut calomnier le fameux manifeste de San Remo qu'à la condition d'en parler sans l'avoir lu. C'est une page d'homme d'État. Les *guerres de races et de religion* y sont désavouées dès le premier mot. On n'y fait

pas non plus de vaine diatribe contre l'argent : on invite l'argent à la modération et à la sagesse. La fortune terrienne y est défendue contre la *fortune anonyme et vagabonde*, celle-ci est pressée, conjurée, de collaborer avec la fortune immobilière au lieu de la menacer d'asservissement. Tout cela est profondément prévoyant. Vingt-sept ans d'histoire postérieure en témoignent. Le cycle de ces instructions et de ces appels au pays composent un tel répertoire que la prophétesse Cassandre elle-même aurait pu l'envier au duc d'Orléans.

Il fut vaincu, mais avec la France. Il ne m'appartient pas de sonder les raisons pour lesquelles le petit parlement des partis nationaux crut devoir repousser la main tendue de ce fils de France et la solution, vraiment impartiale, qu'il apportait. En l'éliminant, on n'organisa point la victoire, on roula tout le monde dans le drap du même revers. La Haute-Cour envoya dans le même exil des chefs de groupe aussi parfaitement rivaux pour ne pas dire ennemis que Déroulède, Marcel Habert, André Buffet, Lur Saluces et Guérin. Bientôt, les ministères André et Pelletan purent s'acharner librement sur la France, les effectifs et les crédits, les programmes et les constructions furent réduits ou arrêtés, le Service des Renseignements, œil de l'armée, fut aboli, la voie fut grande ouverte à l'espionnage international et l'idée nationale subit le même échec que les forces de la patrie. Seulement, alors que l'antisémitisme républicain et le nationalisme républicain succombaient, à ce moment précis les idées du duc d'Orléans développèrent une vertu de fécondité, un pouvoir d'influence absolument inattendus.

Ces idées attiraient, groupaient, conquéraient. Elles faisaient de nouveaux royalistes. Des hommes qui avaient toujours appartenu aux partis de gauche, ou qui n'étaient d'aucun parti, s'enrôlaient dans le mouvement. Cela ne s'était jamais vu. En 1885, M. Vacherot, l'historien de l'École d'Alexandrie, s'était bien déclaré, dans le *Soleil* d'Édouard Hervé, pour la monarchie héréditaire, mais cette espèce de pronunciamento académique était resté isolé comme un cas d'idéologie élevée et froide. Cette fois, il y avait un courant, ou plutôt plusieurs courants, où confluait la substance cérébrale et nerveuse de la nation. Beaucoup de jeunesse. Mais une

jeunesse qui se renouvelait, au lieu de s'épuiser, d'année en année. Toutes les hauteurs sociales y participaient, mais surtout leur palier médian, celui de ces classes moyennes qui pendant cinq cents ans ont dirigé toutes les évolutions et toutes les révolutions de la France.

On a fait honneur de cet effet à l'ACTION FRANÇAISE. Servante du prince, l'ACTION FRANÇAISE ne pouvait pas ne pas travailler dans cette direction. Mais il ne faut pas renverser les rôles. Les actes décisifs du prince ont eu lieu entre 1894 et 1900. Ils ne doivent donc rien aux chefs de l'ACTION FRANÇAISE, que le Prince ne connaissait pas et qui ne le connaissaient pas à cette date déjà ancienne. Les conseillers se renouvelèrent : André Buffet et Lur Saluces succédèrent à Dufeuille; Paul Bézine, Roger Lambelin, Hector du Poy suivirent Saluces et Buffet. Le plan ne varia jamais, le prince suivait la ligne qu'il avait choisie en vue de retrouver le cœur de la France et d'y rétablir l'ancienne amitié. C'est pourquoi, dix et vingt ans plus tard, lorsque en des assemblées où se coudoyaient l'ouvrier et l'employé, le bourgeois, l'intellectuel et l'artiste, de vastes auditoires commencèrent à appeler, à espérer, à acclamer le roi; ce n'était plus une Vendée ou une Bretagne exprimant des fidélités particularistes, c'étaient à Paris même les représentants de toutes les régions, de tous les métiers, de tous les milieux, véritable et sincère abrégé du pays. Une élite? Disons plutôt une armature, un réseau d'armatures subtiles et vivaces, insinuées dans toutes les profondeurs de la nation.

Mais, ainsi posée par le prince sur des plans d'intérêt national, une renaissance royaliste ne pouvait pas s'étendre sans déterminer simultanément une renaissance de la nation. Le roi reconstruisait son trône dans le futur, mais, dans le présent, il aidait la nation à se ressaisir.

Il faut se rendre compte de ce qu'avait été l'œuvre du gouvernement républicain entre 1900 et 1912. Les noms propres ne diraient plus rien aujourd'hui. Tel qui, dans cette longue période d'affaissement politique voulu, avait coopéré à la diminution du pays, s'est depuis révélé patriote de cœur et d'âme. Tel groupe, tel parti, connu au long de ces douze années par son extrême indifférence au salut public s'est dévoué

ensuite à la reconstruction de ce qu'il avait laissé détruire. Dans l'ébranlement général, rien n'a tenu, duré, rien n'a été à l'abri des variations, que la claire pensée du roi en exil. Tandis que, par la loi, par la presse, par les écoles, l'on s'était efforcé d'éteindre et de raréfier le sentiment national, comme l'on avait affaibli et amoindri la défense de la nation, l'exilé avait discrètement accompli le travail inverse. Quand donc la menace de la guerre contraignit le gouvernement républicain à renverser une politique funeste, à revenir et à réagir; il fut obligé de s'apercevoir que les avis du prince avaient déjà fait faire la moitié du chemin aux éléments les plus vivaces du pays. M. Barthou et M. Millerand s'efforçaient de rétablir l'armée *au point où elle était en* 1897, M. Delcassé reconstruisait une marine, M. Poincaré remettait en honneur l'esprit national et même l'esprit provincial, conformément à la stricte doctrine royaliste : toutes ces phases d'un relèvement commandé par les monarchies ennemies ne ressemblaient point mal à une réorganisation monarchique française faite sans le roi mais bien souvent au nom du roi. L'opposition antipatriote le faisait remarquer avec fréquence et insistance : si le roi était dehors, il n'était pas absent, son pouvoir spirituel d'abord associé à la réaction barrésienne et déroulédienne avait fini par aboutir à une action matérielle qui, pour être indirecte, était pourtant son œuvre et remontait jusqu'à lui, sans qui elle n'eût jamais été. Un courtisan eût pu lui dire : — Voyez, Monseigneur, c'est vous, au fond, qui recrutez et qui enrôlez ces soldats, réorganisez ces états-major, obtenez ces crédits, construisez ces navires, veillez par ces ambassadeurs et par ces ministres aux orages que tout annonce... Mais le duc d'Orléans n'aimait ni les courtisans, ni la courtisanerie, ni même la cour.

Le duc d'Orléans était un homme d'action et d'action directe. Il n'était point capable de se consoler par un fantôme de pouvoir. Quand il en avait fini avec ces réceptions d'amis inconnus où il avait eu sujet de vérifier son étrange pouvoir d'ensorcellement, quand il avait donné les grandes directives, destinées à lui rouvrir sa patrie, parlé de corrections essentielles à introduire dans le régime représentatif, demandé la séparation de la Franc-Maçonnerie et de l'État, il aimait

à partir pour quelqu'un de ces lointains voyages dans les mers polaires, dans les déserts d'Afrique, où ses yeux, ses mains, tout son corps pouvaient travailler, avec sa pensée, à servir la patrie, la science, la civilisation. Cette vie vraiment active était celle qui l'enchantait. Les solitudes le gorgeaient de cette âpre tristesse à laquelle l'inclinait son mélancolique destin. Au retour, il pouvait constater que son royaume intellectuel et moral s'était étendu, que son autorité ne cessait de s'accroître, mais que l'ensemble du pays glissait, de tout son poids, à des risques terrifiants. Alors, ni les succès de l'explorateur et du navigateur, caps reconnus, îles découvertes, variétés d'animaux marins ou de volatiles captées, classées, nommées, ni les heureux progrès de sa cause dans la jeunesse de la patrie, ne pouvaient arracher l'exilé à la sombre amertume de ses prévisions condamnées à l'inaction. Ceux qui le virent au début de 1914 témoigneront de la violence des pressentiments qui l'assiégeaient à ce moment-là.

Un conspirateur d'aventure se fût réjoui. Un prétendant professionnel aussi. J'ose dire que, si l'on veut aller jusqu'au fond de son âme, Monseigneur le duc d'Orléans n'était pas un prétendant. C'était un roi. Le cœur du roi tremblait qu'on ne fît du mal au royaume. Le premier coup de canon lui fit écrire à ses amis : *Attention! plus de politique! Face à l'ennemi!* Ensuite il demanda à combattre sous nos drapeaux. Lui dont la voix, l'esprit, avaient tant contribué à leur renaissance, il se vit refuser l'entrée des armées. Il essaya des armées belges : elles servaient sur le sol français, impossible! Même réponse pour l'armée anglaise. Ni l'Italie, ni la Russie, ni l'Amérique ne se montrèrent plus humaines. Agha-Khan ne put lui ouvrir les troupes hindoues. Une étroite surveillance exercée à Londres lui interdit tout enrôlement clandestin. Ces demandes et d'autres durèrent deux ans et plus. Notre gouvernement, qui avait pris la responsabilité du premier refus, avait fait de vagues promesses : il fut sommé de les tenir, il refusa... Quel désespoir! Aucun découragement : le duc d'Orléans était très gravement malade au moment de l'armistice victorieux; à peine convalescent en février 1919, comme l'on annonça que les hostilités allaient reprendre, le prince expédia un ami chez M. Cle-

menceau pour recommander sa cause au dictateur républicain : « *Je ne demande ni grade, ni situation particulière, j'irai n'importe où, sur le Rhin aussi bien qu'en Orient, aux colonies ou ailleurs, sur terre comme sur mer, car je souffre trop d'une inaction involontaire sans doute, mais qui me paraît coupable quand la France, ma patrie, lutte pour sa liberté, sa sécurité, son avenir, et que tous les Français, du plus petit au plus grand, luttent, souffrent et meurent pour elle*[1]. »

Les épreuves de la paix ajoutèrent aux peines que la dure « inaction involontaire » avait fait souffrir. Il était parvenu, à force de volonté, de régime, de travail manuel dans son parc du Manoir d'Anjou, à reconstruire solidement l'édifice de sa santé physique, car il tenait, disait-il, à *être paré* à tout événement; il était fier, comme il voulait bien nous le dire, de rencontrer un peu partout, quelque terre lointaine qu'il visitât, des échos nets et francs de la pensée royaliste française, déjà maîtresse de réaction nationale et de direction politique. Le vrai est de dire pourtant que ni il n'espérait, ni il ne désespérait. Il attendait. En attendant, il interdisait d'ajouter aux difficultés nationales, il se faisait un devoir étroit de protéger toute action, même républicaine, qui fût capable d'améliorer ce qu'il s'agissait de sauver. Il parlait avec intérêt des hommes au gouvernement, sans préjugé contre leurs intentions, sans illusion sur les moyens que leur proposait le régime, conjurant, au surplus, tous ses amis, tous ses serviteurs de coopérer de toute leur âme à n'importe quelle œuvre de bien public, mais, soudain, s'arrêtant avec une sombre tristesse sur des phénomènes d'abandon national que rien n'expliquait.

Sa grande joie était de laisser flotter sa pensée sur quelque trait du visage de la patrie. Nous n'oublierons jamais, pour notre part, de quel regard il examinait, un soir, une petite collection de photographies représentant l'angle de la place de la Concorde qui donne sur la rue de Rivoli : « Là », disait-il comme s'il se fût parlé à lui-même, « *le ministère de la Marine... Puis, la rue... la rue* », il les nommait toutes successivement. Que, dans ses voyages, il eût occasion de rencontrer un Français, sa physionomie exprimait une telle joie, la bonté qui transpirait dans ses paroles et ses attitudes était si

1. Lettre à Maxime Real del Sarte.

puissante qu'un interlocuteur de rencontre et de passage était saisi, conquis à jamais : combien nous l'ont écrit de l'isthme de Suez ou de l'Amérique du Sud, prêtres, fonctionnaires, soldats, marins, sous la fascination de cette haute mine, de ce port merveilleux, de ce beau et triste regard. Tout en lui annonçait une grande race de la nature. On saluait, on s'inclinait, on ne pouvait plus oublier : une figure de la France, une forte incarnation du patriotisme français avait traversé l'obscur chemin de la vie, et l'on en gardait le rayon.

Le croirait-on? J'en demande pardon à nos intellectuels de Sorbonne, s'il en subsiste : cet homme, si intelligent, ouvert à tout, capable d'imaginer à son plaisir toutes les formes les plus flexibles et les plus fuyantes du sentiment et de la vie, était absolument fermé à toute compréhension de l'anti-patriotisme. Très peu de jours avant sa mort, il avait eu avec son médecin et ami très fidèle, le docteur Récamier, une conversation significative : « *Voyant passer un navire japonais*, écrit le docteur, *nous parlions de la guerre russo-japonaise et je rappelais au prince combien alors, dès le début, il avait prévu avec justesse les résultats de ce conflit, et il me répondit à peu près : — Ce n'était pas difficile à prévoir; les Japonais étaient animés du patriotisme le plus ardent, depuis l'Empereur jusqu'au dernier des portefaix, tandis que la haute société russe était sceptique et le peuple mécontent, sans idéal.* »

» *Le patriotisme est tout pour une nation. Voyez quel magnifique avenir s'ouvre devant l'Italie du fait du patriotisme exalté qui l'entraîne. Ce qui se passe en France actuellement ne semble grave non à cause de la plaie d'argent qui n'est pas mortelle, mais par le fait que des Français, des membres du Parlement, puissent se dire anti-patriotes sans soulever une réprobation unanime.* »

Monseigneur le duc d'Orléans avait toujours admiré que, sur ce point, la République n'eût pas su imposer une discipline obligatoire et automatique. Point d'État normal, en effet, sans une patrie respectée. Mais certains États sont des monstres, et il n'est pas contraire à leur logique de monstres de favoriser leurs ennemis au dépens de leurs serviteurs. Ce magnanime serviteur traînait donc son exil comme il avait traîné l'inaction militaire. Les *quarante Bourbons tombés à l'ennemi* l'avaient

poursuivi de leur gloire : maintenant, c'était la terre de France qui s'imposait à sa mémoire, le suivait de son souvenir. Ainsi qu'il l'écrivait en réponse à une belle lettre du jeune duc de Luynes, « depuis quarante ans bientôt (1886-1926) que je suis exilé, que de fois je suis parti vers des régions lointaines pour chercher, en travaillant de mon mieux pour la France, à échapper à la désespérante obsession de notre frontière barrée! Et si je me consacre à mes collections, si je vis, pour ainsi dire, de mes Musées, c'est que là je me sens un peu plus près de la France à qui tous ses souvenirs sont destinés.

» J'ai vu rentrer en France, grâce à l'amnistie, des condamnés de droit commun, des insoumis, des déserteurs. Moi qui avais tant voulu servir ma patrie et qui n'ai pu avoir ni cet honneur, ni cette joie, je reste banni!

» Je vieillis dans la tristesse d'un long exil. Dieu veuille qu'avant de mourir j'aie la consolation suprême de revoir mon pays. »

C'est à ce moment, que des malheureux nous disaient : Votre prince existe-t-il? La France veut-elle de lui? Cette France ignorante criait par tous ses bulletins de vote quelque chose comme « *vive ma mort* ». Cette folie n'étonnait pas le Prince. Il avait prévu le dimanche noir. L'idée de tous les malheurs lui était familière. La volonté de servir ne le quittait pas. Pour compléter ses collections, il était reparti pour l'Afrique, méditant ces oublis, ces méconnaissances et ces ingratitudes. Subitement, la mort passa, grande révélatrice, et la vérité se fit jour, comme dans un éclair.

Cet éclair du 28 mars 1926 est appelé à durer peut-être. On y voit et l'on y verra le fils de France expirant, serrant entre ses doigts la petite boîte d'argent qui contient un peu de terre de France, on l'entend murmurer la parole testamentaire : « Je voudrais reposer à Dreux... Si le gouvernement y consent, que mes funérailles soient toutes privées, que mes amis s'abstiennent de manifestations politiques, je remercierai mes amis... Si Dreux m'est refusé, je demande à être immergé en vue des côtes de France... »

Jadis, Barrès, intéressé par les idées monarchiques, s'objectait à lui-même que les *puissances de sentiment* ne lui paraissaient pas se prononcer pour elles. Il y a vingt-six ans de

cela! Au bout de cette vie, au terme de l'action nationale et royale ainsi conduite, après les émouvants efforts d'une volonté et d'une sensibilité héroïques, orientées vers le *plébiscite des cœurs*, il semble bien que Barrès, si sa grande ombre pouvait se relever parmi nous, constaterait que sur beaucoup de points, dans la jeunesse surtout, *les puissances de sentiment* tendent de plus en plus à terminer le schisme dont la France a souffert : on ne peut plus écrire que les idées soient d'un côté, avec les intérêts, tandis que l'instinct et le sentiment seraient de l'autre : Monseigneur le duc d'Orléans aura usé sa vie pour changer cela et l'on peut affirmer avec certitude qu'il y est véritablement parvenu. Il a *nationalisé* l'idée, le sentiment et le mouvement monarchistes. La nation peut désormais s'abandonner comme il arrive à tous les peuples, mais chaque fois qu'elle sera tentée de songer *d'abord à elle-même*, il ne lui sera pas possible d'échapper au souvenir des exilés qui lui gardent les maximes de la restauration et de redressement. Le douloureux visage de ce Philippe VIII toujours errant, puis mendiant une tombe dans sa patrie, ne pourra manquer de reparaître dans tous les songes du patriotisme inquiet. Il en deviendra le symbole. Il en résumera les espoirs de résurrections.

CHARLES MAURRAS

SIAM

On ne peut qu'aimer ce pays, isolé, intact, petit mais dernier échantillon des monarchies asiatiques absolues, cette terre de bonheur assoupi et de foi vive. Il en faudrait donner une description fidèle et simple, un peu enfantine, pour faire suite à celles des Jésuites et des envoyés de Louis XIV : un graphique précis et serein qui reposerait des voyages littéraires de propagande et de la publicité touristique. Fixer aussi les derniers traits d'une Asie qui n'existe plus ni aux Indes, ni en Chine, ni en Indo-Chine. Dans deux ans, le réseau des chemins de fer siamois sera raccordé, à l'ouest, à la Birmanie, et au Cambodge à l'est; on ira d'Angkor à Bangkok dans la journée, en attendant qu'un « trunk » transcontinental, dont la plus grande partie est construite, relie Calcutta à Rangoon, Bangkok, Saïgon, Hanoï, Hong-Kong, Shanghaï et Pékin. Ce sera alors une nouvelle Asie, et celle que représente le Siam ne sera plus que souvenir.

Protégé par la barre de son fleuve, la mauvaise réputation maritime de son golfe, le peu de développement de son réseau ferré, l'absence de routes, le Siam reste le plus souvent en dehors de l'itinéraire des coureurs de globe, qui reculent devant un détour de trois semaines.

— Bangkok? Ah oui, les colonies, l'Indo-Chine! dit-on à Paris. (Ne pas connaître la géographie, comme les Français, ou la connaître trop bien, comme les Allemands, aboutit aux mêmes annexions impérialistes.) L'intérêt du Siam, c'est d'être un pays libre, qui a gardé la joie d'exister pour soi-

même et d'être heureux sous la loi d'une famille qui l'administre comme son propre bien. Notre Indo-Chine, — même le Cambodge, si voisin du Siam, — ne connaît rien de pareil : les pays colonisés sont comme les bêtes en cage : leur poil perd de son lustre.

Certes, le Siam n'est pas d'un intérêt capital pour l'histoire du monde, ni même pour celle de l'Asie. C'est une anecdote, mais la plus charmante et qui échappe à diverses malédictions d'aujourd'hui.

ARRIVÉE A BANGKOK

Qui se doute que cette ligne, si basse de relief et de ton, adhérant absolument à l'horizon, c'est le Siam? On n'ose écrire, à la pensée de cette boue gluante et chaude de delta, que c'est la terre ferme. La brise de mer tombe soudain, car le bateau s'est arrêté. Sous le poids d'un calme humide qui ne cédera plus la place à aucune fraîcheur, il faut attendre que la marée permette de franchir la barre et de remonter le fleuve pendant les trois heures qui séparent encore de Bangkok. Attendons. Il s'agit désormais de vivre sans ardeur. Croisons devant cette barre naturelle, élevée par des dépôts de sable, durcie par des carcasses de bateaux engravés ou coulés pour empêcher les escadres ennemies, — notamment les canonnières françaises, — de forcer la voie du fleuve. Les Anglais ayant, dit-on, protesté, et demandé aux Siamois pourquoi ils ne faisaient pas draguer ces fonds dangereux : « Pour les mêmes raisons, leur fut-il répondu, qui vous font refuser de construire le tunnel sous la Manche. »

« Terres de Siam, si basses qu'elles semblent échappées à la mer comme par miracle », écrivent nos vieux navigateurs. Plaine d'alluvions que comblent chaque jour davantage les terres rouges arrachées au nord. La barre enfin passée, l'horizon cède et se découd soudain. Entrée dans le fleuve sans rives, où les palétuviers, les aréquiers, les tamariniers, les bananiers tombent à l'eau, directement. La forêt embourbée. La première nef rencontrée, amarrée dans la glaise de la berge, est à Paknam : c'est la pagode de la Rivière, avec son mât en spirale de limaçon, élevant au-dessus de la jungle sa masse

plâtreuse, sur un ciel d'orage; elle remplit toute une île et maintient ce contact étroit entre le ciel et l'eau qui caractérise ces paysages birmans, cambodgiens ou siamois. Voici Paklat, peuplé de Birmans, où notre grand corsaire provençal, le chevalier de Forbin, gouverneur de Bangkok à la fin du XVIIe siècle, tendait une chaîne au travers du fleuve pour en faciliter la défense. C'est ici qu'ont lieu de curieuses régates en pirogues à cent rameurs, courses à la pagaie qui tiennent aussi de la joute lyonnaise, car tous les moyens — y compris l'accrochage et l'abordage — sont bons pour réduire l'adversaire.

Voici le même paysage, à peine moins délicieux, dont parle l'abbé de Choisy quand il arriva, en 1685, à Siam, comme l'on disait alors, avec l'ambassade de Louis XIV : « Les deux côtés de la rivière, écrit-il, sont bordés d'aréquiers et de coquiers qui sont arbres verts tout chargés de fruits, de singes et d'oiseaux. Il y a des oiseaux tout bleus, d'autres tout rouges, d'autres tout jaunes... les plus jolis sont les aigrettes, qui sont blanches comme neige et qui ont sur la tête une véritable aigrette (*sic*). Il y a beaucoup de bêtes, ajoute-t-il, dans ce pays-ci, parce qu'on n'oserait les tuer de peur de tuer son père : la métempsycose est un article de foi parmi les Siamois. »

Allons-nous donner dans cette île verte qui tient le milieu du fleuve? Non, sans heurt nous la pénétrons, et sans bruit : ce sont des jacinthes d'eau, apportées, dit-on, de Java par des touristes et qui ont crû au point d'entraver le trafic. Les rives se déroulent, touffues, ne laissant aucune clairière; parfois coupées d'un « klong », ou canal, qui débouche, à la fois sentier, tuyau d'eau, égout. Au confluent, se tiennent sur une extrême réserve quelques cases lacustres abandonnées comme les villas de la Brenta, mais sur pilotis et couvertes de palmes sèches. A droite, un instant, le paysage s'aplatit, quelques rizières apparaissent et, sans intermédiaire, parviennent à se désaltérer au fleuve lui-même. Ici aboutit une large voie d'eau qui coupe au plus court à travers la campagne pour prendre les devants et nous annoncer à Bangkok.

Chaque courbe du fleuve, se dépliant, offre un paysage. Sur les berges, des péniches recouvertes d'un osier courbe,

ou d'autres pleines, à ciel ouvert, de *paddy*, c'est-à-dire de riz brut tel qu'il arrive de la rizière, attendent au bord des usines à décortiquer, d'être soulagées puis rechargées. Cela fait de ces faubourgs de Bangkok un Rotterdam oriental, une sorte de Hambourg barbare.

Riz et eau; c'est le Siam. Riz « à la nage » dont la culture ressemble bien plutôt à la pêche, dont la poussée et la récolte impriment à tout le pays son rythme. Rizières craquelées l'été comme de la poterie, inondées à la saison des pluies; rizières qui, si on les regarde horizontalement, sont de vertes pelouses et, verticalement, sont des lacs. Vingt espèces de riz au Siam; semé et recueilli comme il y a deux mille ans; encore annuellement sollicité de croître au cours de cérémonies rituelles et libéralement accordé par la terre tropicale qui sait et peut doter tous ses enfants. L'eau enfin, second élément de richesse, l'eau s'épandant en crues fertilisantes, se capillarisant en des milliers de canaux, trempant comme une bonne soupe cet immense cloaque siamois triangulaire, resserré entre la forêt équatoriale d'est et d'ouest et les montagnes du nord. L'eau, hier encore, seule voie d'accès au Siam.

Poussés à une douce allure de train de marchandises, des bois flottés nous rencontrent, conduits par des rameurs debout qui semblent, tant les troncs s'enfoncent, marcher sur l'eau : c'est le teck majestueux, incorruptible, bois des embarcations, des temples, des coffres, où s'usent en vain les dents des fourmis blanches, teck siamois qui, à l'heure où fléchit la production des forêts birmanes, trop exploitées par les Anglais, devient le maître du marché mondial. Continuant de se présenter à nous en une offrande allégorique, à mesure que nous avançons, autres richesses locales; voilà que se dressent des Himalayas de poissons secs (l'odeur d'un charnier est parfum à côté de celle-ci, malgré le tonique des cordes goudronnées), qui remonteront vers la Chine, en quantités industrielles. Car l'heureux Siam ne connaît que des pêches miraculeuses. Nous croisons les hautes jonques chinoises qui profitent de la marée pour s'enfuir : leurs voiles pliées comme des feuilles de tabac séchées montent, s'étendent, se gonflent. Ce qu'on a pris pour une cargaison de jarres se meut : ce sont

les torses brun-rouge des marins qui guindent ces voiles. A l'avant se trouvent les plongeurs qui vont, tout à l'heure, au large, repérer sous les eaux la présence du poisson, et remonteront ensuite à bord pour indiquer où il faut jeter le filet. La pêche, dans tout l'univers bouddhique, est sans doute la seule exception faite à la défense de tuer un être vivant : règle qu'on tourne en disant que le poisson n'est pas tué, qu'il est seulement mis hors de l'eau, qu'il meurt de sa belle mort.

Des cargos, des voiliers à l'ancre, des pilotes, des remorqueurs insuffisamment bâchés que la marée fait éviter et qui découpent sur le couchant tropical leurs treuils, leurs huniers, leurs cheminées, nous barrent la route. Plus loin, les canots de la douane avec le pavillon blanc, bleu et rouge, les stationnaires. Voici le quartier des Concessions, l'église française de l'Assomption et ses deux tours occidentales, à droite; à gauche, des contre-batteries de vieux style et l'ancienne église portugaise; à droite encore, les Légations européennes avec leurs mâts blancs où flotte leur pavillon, qu'on amène chaque soir, — elles aussi presque des bateaux. Des tertres de gazon retenus par des barrières blanches rappellent Meulan, Maidenhead. Derrière, la ligne blanche qui clot la ville royale et l'enceinte du Palais, fortifications à créneaux indiens, à motifs de lotus; au-dessus, des quadrilatères étranges, encastrés les uns dans les autres, entourés de bases cannelées comme des chaussées prismatiques, des curiosités de la nature : ce sont les toits des Temples.

BANGKOK

Ici je pense à l'étonnement de Commynes arrivant à Venise, lorsqu'il parle « du canal Grand et de ce maisonnement, tout en l'eau ». Jusqu'à la fin du XIXe siècle on ne circulait à Bangkok qu'en bateau. La marée, deux fois par jour, nettoie « les rues », empêche la cité de devenir pestilentielle et donne à tout le paysage l'aspect enchanté des civilisations lacustres, des villes qu'on s'attend toujours à voir partir à la dérive. Bangkok ne rappelle pas Venise, sauf la Giudecca, mais Amsterdam. Plus qu'à Paris, le nom de Lutèce, ville de

la boue, lui conviendrait. L'eau est à la base de la religion et de la vie siamoises. Cérémonies de la naissance, de la mort, sacres royaux, tout est ablutions et purifications par l'eau. En certaines fêtes le peuple se jette à la rivière tout habillé. Et je pense aussi à cette antique et bizarre cérémonie où les fonctionnaires siamois réunis boivent, devant le Roi, l'eau d'allégeance; ils s'aspergent hors d'un bassin, au fond duquel reposent des armes, attirant ainsi sur soi, — car l'eau doit être bonne conductrice des pensées, — en cas d'infidélité, la menace virtuellement incluse dans ces armes immergées.

Bangkok se lit à plat, mais difficilement; on n'y voit ni plans, ni terrasses, ni cet échelonnement des pentes qui rend certaines villes si faciles à comprendre. Tracé concentrique, mais illogique, car les rues sont les dernières venues et ont dû se plier aux caprices des canaux, qui les avaient précédées. Il y a plusieurs quartiers : celui des Légations; celui du Palais Royal; le quartier chinois. Quant à la banlieue, elle est peuplée d'anciens prisonniers de guerre, les Cambodgiens à Samsen, les Birmans à l'embouchure, ailleurs les Mons, les Laotiens, Shans ou Pégouans. Les Légations s'installèrent d'abord sur la rivière, et formèrent sans doute un petit quartier indépendant analogue à ce quartier des dix-neuf nations dont parlent les anciens voyageurs. Bangkok n'était alors qu'une méchante forteresse confiée à la garde de cent métis portugais et qui défendait le fleuve au-dessous de la capitale, — laquelle se nommait Siam ou Ayuthia, et fut détruite en 1767 par les Birmans. Plus septentrionales, les capitales précédentes avaient été Sawankalok et Pitsanulok. C'est en 1782 que Bangkok fut fondée par Chao Phya Chakkri, ancêtre de l'actuelle dynastie, après une guerre heureuse contre le Cambodge.

Demain, ces Légations quitteront toutes les bords du fleuve, fuyant le bruit, la réverbération de l'eau, les mauvaises odeurs, le terrain trop cher et iront se réfugier dans un quartier neuf et mieux aéré, sorte de Passy siamois. Comme il faudra regretter alors notre vieille Légation, d'un style colonial désuet, si modeste enclave de terre française, au milieu du coassement des grenouilles et des crapauds-buffles, les banyans de son jardin, les bougainvilliers, le grand mât blanc de trente-cinq mètres, où flottent nos couleurs : pendant

la saison des pluies, les orages l'entourent d'ozone et la foudre crépite. Maison qui serait ouverte à tous les vents, s'il y avait du vent, trouée de larges baies, sans murs, aux frises treillagées à jour, au travers desquelles passent et repassent les oiseaux; les reflets du soleil sur l'eau viennent couvrir les plafonds d'une vannerie mobile et dorée. Charme unique de ces anciennes demeures tropicales en bois, sans fenêtres (le verre à vitre est inconnu d'Aden à Shanghaï), murs réduits à l'essentiel, et aucune défense jamais contre la nature souveraine; rien qu'un abri, périssable comme l'homme lui-même. Pendant la nuit, au dehors éclatante, de la sieste, les serviteurs indigènes, silencieux, closent sur elle de grands stores bleus et verts et s'endorment en travers des portes, sur le parquet. Aucun téléphone ne vient irriter les dormeurs; on brûle contre les moustiques des spirales d'odorantes herbes. Au bout du jardin, le fleuve brille entre deux arbres dont l'un est réservé aux corbeaux, l'autre aux vautours rouges. Les femmes passent, au fond, en ramant, mâchant leur bétel, ouvrant cette blessure, leur bouche; curieuses figures, avec leurs cheveux en brosse, leurs seins écrasés dans une pièce d'étoffe qui laisse les épaules et le buste nus. Elles sont courtes, larges, massives et arquées, précédées par des générations d'ancêtres nageurs ou accroupis. Des marchands chinois, — chaque métier a son cri et le fleuve en retentit, — présentent aux portes de mon bureau un étalage flottant de poteries, des régimes glandulaires de bananes vertes. Mais ce qu'on peut voir de plus beau, c'est le matin, à l'heure sainte de la mendicité, des barques chargées de prêtres, tous vêtus du même peplum jaune, rejeté sur une épaule, laissant l'autre à nu, d'un si admirable drapé qu'on accepterait comme une évidence la théorie de l'art gréco-indien, dit du Gandhara, suivant laquelle cet art si noble de la draperie aurait passé, au temps d'Alexandre, de la statuaire grecque à l'Asie, aux Hindous, aux Chinois.

LE QUARTIER CHINOIS

Le Sampeng, ou quartier chinois de Bangkok, c'est la Chine du Sud, hors de Chine, la même qu'à Singapore, Cholon,

Hanoï, Manille. Tout le monde connaît le Chinois envahissant, avide, travailleur, — maigre dans les rues, gras dans les boutiques, — xénophobe, soumissionnant toujours au plus haut, mettant la main sur tous les monopoles, prêtant aux pauvres pour leurs besoins, aux riches pour leurs plaisirs, le dernier couché, le premier levé, réveillant tout le monde avec ces pétards destinés à chasser les mauvais esprits de la nuit, vivant sur le pays, pompant ses réserves, les versant dans des banques chinoises, subsistant grâce à des coopératives chinoises, afin de n'enrichir que des Chinois, affilié à des sociétés politiques secrètes et ne quittant le lieu de ses bénéfices qu'en cercueil. Tous les gros travaux, tout le commerce du Siam sont chinois, dans les villes du moins. Les Chinois méprisent les Siamois, qui le leur rendent, mais ils paraissent moins haïs qu'en Indo-Chine. Dans les campagnes, les Siamois sont bons pêcheurs et agriculteurs, et travailleurs, bien qu'ils aient la réputation d'être légers, frivoles et peu intelligents. Certes, leur nature océanique les a faits indolents, mais qui peut aujourd'hui s'offrir la paresse? Les fonctionnaires siamois ne connaissent plus la sinécure, et l'heure est passée où on les trouvait anéantis par la sieste sur des banquettes, ou prenant le thé et jouant aux échecs dans leurs bureaux. Le pays s'administre fort bien. L'on sait que les Européens ont abandonné leurs garanties et vivent au Siam sous le régime du droit commun, sans que personne ait à s'en plaindre.

La première boutique du Sampeng est celle de ma marchande de fleurs. C'est une réunion bruissante et affairée de quatre jeunes femmes offrant des orchidées à dix sous, des lotus roses et blancs, tout nus, dans des poils hirsutes, si gros qu'ils sont à eux seuls un bouquet. Aux coolies, elles vendent des tubéreuses et des poignées de jasmin; elles les enveloppent dans des feuilles de bananier, piquées d'une épine (c'est l'emballage siamois). Mais l'honneur de l'étalage, ce sont les colliers de fleurs, dragonnes terminées de glands allongés, nœuds de couleurs et d'odeur mêlées. On dirait des fleurs artificielles faites avec des fleurs naturelles. Chaque corolle, — des boutons de mâli, — est dépecée, démontée et reconstruite, autrement. Les colliers s'offrent à la fin des repas,

aux convives. Ce grand sautoir de l'ordre des jardins passé au cou, dans l'entêtement des parfums, on exprime ainsi, même parmi les Européens, ce goût de la parure de fleurs qui est essentiellement polynésien, qu'on retrouve dans tout le Pacifique, aux Hawaï, à Tahiti, à Manille et chez les Maoris de la Nouvelle-Zélande. Le peuple siamois qui, malgré ses princes à Oxford, ses aréoplanes et son entrée à la Société des Nations, rappelle à tant d'égards les races océaniennes, simples, primitives, joueuses, inintellectuelles et douces, a hérité sans doute d'un ancêtre commun ce besoin de se parer de fleurs qu'on retrouve jusqu'en Afrique. Je songe aussi aux Tunisiens, couronnés de roses, à la porte de leurs bains de vapeur ou à nos robustes sénégalais mahométans, célébrant, dans les rues hautes de la Kasbah, à Alger, la fin du Ramadan, une fleur derrière l'oreille.

Parmi le pavoisement commercial de ces boutiques, la chute suspendue de ces enseignes verticales de laque noire, rouge, aux lettres dorées en creux, je m'avance, sensible à l'incommodité de n'avoir qu'une tête et deux yeux pour tout voir. Employés et patrons, le torse nu, souriants et fermés, se mettent à dix pour vous vendre un objet; (où est l'unique et pauvre commis des « Galeries » submergé par les acheteuses?) Sous les auvents qui se joignent presque, ne laissant zizaguer qu'une ligne brisée de ciel, la chaleur accable. L'odeur des cotonnades neuves, anglaises ou allemandes, est à peine moins insupportable que l'âcre parfum du tabac siamois roulé, boudiné en cigares dans des feuilles de lotus repassées et séchées au fer chaud, ou que celui des *cheroots* birmans, noirs et tordus comme des racines de mandragore. Voici le coin des graveurs de cachets, celui des marchands de soie; les apothicaires, les droguistes qui vendent aussi des peaux de tigre et de panthère; le rayon des vessies de porc jaunes, à lettres de vermillon, qu'on doit prendre pour des lanternes; les vendeurs de curry, mets national, assaisonné d'amandes, de noix de coco, de poisson séché, de poudre d'œuf dur, et de poivre rouge. Dans une ruelle sombre, les écrivains publics découpés sur fond de papier rouge illuminé d'une bougie, maîtrisent ces démons mystérieux qui vivent dans les écritures; avec une étonnante appli-

cation, le nez sur la feuille, ils écrivent : on ne voit que leurs cheveux très noirs fendus en deux, leurs épaules rondes et nues; un homme nu qui écrit, c'est plus émouvant qu'un homme nu qui travaille au port : et, c'est le premier, souvent, qui porte le plus lourd fardeau. Rien n'égale la gravité du traceur de caractères; de mes fenêtres, à l'heure de la sieste, je voyais écrire un Chinois : il frottait son pinceau dans le godet d'encre, se concentrait, puis écrivait, appuyé au bord de la petite fenêtre percée dans le mur de bois, et la bande de papier se déroulait à l'extérieur, descendait jusque dans mon jardin.

Au fracas de la rue, aux fanfares des gramophones, au crépitement du mahjong comme la grêle sur un toit de zinc, on devine la Chine; mais c'est lorsqu'on a vu les monts-de-piété qu'elle apparaît en entier. Les joueurs viennent engager leurs bijoux, leurs robes de soie, leur pipe. Plus elle a été fumée et contient d'opium, plus ils en obtiennent d'argent. On joue aux loteries d'État, aux combats de coqs, de poissons, et, par l'intermédiaire du bookmaker, aux courses de Shanghaï, à dix jours d'ici. On parie même sur le nombre de pépins que contient un melon. L'histoire dit que des officiers de marine, mis aux arrêts, chacun sur son bateau, continuèrent de jouer en mer, par signaux.

Aucun Européen ne va à pied par les rues, ni ne porte un paquet : ce serait perdre la face. Cette vérité d'Orient commence à Naples. Le « pousse », utilisé ailleurs, est ici laissé aux cuisiniers, pour leur marché. Certains fonctionnaires coloniaux qui vont à pied, pour faire des économies, s'étonnent de n'être pas respectés : parce qu'on les voit marcher. Et ils déchoient tout à fait s'ils vont jusqu'à faire leurs emplettes eux-mêmes et à priver leur domestique du sou du franc, ou plutôt du franc de la piastre.

Bousculant les Laotiens en jupe, si reconnaissables à ce nez étrange, en bec de toucan, déjà visible sur leurs anciens bouddhas, les Sikhs à turban rouge, les Cambodgiens, les Birmans, très noirs en pantalon rose, les Bengalis, les Javanais, maigres et sans épaisseur, comme les personnages de leurs théâtres d'ombres découpés dans du cuir de buffle, les automobiles américaines des marchands chinois bondissent et font

sauter comme des crêpes trois concubines peintes assises à l'arrière, la frange dressée par le courant d'air; sur les marchepieds, les cheveux au vent, des commis ou d'autres membres de la famille; la nuit, parfois, on voit ainsi dévaler des Ford pliant sous le poids de quinze personnes, éclairées par des porteurs de torches. Les autos et les camions aux chauffeurs nus se chargent comme des buffles, s'évitant au dernier moment, car, en Extrême-Orient, il est élégant de forcer les autres à céder le pavé. Ces voitures de Chinois sont des six-cylindres; celles des hauts dignitaires siamois, reconnaissables à la tête de vache, en cuivre, sur le radiateur, sont généralement de vieux modèles d'il y a trente ans. C'est un des traits les plus sympathiques des mœurs siamoises que cette simplicité des gens de qualité comparée au « superluxe » des mercantis chinois et au rastaquouérisme des rajahs. Parfois passe un très antique fiacre, ou « malabare », à roues de bois, à rideaux déchirés, battant à l'air; derrière s'accroche un valet de pied nu, dernier et touchant souvenir des laquais du Grand Siècle. Parfois aussi arrivent jusqu'en ville des chars paysans, lentement tirés par des buffles d'eau chevauchés du pique-bœuf, l'oiseau épouilleur; ces bêtes de bronze, ruisselantes de boue verte et d'eau, avec leurs cornes en faucille, de deux mètres d'envergure, barrent noblement la route; la nuit, pour préserver leurs yeux de la brûlure des phares, le conducteur leur prend la tête et la met sous son bras.

C'est dans le délassement de l'obscurité, lors de la trêve du soleil, que Bangkok doit être parcourue; le long des canaux obscurs, mystérieux, où soudain s'allume une bougie, au fond d'un bateau arrêté, mange une famille, le bol de riz blanc aux lèvres noires. D'autres se baignent dans ces jus saumâtres, s'y vident le ventre, puis s'aspergent avec l'eau recueillie dans une boîte à conserves. Parfois les barques ont été surprises par la marée basse et l'on voit des bateliers, à mi-jambe dans la fange, tirer leur embarcation engluée, hors de cette bourbe. Quand on va dîner au loin, en smoking blanc, sous les bananiers trempés d'indigo électrique, l'on marche sur les crapauds, l'on enjambe, avec des souliers vernis, des racines monstrueuses, gluantes, qu'on prend pour

des alligators; on lève la tête, dans l'inquiétude de recevoir des noix d'aréquier ou une de ces gousses courbes, en forme de sabre, qui pendent. Et quand l'on rentre se coucher, par ces canaux étouffants et moites, parmi les intermittences lumineuses des mouches, on pourrait dire comme La Loubère : « Les oreilles étaient diverties par un bruit barbare mais agréable de chants, cris et instruments, à travers de quoi l'imagination ne laissait pas d'avoir un goût sensible du silence naturel de la rivière... ».

LES TEMPLES

Les temples sont la gloire du Siam, et de Bangkok. Le Siam est la seule monarchie absolue de culte bouddhique. Par le retour offensif du brahmanisme, puis par l'intolérance islamique, la doctrine de Çakyamouni a été réduite aux Indes à peu de chose; la Chine n'y croit plus et, au Japon, les cultes locaux l'ont transformée, rendue méconnaissable. Au sud de l'Inde, à Ceylan, en Birmanie, au Cambodge, le bouddhisme subsiste encore, mais sous l'œil des conquérants anglais ou français il perd cet éclat qu'il ne conserve qu'au Siam, et qui s'exprime plus particulièrement par l'édification ou l'entretien des sanctuaires. A vrai dire, ceux-ci ne sont pas très anciens. Les voyageurs s'extasient sur les pagodes de Rangoon, sur la Shwe Dagon, sans se douter qu'elles datent d'hier. Faites de matériaux périssables (partout, il s'agit de briques, recouvertes d'un crépi; seuls, les Khmers firent œuvre durable avec le grès), attaquées par le climat, elles se détruisent chaque jour et sont continuellement réédifiées par des fidèles désireux « d'acquérir du mérite ».

Ces temples, ou pagodes, ou *wats*, sont tous bâtis sur le même modèle. Ce ne sont pas des demeures divines, le Bouddha n'étant pas un dieu. Il ne faut y voir, surtout à l'origine, que des maisons construites pour permettre aux prêtres, ces saints voyageurs, de passer, à l'abri, la saison des pluies, en étudiant les textes sacrés. Les statues du Parfait n'existent que pour rappeler Sa Loi aux fidèles.

La pagode proprement dite est un bâtiment carré, blanchi simplement à la chaux, assombri par un auvent. Les portes

et les fenêtres sont en teck laqué noir, et couvertes d'un illisible fouillis d'entrelacs, de rinceaux, de personnages. Ces temples siamois sont comme une anthologie de toutes les influences régionales. Les tours ovoïdes sont dues aux Khmers; par eux aussi se sont perpétuées les survivances brahmaniques, ces divinités, ces éléphants qui soutiennent çà et là portes ou loggias; d'origine indienne sont les monuments à reliques; enfin le toit vient de Chine. De cette compilation naît une originalité. C'est toute l'histoire du Siam qui se lit d'un coup : celle du peuple libre des Thaï, venus du nord, de la Chine, s'abattant au XIIe siècle sur le Siam, rejetant les Khmers au Cambodge, les Mons vers la Birmanie, pour fonder, au XIVe, Ayuthia.

Ce qui reste de Bangkok dans la pensée et répond immédiatement à l'appel du souvenir, ce sont ses toits de temples. Pliés en deux, se chevauchant et se fécondant, ils donnent naissance à un deuxième, puis à un troisième, qui s'emboîtent, relevés, à leurs angles et à leur pignon, de motifs angulaires flammés, de *nagas*, c'est-à-dire d'un serpent traité décorativement, la tête dressée, la queue en l'air, doré et squamé de paillettes, de glaces incrustées; ces toits se parent de tuiles chinoises, qui luisent au soleil comme du maïs sec ou assombrissent le paysage de leurs bleus, ou violets bordés de verts, de noirs. Il n'est pour lutter avec eux d'éclat que les reliquaires, sonnettes cylindriques de quarante pieds de haut, en colimaçon, les unes blanches, d'autres dorées à la feuillée, d'autres encore s'élevant en terrasses incrustées de mosaïques de porcelaine qui rappellent les colliers de fleurs. L'origine de ces mausolées, pleins de reliques bouddhistes, du *prachedi* comme du *stupa*, qui n'en diffère que par une forme bulbeuse, paraît être le tumulus funéraire.

Cette ornementation touffue de l'âme et du style, ce jeu capricieux des lignes et des couleurs, cette façon de vivre à la fois joyeusement et religieusement, sans rien de l'oppression étrange de l'Inde, de la sécheresse chinoise, c'est bien le Siam. Des restes de brahmanisme sont mêlés à ce bouddhisme du Sud, en imprègnent les rites et les cérémonies. Ils y sont accueillis fraternellement, comme le fut, dans les catacombes chrétiennes, Orphée. Pris entre le boud-

dhisme thaï-chinois du Nord et celui qu'apportèrent les missions de Ceylan vers 250 avant J.-C., le Siam, après avoir finalement adopté le second, l'a amalgamé aux cultes totémiques primitifs, l'humanisant, et donnant à la douceur bouddhiste tout son sens. Aussi, ces temples vivent-ils, — animés de prêtres, d'enfants, d'idiots, partout si aimés en Orient, de chiens, de lépreux, de mendiants, de marchands d'or en feuilles, d'œufs pourris ou de bétel, — sanctuaires toujours ouverts, même aux Européens. Les bonzes en jaune, à tête rasée, s'entretiennent volontiers avec les voyageurs. Ces prêtres ou, comme nos vieux auteurs disaient, ces *talapoins*, on les surprend le matin, assis au pied du dieu, parmi les offrandes, en train de converser avec un groupe de commères aux cheveux en brosse; d'aucunes dorment sur les nattes, la tête sur l'oreiller de bois, d'autres pèlent leur noix d'arec et chiquent leur rose bétel : sur elles tombe l'enseignement familier, accessible et tolérant du Parfait.

Au delà de la pagode s'étendent, en succession, des cours dallées, séparées par des lions khmers bouclés et parés de bracelets, — presque sassanides, — la moustache frisée, le derrière rond, nerveux et tendu. Des figuiers sacrés, — l'arbre bô, — frères de celui sous lequel le Bouddha eut sa révélation de la Connaissance, donnent ombre et fraîcheur.

On cherche l'explication de ces formes trapézoïdales, de ces pyramides tronquées qu'on retrouve dans la ligne des portes, des fenêtres, des cabinets de laque, dans tout l'art siamois. Ces lignes fuyant vers le haut étaient-elles un trompe-l'œil destiné à accentuer un effet naturel de perspective, à accroître la hauteur? Ces édifices montant en terrasses dégagées, ces trônes d'or à sept étages, — les sept paradis bouddhiques, — chacun sur sa couche d'eau et de lotus, viennent-ils de Babylone, mère de l'architecture, où naquirent la voûte et ces *ziggarats*, tours astronomiques, qui servirent de modèle à tant de temples indiens?

L'intérieur du Palais, — où le Roi n'habite presque jamais, — est d'un goût oriental louis-philippard, meublé de mornes canapés à l'alignement séparés par des crachoirs à bétel. Il y a cependant une salle, — l'ancienne salle du trône, —

qui vaut d'être vue. Le Souverain y donne encore audience. Un rideau d'or la coupe en deux : celui-ci s'ouvrant, apparaît, pareil à celui des rois d'Ayuthia, le trône d'or du Roi. Partout un excès d'or, comme dans les légendes indiennes. C'est un haut esquif (toujours les stylisations aquatiques), présenté par le travers, à deux mètres du sol; sept rangs de figurines sacrées, elles-mêmes posées sur des motifs décoratifs inspirés du lotus et des plantes d'eau, l'élèvent jusqu'à un pavillon, où s'assied le roi, « in state », diraient les Anglais et, autrefois chez nous, « en majesté », — la figure centrale toujours encadrée comme chez les grands maîtres. Le monarque est entouré de parasols ronds, en toile d'or, à neuf étages, nombre mystique, réservé au Bouddha et aux Rois.

C'est ainsi que dut l'apercevoir M. le Chevalier de Chaumont, ambassadeur de Louis XIV, au cours de sa première et singulière audience. L'élévation inusitée de ce trône royal faillit tout gâter. Le protocole asiatique veut, en effet, que les Rois ne puissent recevoir de la main d'un ambassadeur les lettres d'autres rois. Aussi ne se tiennent-ils jamais à la portée des envoyés. Or, M. de Chaumont, fidèle à la tradition française qui considère qu'un ambassadeur extraordinaire incarne la propre personne de son souverain, refusa de se défaire de sa lettre de créance; d'autre part, le trône étant trop haut, il ne pouvait tendre au roi de Siam sa missive autographe. M. Constance, premier ministre siamois, — un étonnant aventurier grec céphalonite du nom de Phaulkon, — proposa de la mettre au bout d'un bâton. M. de Chaumont refusa et demanda simplement que le trône fût abaissé, avec cette prodigieuse insolence, qui n'aura d'égale que celle des diplomates anglais deux cents ans plus tard. On pensa aussi à hisser le représentant du Roi de France sur une estrade... Enfin, le jour de l'audience, le roi apparut sur son trône, à cette espèce de fenêtre de six pieds de haut : « L'Ambassadeur, dit Choisy, mit sa lettre dans une coupe d'or et la présenta au Roi, mais sans faire d'efforts, ni même hausser le coude, comme si le Roi avait été aussi bas que lui. M. Constance, qui rampait à terre derrière, criait à l'Ambassadeur : « Haussez! haussez! » Mais il n'en a rien fait et le bon Roi a été obligé de se baisser à mi-corps, hors de la fenêtre, pour prendre la lettre. » Et un autre témoin,

le Père Tachard, ajoute : « Le Roi porta ensuite la lettre de Louis XIV sur sa tête, ce qui est une marque extraordinaire d'honneur et d'estime. »

Plus l'on s'avance vers le centre de l'enceinte royale, plus les monuments, les stèles, les mausolées se pressent, se heurtent, engorgent les cours de leur abondance dorée, de leur luxe religieux. Le reliquaire central, cône d'or mouluré à gros bourrelets, colimaçon géant, sous l'implacable soleil de midi, je le confonds parfois avec l'or des coupoles du Kremlin; du fond obscur d'une exquise pagode peinte, aux fresques rongées d'humidité, je vois encore, par la porte ouverte dans le ciel, l'éclat aveuglant de cette masse d'or. Plus loin, deux géants gardent un sanctuaire, la massue entre les jambes, masqués effroyablement, comme les danseurs sacrés; la terreur de leurs visages immobiles est démentie par leur bêtise de plantons et leurs uniformes, faits d'une matière puérile et pailletée. Comme une patinoire, le marbre poli brûle les yeux. Plus loin, on passe devant la Monnaie, la Bibliothèque royale, dans l'ombre de laquelle luisent ces rares armoires de laque dont le musée Cernuschi présenta à Paris, en 1924 et 1925, grâce à M. Pila, d'excellents spécimens; elles sont remplies de textes sacrés, d'estampages, d'écritures en pâli sur feuilles de latanier et de précieuses inscriptions sur pierre, notamment celles de Ligor et de Korat. La Pagode des Grands Ossements est, comme son nom l'indique, un riant mausolée de porcelaine, bouquets durcis, mosaïques, en fleurs qu'on ne retouve, d'ailleurs bien différentes, que dans l'art musulman, en Perse et au Maroc. Là sont enfermées les urnes d'or où reposent les cendres et les os calcinés des rois, la chair seule étant brûlée comme périssable, et le squelette conservé pour des aventures ultérieures.

Le *Wat Prakeo*, temple royal, le plus harnaché des temples de Bangkok, n'a pas de prêtres. Mais tous les souverains, depuis un siècle, l'ont embelli. Dans une cour dallée, réservée, au sommet d'une guérite d'or, scintillante comme une robe, le Roi, assis à la façon du dieu, apparaît une fois l'an à ses grands féodaux du nord, shans ou laotiens. Des lames de glace incrustées ajourent artificiellement cette niche et l'élèvent.

J'ai vu, à l'intérieur, le célèbre Bouddha d'émeraude, au haut d'un autel de cristal et d'or. Dans le temple obscur, — dont la seule clarté vient de la porte aux battants de nacre, — assombri encore par des peintures à fresque sur fond bitumeux, assez théâtralement, il apparaît, éclairé soudain par des lampes électriques, très haut, suspendu dans le vide. D'émeraude non, mais de jaspe, et, vêtu comme une madone. Autour de lui, les cierges, les offrandes. Derrière l'autel, le magasin des accessoires, la loge pour l'habillage, car il change de robe avec les saisons. Voici, préparés pour la prochaine saison sèche, les résilles et filets d'or, les colliers de perle, le jeu des bagues. C'est d'en bas et de trois quarts qu'il faut regarder les Bouddhas; il y a dans le raccourci de l'épaule, le galbe de la joue, la fuite de l'œil vers la tempe, une beauté dont aucune image occidentale n'approchera. Lorsque la paupière est mi-close et qu'en dessous luit une feuille d'or ou une couche d'émail blanc, ou, comme ici, un diamant, pour accrocher la lumière, on est touché de cette méditation luisante, assagie et brûlante intérieurement. Immobile depuis des lustres, le Bouddha d'émeraude a-t-il oublié ses précédents avatars, lui qui, depuis le xve siècle, fut caché, enterré, dérobé, arraché à ses temples, qui connut des sacs de villes et des fuites à l'étranger, pour revenir, enfin, à Bangkok, porté en triomphe.

Hors de l'enceinte royale, les plus beaux temples sont le *Wat Po* et le *Wat Cheng*.

Le *Wat Po* est le sanctuaire de la méditation et de la solitude. A l'heure où le soleil voit ses forces décliner, avant la brusque tombée de la nuit tropicale, il faut franchir ses murs. C'est une citerne de religieux repos, au milieu même de la ville. Les figuiers l'assombrissent de leurs masses sacrées. Dans le temple, aux portes et fenêtres laquées d'or, — la matière si riche fait un contraste avec la chaux, seule parure des murs, — se trouve le grand Bouddha couché, qui est une des merveilles du sud de l'Asie. On est d'abord jeté dans l'obscurité. Puis le prêtre ouvre une fenêtre, et un bloc informe, pareil à un éléphant mort, s'offre aux regards. Encore une fenêtre ouverte, — cette fois à l'extrémité de la salle, — et, soudain, la masse s'allonge, s'allonge, hallucination de

haschich. Enfin l'on saisit le sens du dieu couché. Ainsi se posa le Parfait quand il comprit qu'il fallait mourir. On pourrait le parcourir, escalader ses épaules sans peser plus qu'un moustique, ni l'éveiller. Il est d'une beauté que les proportions hors nature n'amoindrissent pas. Il repose, immense, abattu par la tempête de la vie, les yeux fermés, la tête dans la main, les jambes jointes, en un abandon monumental.

A l'autre extrémité, — il faut du temps et bien des pas pour faire le tour de ce sommeil colossal, — les pieds du Bouddha se présentent à l'adoration, soudés, plantes unies rosées d'incrustations de nacre. Dans toute l'Asie, les pieds du Maître sont l'objet d'un culte, — comme ailleurs la main de Fatma ou le pied de Mahomet. A Ceylan, aux Indes, plusieurs empreintes des Pieds Sacrés sont un but de pèlerinage. A Sankisa, à deux cent cinquante kilomètres nord-ouest de Bénarès, fut découverte la première empreinte. C'est là, qu'après trois mois d'absence au paradis d'Indra, le Bouddha se posa. Au centre du pied, il y a la roue sacrée, la Roue de la loi, cercle mystique des causes et des effets. Les doigts, raides, sommairement traités, sont couverts de spirales, comme les dessins mêmes de la peau. Avant de partir, je remonte à hauteur de la tête, et m'arrête sous le menton, d'où l'on peut voir tout le vaste paysage du corps divin, prolongé par les parallèles des jambes, qui s'enfuient. Impression d'éternel repos, de cette santé enfin recouvrée qu'est la mort, au delà de la maladie, hors de la douleur.

Le *Wat Cheng* se trouve de l'autre côté du fleuve, sur la rive droite de la Me-Nam. Posé près de l'eau, il eût pu, de ses reflets, tirer d'étonnants effets verticaux et doubler sa mise. Les Birmans et les Vénitiens surent utiliser l'eau pour la gloire de leurs monuments, masses claires s'appuyant sur une image à peine plus sombre. Les Siamois paraissent avoir négligé cette facile alliance et ont construit leurs temples un peu en retrait du fleuve. Habité de fleurs, de fruits, de démons, de dieux soutenus par trois éléphants en étoile, les reliquaires de ce temple sont les plus beaux. Nulle part cette architecture tropicale, avec ses excès floraux, auprès desquels

les imaginations manuélines sont sobres, n'a poussé comme ici. Une haute colonne pointue termine la pyramide à étages qui domine Bangkok. Peu importe que, s'approchant, l'on constate qu'il ne s'agit que de matériaux très vils, de porcelaine cassée et parfois même d'assiettes en Strasbourg; tout cela, mêlé et coagulé avec le ciment, fait une pâte lumineuse, fraîche, inédite, qui rappelle les plus audacieuses recherches de matière des écoles modernes. Du haut de la plate-forme, c'est tout Bangkok qui apparaît, groupé autour de son fleuve coudé deux fois; c'est la vieille ville, avec ses anciennes fortifications portugaises, ses jardins morts, les canaux ramifiés, et les toits multiplans, dépliés comme des cartes routières.

Ma mémoire visite à nouveau tant de temples, moins célèbres, abandonnés dans la banlieue ou dans les bois. Enfouis sous les palétuviers, recherchés et rarement trouvés à travers mille canaux, on y arrive sans les voir, et seul l'éclat des robes jaunes les décèle. Dans la cour pleine d'un limon collant, — comme si les eaux venaient de se retirer, — des banyans perdent toute mesure. Entourés de bancs de marbre, ils les ont fait sauter, comme quelqu'un qui respire trop fort fait sauter sa ceinture. D'abord une fissure, puis une fente, puis un abîme; les bancs ont cédé. Des autels de marbre d'une tonne sont soulevés, eux aussi, par les racines et demeurent penchés. Calme de la forêt réservée aux sages; c'est, comme dans les écrits bouddhiques, toujours une forêt d'où l'on aperçoit la ville. Se souvenant sans doute de l'époque où ils adoraient les arbres, les Siamois refusent de les détruire. J'ai vu, à quelques pas de la Légation, un religieux français qu'un arbre expropriait, écrasant la maison lentement, sans que personne consentît à attenter à la majesté végétale. Lieux de silence. On cesse d'entendre les klaxons. Des chauves-souris volent sans bruit, comme dans le vide. Le miroir de la rivière est un miroir magique qui fait apparaître les absents. Les pieds sur la marqueterie des ombres et des taches de soleil, j'attends, parmi les cochons noirs et les prières. Un petit garçon, qui tout à l'heure m'éventera d'un panka, vient me chercher de la part de l'abbé, qui m'offre

du thé. Les moines, eux, ne mangent qu'une ou deux fois par jour. A l'aube, ils partent et vont mendier, à travers la ville, le bol à aumônes attaché à leur cou ou tenu à deux mains sur le ventre. Ils s'arrêtent, en méditation, devant une maison, et attendent, sans parler; les habitants, trop heureux d'acquérir ainsi du mérite, sortent et emplissent de riz les bols. Alors, sans jamais remercier, les prêtres rentrent au temple et font leur repas. L'après-midi, toujours muets, ils sortent, un gros parapluie et un cabas de vieille dame sous le bras. Plus jaunes que les tramways, ces saints mendiants font, soit dans les barques, soit à terre, d'admirables groupes drapés et des masses de couleur qui, suivant l'usure des robes et le nombre de fois qu'elles ont été lavées, vont du bouton d'or à la paille, de la capucine à l'œuf, du jaune terne de la cire au chrome éveillé des serins; car le jaune était la couleur des parias aux Indes, et c'est contre une robe jaune que le Bouddha échangea ses habits princiers. Les prêtres se recrutent par libre vocation; leurs vœux ne sont pas à vie. Ils ne possèdent rien; plus exactement, ils n'ont droit qu'à huit objets, trois robes, un bol, un rasoir, des aiguilles, un filtre, une ceinture. Parfois aussi un éventail pour que « le siècle » ne leur offusque pas la vue. La tête et les sourcils sont rasés bleu.

Chaque Siamois est obligé, par sa religion, de faire une retraite de quelques mois dans un monastère. C'est une sorte de service ecclésiastique obligatoire. Il y est conduit en grande pompe par les siens. On boit du thé. On fait circuler le bétel et sa chaux rose. Le novice est habillé richement, de blanc, comme le fut le Bouddha. Puis on lui passe au cou son bol de mendiant, on lui demande s'il n'est ni malade contagieux, ni endetté; alors seulement il revêt la robe jaune. Il fait vœu de ne pas détruire de vies humaines ou animales, de ne pas voler, mentir, boire, danser, chanter, jouer, d'être chaste, de ne pas porter d'ornements, de ne pas se parfumer, d'avoir un lit haut et large, de ne pas toucher d'argent. Il lui est interdit de respirer des fleurs, de s'asseoir les jambes étendues, de brûler du bois, de faire du commerce, de conserver les restes de son repas, de siffler, de se couronner de fleurs, de préférer un homme à un autre. Il

doit méditer suivant la loi bouddhique, c'est-à-dire principalement sur les malheurs du monde, le mépris des joies humaines, la vanité et l'impureté. Il semble que ces tâches soient aisées. Autant nos prêtres catholiques se voient, par leur genre d'existence et leurs vertus mêmes, exclus de la société des hommes, autant ces religieux bouddhistes paraissent vivre de plain-pied avec les laïcs, sans ascétisme particulier, tellement les mœurs tropicales sont simples, les richesses communes à tous, les besoins réduits, et sommaires les manifestations sociales ou sexuelles.

FÊTES SIAMOISES

Les cérémonies ne sont pas le fait des démocraties. Les solennités coûteuses, l'apparat sont bien le pain des régimes absolus. L'autoritaire Moscou, avec son goût des spectacles publics, n'a pas manqué à la règle. C'est grâce aux communistes que l'on retrouve aujourd'hui à Canton les cortèges que la modeste République chinoise avait supprimés partout, en Chine. Le Siam a gardé le sens décoratif du divertissement, le secret des célébrations populaires et des formalités royales. Ni les cavalcades maçonniques ou kukuxklanesques de l'Amérique, où l'on voit tout Broadway habillé en chevaliers ou en mousquetaires, ni le « pageant » anglais, fâcheuse mascarade historique, ni les défilés de propagande soviétique, ni la fête des fleurs touristique de la Riviéra, ni les kermesses flamandes, anciens plaisirs de peuples qui ne savent plus s'amuser, n'approchent de ces cycles siamois de fêtes à la fois religieuses, sportives, théâtrales, qui sont une libre manifestation de la joie de vivre, privilège du dernier peuple à qui les lendemains soient légers.

Les plus belles de ces fêtes sont les cérémonies de la Cour. Elles ont lieu à l'occasion d'une crémation, d'un couronnement, de la tonsure, d'un mariage et, — usage aujourd'hui en désuétude, — d'une chasse à l'éléphant ou de l'installation d'un éléphant blanc. Les autres observances, celles de la nouvelle année, de l'agriculture, les visites royales aux temples, sont périodiques et moins importantes.

Les Siamois sont brûlés après leur mort, sauf les criminels et les pauvres. Les suicidés et les morts du choléra, comme nous ignominieusement enterrés. Les crémations royales ont lieu, en plein air, sur cette grande pelouse devant le Palais, appelée Pramèn, d'où l'on a si belle vue sur l'enceinte et les tours. Le corps est placé sous un dais en drap d'or, entouré de parasols d'or. Il est dans une urne, assis. Cette habitude, qu'on retrouve à Bornéo, à Java, est une allusion rituelle à la position du fœtus. Si c'est le roi, il porte un masque d'or. Pendant plusieurs semaines, on a donné au cadavre du mercure et du miel à boire. L'urne est à double fond; toute la sanie que le mercure n'a pas brûlée descend, est recueillie respectueusement et jetée à la rivière. En certains pays ce jus de cadavre se boit, car il contient les vertus du mort. Puis vient la crémation proprement dite. L'urne est posée sur des bois choisis, entourée de soldats, de magiciens, de brahmanes. Comme en Chine, le deuil est porté en blanc. On commence à admettre le deuil noir, beaucoup moins beau. Le Roi défunt reste exposé sept jours, entouré de prières et de jeux. Feux d'artifices, incendies d'animaux allégoriques; pièces d'ombres, de marionnettes, représentations théâtrales. Curieux divertissements, si caractéristiques du Siam, où semblent se vérifier les théories actuelles qui voient dans l'origine du théâtre une cérémonie funéraire, et non plus dionysiaque. Le septième jour enfin, le bûcher est allumé et chacun aide à l'embrasement. Ces fêtes coûtent plusieurs millions, et sont souvent différées, faute de crédits. Le défunt attend alors, accroupi dans son urne, des temps meilleurs.

Les enterrements ordinaires sont plus simples. Pour dérouter l'âme, animal rétif qui, sachant qu'on emmène le corps, risquerait de ne pas le suivre et hanterait la maison, on fait une brèche dans le mur de derrière par où l'on sort sans bruit le cercueil. Une fois dehors, avant d'être conduit au four, il est promené en zig-zags, pour tromper les mauvais esprits. Jadis il existait à Bangkok une fanfare municipale contre les démons qui s'efforcent, pour se réincarner, d'entrer dans les cadavres encore chauds.

ÉLÉPHANTS BLANCS

Les Siamois se demandent pourquoi le nom de Siam n'amène à l'esprit des Européens, par association d'idées, que les images de ces chats siamois qu'on ne rencontre jamais dans le pays, de ces chapeaux, dits « bangkoks », introuvables en cette ville, et des frères siamois, à l'identité mystérieuse. Quant aux éléphants blancs, que nous croyons aussi être une spécialité locale, ils ont bien existé, mais le culte qu'on leur rendait s'est simplifié, attiédi, et tend à disparaître. Ces hommages avaient vivement frappé les membres de l'ambassade de Louis XIV et par eux le souvenir s'en est perpétué en Occident. « On a embarqué trois jeunes éléphants, écrit La Loubère, que le Roi de Siam envoyait à Messeigneurs les trois princes, petits-fils de France. Les Siamois qui les avaient amenés à bord de nos vaisseaux, prirent congé d'eux comme ils eussent pu faire de trois de leurs camarades et leur disaient à l'oreille (!) : « Allez, partez avec joie; vous serez esclaves à la vérité, mais vous le serez de trois des plus grands princes du monde, dont le service est aussi doux qu'il est glorieux ». Révéré au Cambodge et en Birmanie, l'éléphant blanc n'est d'ailleurs qu'albinos, ou plutôt rose. Chez les indianistes qui considèrent le Bouddha comme un mythe solaire, l'éléphant est le symbole du nuage. Ce fut jadis un animal totémique et sa couleur rare lui conféra, jusque vers les derniers règnes, un pouvoir souverain. Le blanc est synonyme de sérénité et de noblesse chez tous les peuples de couleur, — jusqu'à ce que vinssent des Blancs pour prouver le contraire. Lorsque le Bouddha eut à subir des transformations dans des corps d'animaux, il les choisit blancs; le cygne, l'hirondelle, le singe, l'éléphant, sont encore aujourd'hui sacrés, car l'âme d'un roi les a habités.

Tous les éléphants appartiennent de droit à la Couronne. Ils dévalent dans les champs, saccagent tout, arrachant les poteaux télégraphiques parce que le bruissement du courant leur fait croire — on n'est pas plus poètes — à des abeilles et espérer du miel.

Aussitôt que le Gouverneur d'une province était averti qu'un éléphant blanc venait d'être capturé, il en informait la

Cour et des prières étaient dites dans tous les temples. Le Roi envoyait une expédition chargée de ramener le prisonnier à Bangkok, en grande pompe. Un messager, dépêché du Nord, venait annoncer au monarque le sexe, l'âge, la taille et donner tous les détails possibles sur l'animal sacré. Une si heureuse nouvelle méritant sa récompense, le Roi faisait remplir d'or la bouche, les oreilles, les narines, toutes les ouvertures naturelles de l'émissaire.

Escorté de chanteurs, de danseurs, de musiciens et d'acrobates, l'éléphant arrivait de la jungle au fleuve. Là, un radeau flottant l'attendait, orné d'un dais d'or et fermé de rideaux écarlates. Le plancher était couvert de fleurs. L'éléphant se tenait sur un matelas tissé d'or; en grande cérémonie, on le baignait, on le parfumait. Il avait droit à des boissons au jasmin, à des bonbons à la noix de coco et à la canne à sucre, à des gâteaux de riz, servis dans de la vaisselle plate. Ainsi descendait-il jusqu'aux environs de Bangkok, où, à moins qu'il ne fût déjà mort d'indigestion, le Roi allait en personne le chercher pour l'amener à l'étable. L'éléphant, suivi de tous les nobles, entrait par le fleuve dans sa capitale parmi les reposoirs chargés d'offrandes. Il avait échangé son radeau pour une barque dorée, avec des cordages en fil d'araignée. Les canons des forteresses le saluaient.

Au Palais, il recevait des présents, avait ses esclaves. Le joaillier de la cour lui faisait, sur mesure, des diadèmes et des chaînes d'or. Il ne sortait que la tête protégée d'un parasol. Quand il mourait, le pays prenait le deuil. Son cœur et son cerveau étaient brûlés. On lui conférait un titre de noblesse posthume.

Les chasses aux éléphants qui avaient lieu jusqu'avant la guerre à Ayuthia rendaient pour quelques jours à cette ville désertée son aspect de jadis. Tous les éléphants capturés étaient groupés dans un kraal barbare, fait de pieux énormes. On les menait au bain : ces hordes asiatiques épaisses, chassées comme par un incendie de forêt, entrant par masses dans le fleuve, la trompe hors de l'eau, offraient un spectacle digne des khanats de l'Oxus. Dernier souvenir de ces vingt mille éléphants de guerre que le jésuite Tachard vit encore au Siam, au XVIIe siècle.

JEUX

Les jeux, si fort en honneur au Siam, font partie de ces coutumes océaniennes, qui sont peut-être le dernier souvenir du paradis terrestre. Le goût de la musique, des fleurs, de la nage, des combats d'animaux, des cerfs-volants, des pièces d'ombre, de jeux de balle au pied, se retrouvent à Java, en Malaisie, à Bornéo, aux Philippines et sont polynésiens. Le foot-ball siamois, ou *takro*, ressemble au nôtre en ce qu'il se joue sans les mains. Les joueurs se jettent la balle à coups de tête en avant, ou en arrière avec le pied; leur habileté est stupéfiante. La balle reste parfois longtemps sans retomber à terre. Le sport des cerfs-volants a lieu principalement en mars, sur la pelouse, devant le Palais. Pour mieux voir, l'on s'étend sur le dos. Il y a des combats aériens, et l'on parie, naturellement. Le cerf-volant de chasse est grand, armé de bambous. Le cerf-volant de défense est petit, taillé en losange : avec science, l'on se cherche ou l'on s'évite; par de brusques lâchers de fil, sont pratiquées d'étonnantes esquives; dès que le grand engin est touché, il tombe. Les combats de coqs, même à Manille, sont passés de mode; les grands combats de fauves ne se voient plus jamais. Les duels de cailles, lesquelles cherchent à s'arracher la langue, sont des plaisirs forestiers. Les matches de grillons, enivrés et excités par des aphrodisiaques, sont chinois. Mais il est un sport que je goûte infiniment : ce sont les combats de poissons. Le poisson combattant du Siam, ou *plakat*, est gros comme un doigt, et de couleur neutre. Voici chaque champion au repos dans un bocal de verre, séparé du voisin par une lame de carton. Aussitôt cette cloison enlevée, les petits poissons se voient; alors ils se hérissent, frémissent, tremblent, deviennent d'une merveilleuse couleur : les nageoires du bleu émail des papillons brésiliens, et le corps pourpre. Ils se mettent à vibrer et se précipitent l'un sur l'autre, nez contre nez. Si on les jette dans le même bocal ils se déchirent et s'entretuent. Désireux de ne pas abîmer ses pensionnaires, le marchand les sépare en replaçant entre eux la cloison. En une seconde, ne se voyant plus, ils oublient de se haïr, leurs belles couleurs se ternissent, ils retrouvent leur calme. Les champions se

paient jusqu'à mille francs pièce. On les nourrit avec des larves de moustiques.

DE QUELQUES COUTUMES

Les Siamois saluent de façon charmante, les mains jointes en prière et le corps courbé. Quand des inférieurs sont en présence de hauts personnages, ils se prosternent et s'avancent en rampant sur les genoux. Il est doux d'être traité ainsi dans ces pays où la crise des bureaux de placement n'existe pas, et de se dire, comme ce voyageur du XVIIe siècle : « Nulle magnificence ne vous frappe comme une grande multitude d'hommes appliqués à vous servir. » La reine Victoria, recevant à Windsor une ambassade siamoise, fut fort effrayée de voir ces chasseurs à l'affût s'approcher d'elle en rampant. Parfois, pour témoigner plus de respect encore, on joint les mains par-dessus la tête, très gracieusement. La tête, au Siam, est sacrée. Une des raisons pour lesquelles il n'y a pas plusieurs étages aux maisons, c'est qu'il faut éviter de marcher sur la tête d'autrui.

Les Siamois pensent que le corps est un composé d'eau, d'air, de terre et de feu : les maladies ne proviennent que d'un excès ou d'un appauvrissement de ces éléments. Ils croient aux fantômes, les Phi. Ces esprits-là et bien d'autres encore jouent un rôle considérable : ce sont les larves des gens morts du choléra, ou mangés par des fauves, ou sans sépulture. Il est curieux de rapprocher le mot et la chose des *piaye* des Antilles qui sont exactement les « phi ». Il faut s'occuper d'eux et leur offrir de la nourriture. J'avais un chauffeur excellent, sauf quand il était poursuivi par son démon familier; alors il fuyait et on ne le revoyait plus. Les plus dangereux sont les fantômes des femmes mortes en couches ou ayant trop aimé l'amour durant leur vie; ils paraissent surtout effrayer les jeunes gens. Pour s'en préserver, on va chez les sorciers, qui exigent de forts honoraires : musique, bains et charmes, rien n'est omis. Une des meilleures protections, c'est le tatouage; admirables tatouages bleus, caractères magiques, en écriture pâli, entrecoupés de points et de traits cabalistiques. On soigne aussi par les

pierres précieuses, on guérit par les métaux. L'on se glisse de l'argent sous la peau. Beaucoup de soldats siamois qui, en 1919, défilèrent sous l'Arc de Triomphe, à Paris, étaient cousus d'argent. Les enfants ont autour du ventre une ceinture de petits symboles phalliques en argent. (Personne au Siam n'a oublié l'histoire de cette vieille Anglaise qui, ayant pris l'une de ces ceintures pour un collier, la portait au cou!)

Jadis les femmes siamoises avaient les seins nus. Cela se voit encore dans les campagnes. Aujourd'hui elles s'entourent du *pahom*, écharpe qui ceint le milieu du corps. Les poitrines sont rarement belles. Elles portent les cheveux en brosse, ce qui n'est pas un sacrifice à la mode mais, au contraire, à une ancienne coutume, signe d'indépendance envers les Cambodgiens; les Cambodgiens, dit-on, avaient espéré réduire Ayuthia après un long siège; ils s'avancèrent, croyant avoir tué toute la garnison : en s'approchant des remparts, ils virent les têtes des défenseurs mâles au complet et se retirèrent : c'étaient les femmes qui, par statagème, s'étaient coupé les cheveux et dont le chef, seul, dépassait les créneaux. Avant cela, les Siamoises avaient un chignon; ces nattes sur la tête expliquent les hauts bonnets coniques, ces moules à bourrelets qu'on voit à Angkor et que les danseuses portent toujours. Les cheveux longs et les dents blanches étaient, jadis, mauvais genre et suffisaient à déclasser. Le cinéma, — ce grand rouleau à égaliser les mœurs, — changea tout cela; les dames de qualité s'habillent, maintenant, à l'européenne; mais jadis elles revêtaient, comme les hommes, le *panung*, cette pièce de coton ou de soie passée sous le jarret, en forme de culotte bouffante et ramenée en arrière (il y avait une couleur différente pour chaque jour de la semaine). Les Siamois possèdent admirablement l'art des plis et du drapé : jamais aucune ceinture, aucune épingle; tous les vêtements tiennent par des nœuds magiques.

Les Siamois sont polygames, du moins dans la haute société. Ils ne possèdent plusieurs femmes que pour pouvoir avoir plus d'enfants, idéal assez différent du nôtre. Les anciens rois ont eu des milliers d'enfants. Mais il y a toujours une première épouse. Pour elle seule, une cérémonie. Les concu-

bines (qu'aucun opprobre ne s'attache à ce mot) sont souvent des danseuses. Il leur arrive d'être choisies par la Reine, — j'entends pour le compte du Roi. Elles apportent en mariage, n'étant jamais riches, comme trousseau, un Bouddha et leur boîte à bétel. « Quand les Siamois parlent des femmes, écrit La Loubère, ils y ajoutent toujours le mot de « jeune », comme si les femmes ne pouvaient vieillir. » Le type de la Siamoise est lourd et polynésien. Souvent, au théâtre, à la vue de ces cheveux drus et noirs, de ces yeux brûlants, de ces figures plates et polies, éclairées par des fleurs, je croyais voir des Gauguin : il y a évidemment, jusque sur ces rivages éloignés déjà des mers du Sud, une race océanienne. Peut-être le dernier souvenir d'une migration caucasique qui, après s'être croisée avec les éléments mongoloïdes du Thibet, essaima à travers le Pacifique.

Les enfants sont nus et charmants, avec leurs petits ventres gonflés de riz jusqu'à craquer. Parfois ils fument un cigare et ne s'interrompent que pour téter.

ART SIAMOIS

Il ne faut pas confondre Siam et Cambodge, et croire à une identité, là où il n'y a qu'échanges. Certes, Angkor fut le grand foyer d'inspiration des conquérants siamois qui ne l'ont détruit que pour le voir renaître partout sur leur propre sol. Même goût de l'or, des joyaux, des étoffes lourdes qui sont encore des joyaux, d'un théâtre aussi riche et incohérent que la nature, même culte ornemental du serpent, — frère du dragon chinois et de la Bête de l'Apocalypse, du serpent, étagé, arrondi, deplié ou dressé; même agrémentation des lieux saints en lieux de plaisance et en palais. Même douceur de mœurs sous un climat pareil. Mais, installé au Siam, l'art khmer s'adoucit, s'amenuisa, s'y enrichit de gracieux apports birmans. Privé du grès ferrugineux d'Angkor, il s'habilla de briques, de stucs, de matériaux plus mensongers.

On ne connaît en France de l'art siamois que les armoires de laque et les têtes de Bouddha, en ce moment si en faveur à la suite des deux expositions du musée Cernuschi. Il y a d'autres richesses. J'ai essayé de dire tout le parti tiré des

mosaïques de verre ou de porcelaine. Les laques, traités suivant la technique chinoise, avec ou sans incrustations de nacre, valent par la richesse de leurs rinceaux, leurs panneaux ornés au centre de personnages en or plein, et par leurs flammes ou langues de feu, symboles de la *Trimourti*, la trinité brahmanique. Le Nord fournit les laques rouges et noirs; ceux de Xieng Mai sont réputés. Les armes se ressentent de l'influence indienne, enrichies de nielles avec motifs obscurs faits d'étain, de soufre et d'antimoine, comme ces beaux canons siamois d'argent niellé offerts à Louis XIV. Le travail d'argent repoussé ou bosselé ne dépasse plus la moyenne horrible de la fabrication indo-malaise. La bijouterie est faite d'ouvrages d'or rouge, mou et très pur d'alliage, de belle couleur chaude; il fut un temps où chaque danseuse en portait sur elle deux kilogs. La peinture siamoise est pauvre. Le climat l'altère rapidement; les fresques, sous les tropiques, ne durent pas cinquante ans. La concurrence chinoise a empêché la porcelaine siamoise de se développer, malgré quelques modèles d'un art très délicat; mais la mode est revenue aux collections d'anciennes porcelaines d'Ayuthia et même de plus haute époque, de Sawanalok. Les pièces cuites en Chine aux XVIIe et XVIIIe siècles pour le Siam et décorées au Siam, se distinguent par des motifs de fruits, de flammes et un lourd emploi de l'or. Parmi les bronzes, les anciens tambours de guerre shans, ornés de grenouilles, bien qu'imités maintenant en Chine et au Japon, sont d'une beauté sobre et barbare[1].

COULISSES DU THÉÂTRE SIAMOIS

Je suis allé passer une matinée au ministère des Menus Plaisirs[2]. Derrière le mur de la ville royale, aux créneaux

1. C'est à un jeune et grand savant français qu'il faut renvoyer le lecteur qu'intéresseraient les questions d'art et de littérature siamois. M. Coedès, conservateur de la Bibliothèque nationale, est sans contredit la plus haute autorité en ces matières. Avec M. Coedès à Bangkok et M. Groslier au Cambodge, nous avons, dans cette partie de l'Asie, l'honneur de posséder des maîtres qui, sans cesser d'être des artistes et des écrivains accessibles, ne le cèdent à personne pour l'exactitude et la rigueur scientifiques.

2. Je viens de citer deux de nos savants. En matière de théâtre siamois, il n'est qu'un nom : c'est celui de notre compatriote M. René Nicolas, professeur

lancéolés, au milieu d'un jardin tranquille, nous visitâmes ce qui pourrait être à la fois le conservatoire de musique, le magasin de costumes des théâtres subventionnés et le foyer du corps de ballet. De grandes salles, pleines d'accessoires, ouvraient leurs trésors. Tous ces masques, ces chars, ces attributs étranges entrevus de loin, dans la féerie des défilés ou des représentations, je les avais à moi, dans la lumière plate d'un matin de pluie. Rangés dans des vitrines, suivant un ordre parfait, il y avait des masques de divinités, d'animaux, masques grotesques, percés d'yeux vides, que la danseuse tient par une ficelle entre ses dents. Voici la face livide d'Hanuman, général des singes, très brave, très astucieux, très généreux, voici la face verte de Râma, la tête noire du Ngô, l'homme laid; des costumes de danseuse en drap d'or et d'argent, d'admirables écharpes rouges qui flottent en sautoir et réveillent les ors, des étoles, des cache-sexe, des cuissards, ongliers, jambières, toutes les parties de ces carapaces d'or qui ne laissent nus, par un merveilleux contraste, que la figure et les pieds de l'acteur. Trop souvent, on croit en Europe que ces danses asiatiques sont lascives. C'est une erreur. L'Asie est chaste. Elle dissimule les richesses du corps, comme toutes les autres. M. Groslier dit que, voulant tenter une reconstitution de danses d'après les bas-reliefs d'Angkor, où les danseuses ont le torse nu, il ne put trouver un sujet qui consentît à montrer sa poitrine.

Les vitrines offraient à mon goût coupable pour les bijoux de théâtre des serpents enroulés, des diadèmes de strass, des tiares d'or et d'argent, des bonnets coniques où le métal précieux voyait son éclat rehaussé par des incrustations de glaces. Rien ne pouvait m'arracher au pandémonium des accessoires, arcs et flèches d'argent faits pour des rois d'opéra, palanquins dans lesquels apparaissent les princes, dès qu'ils reprennent forme humaine après s'être déguisés en souris ou en crocodile, lotus à larges pétales qui sert d'ascenseur au roi des singes pour aller aux Enfers, chars pour les apothéoses de bergères élues.

à l'École des Pages de Bangkok. M. Nicolas a fait, l'an dernier, à Paris, des conférences à Guimet, sur le théâtre d'ombres. Il prépare sur le théâtre siamois un livre qui épuisera le sujet.

Les Siamois sont, avec les Birmans, les Javanais et les Cambodgiens, le peuple le plus musicien d'Asie. Beaucoup de nobles ont leur orchestre comme ils avaient leur troupe d'acteurs jusqu'à ces derniers temps, avant la vie chère. Tout se joue de mémoire, par tradition orale; il n'existe pas de partitions. Je pouvais voir les instruments de musique rangés en un orchestre silencieux : violons chinois à deux cordes, violons à trois cordes, gongs, tambours en forme de tonneaux sonores, et ces beaux xylophones comme des barques — une barque dont le clavier serait le pont — incrustées de nacre; et aussi ces guitares dont on joue en les posant à terre et dont les cordes sont étirées avec des ongles d'acier ainsi qu'à Honolulu. Mais le plus joli instrument est le *khong-long*, un cercle de cymbales : le musicien est accroupi au centre et se flagelle, frappant tout autour avec des marteaux de bois, sur sa crinoline sonore.

Les grands spectacles sont fort beaux, mais d'une incroyable longueur. Ce sont des scènes tirées du Ramayana, illustrant des épisodes héroïques, des poèmes épiques d'origine indienne et javanaise, des amours de dieux et de princesses, présentant un ensemble mimique, lyrique et dramatique. Les acteurs posent, plastiquement, ou dansent au ralenti. Ils ne parlent que rarement, chantent peu et mal. Dans la coulisse, ou parfois à l'endroit même où se tenait le chœur antique, des chanteurs modulent une sorte de plain-chant qui accompagne l'action; tout se maintient, sans faiblir, dans le style noble. Il s'y mêle parfois une curieuse *commedia dell' arte* orientale : des bouffons, — toujours des Siamois, — inventent des mots et font rire, assis au premier plan.

Le principal intérêt du théâtre siamois, c'est qu'il est la dernière forme d'une grande tradition dramatique indienne qui semble avoir disparu partout ailleurs; chacun s'accorde à dire que, malgré l'intelligente protection accordée aux arts cambodgiens par les autorités françaises, la troupe royale de Pnom-Penh est en décadence; les actrices et danseuses qui se recrutaient jadis facilement étant offertes au Roi, par leurs familles ou leurs villages, aujourd'hui ne sont plus envoyées au Palais. A Bangkok, surtout sous l'impulsion du précédent monarque qui adorait le théâtre, jouait lui-

même, traduisait Shakespeare et composait des pièces, les spectacles avaient su garder un peu de leur lustre. Mais là aussi il ne restera bientôt plus que ces minables compagnies, sans goût pour leur art, aux vêtements défraîchis, qui vont jouer dans les temples certains soirs de crémation. La carence du public n'est pas moindre et tous les jeunes Siamois à Rama préfèrent désormais Fairbanks.

A L'OPÉRA

Une jolie princesse caparaçonnée d'or rouge posait sur des rythmes durs ou doux, mais toujours au ralenti; innocente victime répondant au nom de Kaki, une action traditionnelle l'oblige, au cours de ses amours, à passer par les mains les plus diverses, pêcheurs qui la recueillent, bandits qui la capturent, animaux qui la ravissent, rois qui la convoitent, princes qui s'en font aimer; vertu facile, docile proie d'Orient, elle se laissait posséder par tous, sans que son visage exprimât aucune surprise. Je me souviens du moment où le Garuda, l'oiseau-monture de Vichnou, tenant dans son bec la boule qui rend invisible, apparaissait dans les airs, en un magnifique costume d'oiseau rouge. Sur nos scènes, les costumes d'oiseaux sont toujours laids et ridicules. Ce grand épervier aux ailes raides était effrayant et sublime sous son masque blanc, à bec courbe; il cachait un prince amoureux de la princesse; descendant du ciel, l'oiseau se posait et dansait le pas de la séduction; puis revenait, portant sur son dos un autre jeune prince qui, pour se dissimuler dans les plumes, s'était mué en pou. Un trône d'or occupait le fond de la toile, sommairement brossé. Les machinistes entraient et changeaient les décors, sans que l'action s'interrompît. Pour donner une idée de la monotonie du spectacle, je dirai qu'il ne fallut pas moins de quatre heures pour développer le thème des amours. A un moment, le prince, assis à côté de son amante, essaye de l'envelopper de ses bras; elle l'éloigne d'un geste exquis, très lent et très chaste : or, ce geste fut répété quatre-vingt-trois fois! Chaque mouvement est d'ailleurs rituel et correspond exactement à un thème.

La-Khon, histoires légendaires qui durent plusieurs jours,

farces mythologiques, parades en plein air, théâtres d'ombres, le théâtre siamois est très varié. Il existe aussi une façon d'opérette moderne qui fait penser à la *zarzuela* espagnole. L'influence étrangère y domine. Les femmes, seules, jouent, même les rôles d'hommes et, d'ailleurs, sans aucune idée de la tenue de la scène. Il semble que, dès que les acteurs asiatiques n'ont plus à apprendre par cœur la tradition de certaines attitudes, ils soient complètement déroutés. Le chœur dans la coulisse répète les paroles des acteurs, écho charmant, très singulier et monotone. Les actrices, aux joues couvertes d'un fard dur comme de la porcelaine cuite au four, portent ces colliers de fleurs naturelles, si doux et si frais au toucher. Quand les spectateurs trouvent qu'une d'entre elles a bien joué, ils lui envoient des billets de cinq ou de dix ticaux (soixante ou cent vingt francs) qu'elle garde épinglés à ces colliers jusqu'à la fin de la représentation.

UNE SOIRÉE DE DANSES SIAMOISES

La grande tradition se perd. Une à une, les compagnies privées se dissolvent. Au Palais, l'on assiste surtout à des représentations d'amateurs. Le roi Rama VI s'intéressait particulièrement aux troupes d'hommes. Les élèves abandonnent les dures disciplines; les maîtres à danser s'éteignent. Le prince Damrong, oncle du roi, qui est le type de l'ancien gentleman asiastique de haute classe, plein d'urbanité et très jaloux des belles traditions, désireux de me voir emporter une impression exacte de la vieille école de danse du Siam, organisa une petite soirée d'un art parfait, dont le souvenir demeure intact. L'on m'avertit que les rois voisins du Cambodge, pour éduquer leurs danseuses, doivent aujourd'hui faire appel à des Siamois, et que je ne retrouverais plus ailleurs ce qu'on allait me montrer.

Au premier plan, un orchestre d'une quinzaine de musiciens assis à terre ou accroupis. Au delà, des vérandahs ouvertes sur la nuit, des éclairs, des torrents d'eau sans fraîcheur. De chaque côté de la scène, deux paravents; comme si elles sortaient de la dernière de leurs feuilles, deux pyramides d'or rouge s'avancent, avec la musique qui retentit.

A droite l'homme, à gauche la femme. Visages plats, immobiles, lunaires; les pieds et les mains nus passés aussi au blanc de zinc, déposé, non à même la peau, mais sur un premier fond de teint au safran. Aux joues, un peu de ce rose chinois, carminé, audacieux et arbitraire. Costumes d'or chaud, sans agrafes, cousus au corps, hors desquels la nudité surprend davantage. Sur la tête, une tiare conique à bourrelets d'or, qui mord à même le front et s'enroule de chaque côté des tempes. Le torse serré, comme dans nos dernières robes du soir; puis, pour l'aisance des mouvements, une culotte bouffante de drap d'or, aux reins bas. Côte à côte, les deux actrices (le rôle de l'homme tenu par une femme) s'avancent pour le salut rituel, se prosternent, les mains offertes en coupe. Elles dansent toujours l'une à côté de l'autre ou en vis-à-vis, ou dos à dos, avec un rythme ralenti, inconnu de nous, et tout leur art n'est qu'une succession de poses plastiques liées entre elles par des déplacements d'équilibre profondément étudiés. Rien de la vulgarité occidentale des sourires, des trémoussements, des pointes instables, des œillades à l'avant-scène. Flexions de cuisse, fentes, croisements de pieds en diagonale; pieds nus exquis battant à plat la mesure, — tantôt se présente le talon et tantôt le pouce, — posés sur le sol avec plus de précaution que sur une plaque brûlante. Sorte de pas de l'oie lyrique, course figée, avance pénible de scaphandrier dans un milieu trop dense. Et, comme des rides sur le fleuve, se propage le mouvement qui anime les gestes des bras, partant de l'épaule, brisant la ligne du coude, secouant la main, et qu'on peut suivre dans leur onde, à travers tout le corps, jusqu'aux orteils. Les doigts aussi jouent, écartés et tordus en arrière jusqu'à toucher le poignet; doigts blancs et retournés comme des pétales de jasmin, appuyés à la taille en forme d'araignée, et ce geste unique où la danseuse indique qu'elle va se cueillir, entre deux ongles, le cœur.

Les musiciens frappent, soufflent sans se ménager et mènent grand bruit. Un tambour (il faudrait toujours frapper les tambours à la main, cela donne un caractère si personnel, si vivant à chaque son) est comme un tonneau d'où s'échappe de l'harmonie liquide; harcelante intercession d'un seul air

que chacun, pour le compte de son instrument, recommence.

Et les poses continuent sans que jamais les faces immobiles s'expriment avec emphase. Aux antipodes de l'art noir primitif des nègres de New-York, si modernes dans leur tremblement électrique, il y a ces blancs visages immobiles. Vêtues comme les statues indiennes, portant la jupe même de Çiva, ce sont bien les *Apsaras*, sœurs des bas-reliefs d'Angkor

AYUTHIA

Les races tropicales sont simples dans la mort comme dans la vie et acceptent de passer sans bruit à d'autres existences. Les cadavres sont brûlés, les bois des maisons pourris ou rongés; la végétation descelle les ruines; les civilisations effacent discrètement leurs traces et s'en vont. Ayuthia est tombée en poudre. Les lourdes masses de briques, les voûtes timides et sans ciment, surchargées d'ornementations hindoues, s'écroulent dans l'humus mol; quant aux faîtes, ils sont si légers que, les premiers, ils s'envolent. Les Birmans brûlèrent les pagodes, brisèrent, pour y trouver des trésors, les Bouddhas qui reposent encore, mutilés, décapités, dans les lianes, défendus du collectionneur par l'inextricable jungle et par la morsure des géantes fourmis rouges. Des reliquaires sont redevenus sous l'herbe les monticules primitifs dont ils n'étaient que l'expression. Il ne reste que l'ancien grand wat Soucorakot où le Bouddha de bronze colossal, guetteur divin dans sa brèche, est le dernier témoignage de trois cents pagodes disparues, prises par la forêt. Fondée en 1350 par des Thaï, ou hommes libres du Nord, fuyant l'invasion de Kubilaï Khan, détruite en 1766 par les Birmans, elle s'est décomposée comme de la viande. La désolation habite à jamais la Cité des Anges, dont les moindres sous-titres étaient, à l'orientale, — et à mesure que la ville devenait plus fragile, — Ville d'or, Demeure des Dieux, la Sainte, l'Inexpugnable, le Refuge du monde.

ADIEUX A BANGKOK

C'est l'implacable soleil d'octobre, à midi, qui cherche à vous aveugler, comme un enfant espiègle avec une glace.

Des nattes bleues protègent et cachent mal la confusion des corps gisant, à même les planchers, saouls de lumière. Seuls, les Chinois, dans un monde assoupi, vendent toujours. Au-dessus de l'eau, les cocotiers élégants plient comme des ponts. La Légation s'éloigne; je ne vois plus que pour un instant le haut de mon banyan de droite; je ne vois déjà plus son beau fût brutal, posé comme une colonne sur un nœud de serpents. Ici, j'avais espéré rester, ne plus tourner, regarder enfin d'autres allées et venues que les miennes...

Le thermomètre fait une chute vertigineuse de deux degrés. Voici la mer, la mer d'Opale, qui joint le Siam au Cambodge, la mer où sombra Camoëns. Dans les Lusiades, il évoque le Siam, en un mouvement dont se souviendra un jour Childe Harold :

Vois la Menam qui coule son noble flux...

C'est sur cette côte, d'un bleu obscur, bleu d'ombres et d'eaux fermentées, qu'il fit naufrage, gagnant les rochers à la nage, un bras hors de l'eau, pour sauver son manuscrit, en vrai homme de lettres.

Surmonté d'une toison de fumée laineuse, un vapeur danois nous emmène vers Réam, le nouveau port du Cambodge. Les pavillons à signaux descendent du ciel, la sonde remonte du fond : ces attributs maritimes se rencontrent à mes pieds, sur le pont.

Quand je lève les yeux, le Siam a disparu.

PAUL MORAND

LE PREMIER VOYAGE

D'ERNEST RENAN EN ITALIE[1]

Renan et Daremberg se retrouvèrent, le 26 janvier, à Rome, après un voyage très accidenté : à pied, à cheval, à âne, en voiture, en char à bancs. Ils n'y restèrent que trois jours. Pendant leur absence, la situation politique s'était aggravée. Les manifestations se multiplient, l'armée est presque soulevée : le général en chef menace de chasser les cardinaux. Le procès de Czernowski, terminé par un acquittement, vient de se dérouler dans la maison même qu'habite Renan.

Le 30 janvier, arrivée probable à Florence. Nos voyageurs y séjournent jusque vers le 9 février. Par son élégance unique et son parfait équilibre, la capitale de la Toscane enchante Renan. Il lui doit en quelque sorte la compréhension de l'Italie moderne. Jusque-là le problème politique de la péninsule lui apparaissait comme mal défini. En visitant Florence et sa région, il en saisit le criterium. Le point de vue politique le préoccupait alors plus que par le passé. L'ancienne vie municipale de tout ce pays l'intéresse au premier chef.

La Toscane ne permet qu'une seule pensée, c'est l'étonnante localisation de la vie qui continue l'Italie. Chez nous, la centralisation est naturelle, et la conséquence naturelle de la complexité du pays. Ici la vie est partout diffuse, ou du moins groupée autour de cinq ou six centres très distincts. La vieille histoire toscane, Florence, Sienne, Pise, Arezzo, Pistoïa, respire encore ici tout entière. A chaque pas, c'est un souvenir de cette vie si prodigieusement active du XIVe et du XVe siècles, d'où est sortie la civilisation moderne... Florence, une ville de cinquante mille âmes, produit plus de grands hommes que toute la France entière à pareille époque.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai.

Santa Maria Novella est, entre tous, son lieu de prédilection. Souvent aussi Santa Croce l'attire. Malheureusement, pendant toute cette période, le temps resta très mauvais. Il n'y eut même qu'un seul beau jour, dont les deux ompagnons profitèrent pour monter à Fiesole. Certes, la fin de l'automne avait été radieuse, leur rendant facile la visite de Rome, à petites journées; mais, par contre, l'hiver se révéla, si l'on en croit leurs doléances, comme un temps détestable pour voir l'Italie.

Sienne qu'ils durent visiter à ce moment-là leur parut faire figure à part dans le mouvement toscan. Le 10 février, nous trouvons les voyageurs à Pise, l'admirable Pise. Ils sont à la veille de leur séparation. Renan découvre dans les monuments de cette ville un sentiment aussi délicat de la proportion et de l'harmonie, que dans les plus belles œuvres antiques. Il accompagne le lendemain le docteur Daremberg à Livourne. C'est là que celui-ci devait s'embarquer, pour regagner la France, avant l'achèvement de sa mission. Sa tendresse pour son jeune foyer le rappelle à Paris, l'emportant finalement sur son goût pour la recherche érudite, même conduite à travers les plus beaux paysages du monde.

Au cours des quatre mois qui venaient de s'écouler, les deux compagnons d'études avaient vu leur amitié parisienne subir l'épreuve, toujours dangereuse, de la vie commune. Il semble bien que l'expérience fut favorable à leurs sentiments et que le voyage ne fit que fortifier leur mutuelle sympathie. Cependant, on devine sans peine, à travers les témoignages épistolaires du docteur Daremberg, qu'il prit parfois ombrage du besoin que Renan avait de s'abstraire, de s'isoler, de suivre seul sa voie, sans trop s'occuper de ceux qui l'entouraient. Il lui adresse discrètement le même reproche que sa sœur Henriette devait formuler plus tard, au cours de la mission de Syrie, et auquel Berthelot lui-même n'hésita pas à s'associer. Et cependant, ne saurait-on consentir, à cet égard, certaines immunités aux êtres vraiment supérieurs? Déjà s'annonçait chez Renan une personnalité d'une puissance exceptionnelle. Péchait-il donc en se dérobant, à certains moments, aux petits sacrifices, aux menues attentions qu'impose la vie journalière? Tout entier à la tâche immense qu'il a su remplir

jusqu'au bout, sans ménager ses forces, sans jamais manquer à une obligation véritable, il poursuivait son labeur et ses méditations avec une continuité qui risquait parfois de contrister ceux qu'il aimait le plus. Renan, d'ailleurs, a répondu lui-même à ces critiques, quand, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, il s'est montré toujours fidèle au vieux principe sulpicien : Pas d'amitiés particulières.

Cette explication suffira sans doute à éclairer ce passage de la première lettre écrite à son ami par Daremberg, à peine arrivé à Paris, après avoir essuyé sur mer une tempête affreuse qui retarda le bateau de trente heures.

Aussi longtemps que possible, j'ai suivi tristement des yeux le modeste *legno* qui vous emportait loin de moi et qui me laissait seul dans cette lamentable ville de Livourne. Je maugréais presque contre la *destinée*, mais c'était écrit. Vous avez votre Béatrice, ce n'est encore que Rome; moi j'ai la mienne, non moins aimable et non moins chère; quand vous aurez connu, autrement qu'en idée, une réelle Béatrice, vous comprendrez qu'il faut bien savoir lui sacrifier quelque chose; mais soyez bien sûr aussi, que c'est pour Elle seulement, qu'on peut se décider à abandonner un excellent ami, avec lequel on a passé des jours si heureux. Maintenant, plus que jamais, mon cher, vous m'êtes devenu indispensable; vous êtes bien, il est vrai, l'*enfant prodigue*, mais vous savez que c'est précisément celui-là, qui inspire le plus d'affection.

Le sens de la dernière allusion ne paraît pas douteux.

Renan se mit en chemin, dès le 11 février, pour retourner à Rome par les Maremmes. Il se félicita beaucoup d'avoir choisi cette route, taillée dans le flanc des montagnes qui plongent dans la mer.

La Maremme représente à merveille les steppes; la baie d'Orbitello et de Talamone, avec le cap Argentaro et l'île de Giglio, est bien un des plus ravissants paysages d'Italie. S'il y avait là une ville de cinquante mille âmes, Orbitello serait aussi célèbre que Naples. Je n'ai bien compris la campagne romaine que du haut des remparts de Corneto; cet effroyable et magique désert, bosselé à perte de vue, m'a fait une impression que je n'oublierai jamais.

A Rome, où il se retrouva pour la troisième fois, vers le 14 février, Renan retourna à la Minerve. Il dut ressentir, en arrivant, une impression assez désagréable en décachetant le pli ministériel qui lui parvint alors, par l'entremise de l'Ambassade de France. Voici le texte de ce document inédit :

Messieurs Daremberg et Renan, chargés d'une mission à Rome.
Ambassade de France.

Paris, le 26 janvier 1850.

Messieurs,

Lorsque mon prédécesseur vous conféra, par arrêté du 2 octobre dernier, la mission d'explorer les bibliothèques de Rome et des principales villes de l'Italie, vous avez été invités, de la manière la plus expresse, à adresser au Ministère de l'Instruction publique le résultat de vos investigations. Cependant, Messieurs, aucun rapport de vous ne m'est encore parvenu, et j'apprends que vous avez cru devoir adresser directement à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres des communications sur votre voyage.

Je dois vous rappeler, Messieurs, que la mission dont vous êtes chargés, relève immédiatement du Ministère qui vous l'a confiée; non seulement c'est à mon département que vous devez transmettre le résultat de vos recherches, mais lors même qu'il serait dans vos désirs de faire parvenir quelque mémoire à l'Institut, c'est seulement par l'intermédiaire de mon administration que de pareilles relations peuvent régulièrement s'établir.

Je regrette vivement que vous vous soyez si complètement écartés de ces règles précises, dont je ne pensais pas avoir à vous rappeler l'observation, et je vous invite, Messieurs, à m'envoyer dans le plus bref délai, le rapport que j'ai droit d'attendre de vous.

Recevez, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,
DE PARIEU

Renan se montra très ému de ces reproches. Il écrivit aussitôt, le 14, une longue lettre à Daremberg, en le priant de mettre les choses au point auprès du ministre. Ce document, de quatre pages très serrées, a figuré récemment sur un catalogue d'autographes (Kra, nov. 1922). En voici un court extrait :

Vous déciderez, mon cher ami, s'il vaut mieux répondre par écrit au ministre. Je soupçonne là-dessous quelque changement de personnel et quelque machination peu amie... Que je me trouve seul, triste, ennuyé sans vous ! Nous nous étions fait une si douce habitude de converser ensemble et de nous tout dire ! J'en ai peut-être abusé pour vous dire bien des sottises...

Si le ministre avait signé la mercuriale, son véritable auteur n'était autre que le chef de bureau Génin. Celui-ci avait pris un peu trop au tragique l'erreur vénielle de ses deux chargés de mission. Déjà, il avait demandé à M. Victor Le Clerc d'écrire à ces derniers pour leur faire connaître l'incorrection de leur procédé, mais cette lettre n'arriva jamais à Rome.

Peut-être M. Génin, qui s'était chargé de l'expédier, préféra-t-il rédiger lui-même la semonce, en lui donnant une allure plus vive. Le 21 février, Daremberg, qui ignorait encore la lettre reçue par Renan, lui rendit visite et le trouva « très fâché » contre la mission. Il réussit, toutefois, s'il faut l'en croire, à l'apaiser, avec de bonnes raisons.

Du reste, il attend avec une vive impatience notre grand rapport pour les *Archives*; et il m'a paru prendre un véritable intérêt à notre mission; il veut me mener chez le ministre... Il paraît que M. de Parieu est assez peu lettré et peu disposé pour les missions, dont il ne comprend guère l'importance.

Daremberg traita, en outre, avec lui les questions d'indemnité. On s'intéressait beaucoup dans le monde savant — nous le voyons par ses lettres — aux recherches des deux érudits. Les communications successives reçues par l'Institut avaient fait, de ce côté, le meilleur effet. Guizot avait accueilli celle qui concernait le manuscrit du *Mystère du siège d'Orléans* avec des exclamations de joie. Le Clerc, Cousin, Reinaud et surtout Burnouf, qui conçoit pour Renan les plus belles espérances, attendant impatiemment son rapport sur l'Orient, M. de Wailly, Alfred Maury, multiplient les messages flatteurs et les remerciements confiés à l'ancien compagnon du voyageur, devenu son représentant attitré à Paris.

Il serait aujourd'hui sans grande utilité de reproduire les détails contenus dans la correspondance de Daremberg sur les recherches, études et copies de manuscrits dont Renan eut dès lors à s'occuper. Constatons seulement que la mission de ce dernier, fort bien conduite d'un bout à l'autre, fut vraiment féconde en résultats. On en trouvera l'exposé dans les rapports signés de Daremberg et Renan et publiés dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires* (t. I) et dans le *Journal asiatique* (IVe série, t. XV). Renan ne borna nullement son enquête aux manuscrits syriaques, arabes, hébreux, éthiopiens, grecs et latins. La littérature médiévale occupa, dès ce moment, une place dans son activité quasi-universelle. Les demandes de renseignements, de copies, d'achats de livres, etc., lui arrivaient nombreuses de Paris : il les accueillait avec sa bonne grâce coutumière. On songea à une transcription complète de « tous les vieux poèmes français cités ou extraits par Keller ». Darem-

berg écrit à ce propos à son ami : « C'est un vœu charmant, mais j'ai parlé à M. Génin d'une croisade à cet effet : nous en serions les Beaudoin et les Tancrède; où serait *Armide*? » Il est visible, par cette correspondance, que l'érudit médecin craint de voir son ami montrer trop de penchant pour la littérature, au détriment de la science.

Oh! lui écrit-il le 22 février, en présence de l'avenir scientifique qui vous est réservé, quand je vous vois rêver un *Patrice* et une *Cécile*, je serais tenté de vous arracher les yeux. Songez au pali, au sanscrit, songez au grec, *au moyen âge*; je veux vous persécuter sans cesse et vous répéter chaque matin : *Homme, sache que tu n'es pas fait pour Patrice et Cécile, mais que tu dois aspirer à de plus hautes destinées.*

C'est aussi le moment où, envoyant à Renan une énumération de « N'oubliez pas », il termine par ce trait : « ni surtout le salut de votre pauvre âme ». Il sait sans doute que son compagnon n'est pas « revenu à croire au surnaturel ». D'autre part, Daremberg tient toujours à marquer, au cours de ses lettres, que, si la compagnie de Renan lui manque grandement, il n'a pas le courage d'envier autre chose que le bonheur qu'il possède :

Pendant que je suis prosaïquement à Paris, vous vivez poétiquement à Rome : *Miror magis nec invideo*, comprenez bien ce mot, mon très cher ami, *nec invideo.*

Déjà l'on songe à une seconde expédition dans le nord de la péninsule; M. Le Clerc en a parlé à Daremberg, mais il veut que le travail soit entrepris sur une plus grande échelle. On associerait aux deux envoyés des copistes ou des élèves de l'École des Chartes, car ils sont en odeur de sainteté à l'Académie. Victor Le Clerc adresse à Renan ses plus sincères encouragements, mais seulement *dans la vraie voie.* Que la notice sur la partie orientale et le rapport général ne tardent pas! On a parlé de faire imprimer le travail sur le grec à l'Imprimerie nationale. Les choses sont sur toute la ligne en excellente voie.

Cependant, Daremberg recevait, le 23 février, la lettre que Renan lui avait adressée le 14; c'est ainsi qu'il apprit avec surprise l'envoi de la mercuriale. La missive du ministre ou plutôt de M. Génin, mande-t-il à son ami, le jour même, est presque insolente.

C'est bien là le style qu'il a puisé dans la collaboration au *National.*

En conversation avec moi, il a été beaucoup plus humain, et s'il m'avait parlé sur ce ton, je lui en aurais fait voir l'inconvenance.

Victor Le Clerc, la providence de nos jeunes gens, consulté aussitôt, estima qu'il n'y avait rien à répondre à cela. Si Renan le jugeait convenable, il pouvait adresser au ministre un petit bout de rapport superficiel destiné aux *Archives des Missions*. Daremberg, dans ce cas, ajouterait à cette pièce quelques développements déjà adressés à l'Académie de Médecine. M. Génin se montrait disposé à accorder au rapport beaucoup de place dans son recueil, mais l'avis de M. Le Clerc était que, tous les résultats de la mission appartenant à ceux qui l'avaient remplie, il valait mieux réserver cet exposé complet pour un fort volume ou deux petits qui paraîtraient sous leur nom. En ce qui touche la question de prolongation, M. Burnouf était décidé à l'appuyer auprès du ministre, à la condition que Renan ferait beaucoup de sanscrit. L'illustre indianiste voulait absolument l'enrôler sous sa bannière.

Qui sait si bientôt vous ne pourrez pas être son suppléant (au Collège de France); évidemment il a des vues sur vous.

Daremberg précise un peu plus loin le caractère de cette affection, en affirmant que Burnouf réservait à son disciple une de ses filles. Il attend la demande de prolongation pour la porter lui-même au Ministère. On parle toujours, du côté de l'Institut, de l'organisation d'une vaste entreprise de recherches à organiser en Italie et dont nos « missionnaires émérites » seraient les chefs éventuels.

Dans la même missive, l'am. de Renan lui trace un tableau alerte de sa première visite au Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque nationale. Très entouré, il succombe à la lettre sous le poids des questions.

M. Reinaud est tout fier de votre lettre et de son élève. M. Claude est toujours aussi bavard; M. Julien aussi commère et M. Guérard aussi sec qu'un parchemin. M. Hase était absent, M. Miller est nommé à la bibliothèque de l'Assemblée nationale, et voici précisément où j'en voulais venir. Il paraît certain que quelques personnes avaient secrètement pensé à vous pour le remplacer, mais voici que d'autres se sont mis vigoureusement à la traverse prétendant que vous étiez un brandon de discorde et un socialiste, je veux dire un rationaliste, mais c'est tout un, enfin, que vous allumeriez l'incendie dans la bibliothèque. Je n'ai pas eu de peine à vous justifier de pareilles accusations,

je l'ai fait avec la chaleur de l'amitié, et j'ai même ajouté : « Après tout, M. Renan n'a fait que défendre publiquement ces opinions que vous professez en secret, mais que vous n'osez pas émettre de peur de vous compromettre aux yeux de certains. » Je me ferai mettre à l'index, mais ce sera toujours volontiers pour défendre mes amis.

On sait qu'un an plus tard, le 27 avril 1851, Renan entra comme surnuméraire au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il y resta jusqu'à sa nomination au Collège de France.

Ce qui donne un certain piquant à cette histoire, c'est que, voyant à regret s'accroître le nombre des amis de nos deux « missionnaires » dans les milieux de l'Institut, certaines personnes envieuses imaginèrent de représenter Daremberg lui-même comme un jésuite auprès de MM. J.-J. Ampère, Littré et peut-être aussi Burnouf. Le compagnon de Renan, qui était croyant, mais dont le catholicisme n'avait rien de militant, protesta vivement contre ces insinuations. Il annonce même à son correspondant que, dans les derniers jours de février, il aura à dîner chez lui MM. Littré et J.-J. Ampère (le nom d'un troisième convive est supprimé par une déchirure de la lettre). Il espère renouveler cette réunion quand le voyageur sera de retour.

Il est certain que Renan avait eu l'occasion de confier à son compagnon avec quelque détail, au cours de leurs promenades italiennes, son projet d'écrire un jour une *Histoire des origines du christianisme.* Il se rencontre, en effet, dans une lettre de ce dernier, datée du 26 mars 1850, une série d'allusions et aussi de conseils qui doivent s'appliquer à ce grand dessein. Daremberg esquisse même une démonstration assez curieuse tendant à persuader Renan de ne publier une telle œuvre qu'après une longue attente.

Quand on tient au bout de la plume la destinée de beaucoup d'âmes, de beaucoup de cœurs, de beaucoup d'intelligences, il faut y regarder à deux fois pour laisser se changer en traits ineffaçables cette goutte d'encre qui peut porter la fortune du monde.

Au cours de cette même lettre du 26 mars, Daremberg parle à mots couverts de certaines difficultés qui se sont produites. Renan lui a écrit une lettre spéciale par l'intermédiaire de madame Legrain; il y a certaine décision défavorable d'une

commission qui contrarie les deux amis : les choses pourraient encore s'arranger. De Rome, Renan a mandé au docteur des nouvelles du Mont-Cassin. Le cas du Père Fosli, qui paraît vouloir se séparer de l'ordre, effraie Daremberg. Celui-ci use de la circonstance pour affirmer sa foi, déclarer que les moines vont trop loin et redire les propos qu'il tenait en descendant du monastère, à savoir que la défection de toute l'abbaye ne l'ébranlerait nullement. Combien les Bénédictins de France, à commencer par Dom Pitra, sont plus sages, à ses yeux!

Renan, malgré les tâches multiples auxquelles il devait faire face — nous pouvons juger, par les lettres de Daremberg, des recherches variées qui venaient s'ajouter à son labeur normal —, continuait de parcourir Rome dans tous les sens « le lieu du monde où l'on est le plus à son aise pour philosopher ».

Cette ville, écrit-il, est comme les grands poèmes, elle fait à chaque lecture de nouvelles impressions et apparaît par des faces nouvelles.

Les bibliothèques qu'il visite le plus souvent sont celles du palais Chigi et de Saint-Grégoire. Voici la lettre écrite, le 31 mars 1850, à Daremberg. Aucun texte ne saurait donner une idée plus juste de ses occupations et de ses impressions, durant ce troisième séjour. Nous rappelons que cette missive, dont nous possédons l'original, est entièrement inédite.

Rome[1], 31 mars 1850.

« Que je vous remercie, cher ami, de votre excellente et affectueuse lettre du 19! Vos lettres sont ici le grand événement de ma vie; mon temps se passe à les attendre et à les savourer. Je note toutes vos commissions, dont pas une, soyez-en sûr, ne sera négligée. Je n'ai pas encore reçu vos épreuves; dès que je les aurai, je me mettrai à l'ouvrage. Il paraît que la note que je vous ai transmise de Matranga dans une précédente lettre est précisément la collation du περὶ χρείας μορίων, pour laquelle vous me chargiez de négocier avec lui. Dites-moi ce qu'il faut lui donner pour cela; je lui ai compté les 22 fr. 50, pour les travaux antérieurs. — J'ai vu hier le Père Theiner. Il part dans quelques semaines pour Paris; ainsi là vous pourrez tout arranger à l'amiable. Il est très disposé à vous donner les volumes en question. Je vous les

1. Par suite d'un lapsus, Renan a écrit *Paris* au lieu de *Rome*.

ferai passer avec les volumes de M. Guignard, et ceux de Florence, du moins si je peux trouver un bon moyen de transport. Sinon, ils m'accompagneront. — J'ai trouvé dans le très précieux Musée Kircher beaucoup d'instruments de chirurgie : un forceps ou speculum, comme ceux de Naples, à deux branches; une syringa dorée, des crochets avec bouts arrondis ou terminés en bourrelets pour écarter (dit-on) les bords de la plaie; des espèces de pinces en forme de mouchettes, avec une concavité et une échancrure, comme pour embrasser un objet, une dent par exemple, enfin un petit objet qui vous intéressera sans doute, un squelette de bronze de deux pouces et demi environ (les jambes manquent). Les parties sont mobiles; les bras se meuvent sur le tronc et la tête tourne sur le cou. On pense que c'était un jouet d'enfant. Je vous apporte de ces objets un dessin tel quel, et une description minutieuse, qui suppléera au dessin. — Dites-moi, s'il vous plaît, si les lettres que vous recevez de moi ne vous coûtent pas plus de 20 centimes. Je vais les porter moi-même à la poste militaire et j'ai quelque crainte que l'employé, tout en les acceptant, ne leur accorde pas l'immunité militaire. Si cela est[1], j'emploierai de nouveau l'intermédiaire personnel de Lacauchie. — Il serait bien désirable que la demande pour le manuscrit d'Averroès fût à Florence quand j'y passerai, c'est-à-dire dans quinze jours ou trois semaines environ; je pourrais expliquer l'affaire et en parler à M. Walewski, qui est lettré, et, dit-on, très obligeant. — Le catalogue des monuments orientaux de Maï se trouve dans une de ses collections, celle in-quarto, *Scriptorum veterum collectio Vaticana*, tomes V et VI, répartis dans deux volumes. Le volume du Vatican a été formé artificiellement en réunissant les deux fragments. C'est dans cette collection que je l'ai vu à l'Institut, avant mon départ. — Parlons maintenant d'une grande affaire, qui me préoccupe vivement, et sur laquelle je requiers de vous un conseil franc et sincère.

« Il m'a pris, mon cher ami, un très vif désir de voir Venise et Padoue. L'examen de la bibliothèque San Gregorio dont le fonds est tout entier vénitien, m'a révélé tant de choses pour

1. Ici deux ou trois mots figurent dans l'interligne, ajoutés sans doute par Daremberg. — Le titre grec cité plus haut est celui d'un ouvrage de Galien.

l'histoire de l'averroïsme, qui a eu, comme vous savez, son centre à Venise et à Padoue, que je me priverais, je crois, de très riches matériaux, en négligeant de visiter le pays qui fut le théâtre de l'histoire philosophique que je veux tracer. Or, je devrai avoir terminé mon essai sur l'averroïsme avant l'époque de notre seconde mission; jugez combien il me serait pénible de savoir que j'aurais laissé à côté de moi des documents de première importance, et de les retrouver ensuite, quand ce serait trop tard. Cette première exploration ne préjudiciera d'ailleurs en rien à celle que nous ferons plus tard; au contraire ce sera une première battue pour tenter (*sic*) le terrain. Je me bornerai strictement à mes recherches averroïstiques. Toutes informations prises, ce voyage n'est pas très dispendieux; il y a beaucoup de chemins de fer en Lombardie; un entre autres de Venise à Padoue, à Vicence, et même à Ferrare, je crois, un autre de Milan à Brescia. Ce détour d'ailleurs ne changerait que peu de choses à l'itinéraire que je vous ai annoncé; je passerai toujours par Florence, puis de Florence à Bologne, Ferrare, Venise. De Venise à Padoue, Vérone, Milan; de Milan à Turin. Gênes seul sera donc sacrifié. Je regrette pourtant Bobbio; mais cette abbaye est située si loin des grandes lignes de communications entre Milan et Gênes, qu'il sera bien difficile que j'y aille. Il y a là pourtant beaucoup pour le grec au moyen âge. M. Ozanam y a été; si je croyais qu'il eût pris à peu près tout ce qui se rapporte à ce sujet, je renoncerais à le faire après lui, et attendrais à prendre ces détails dans son volume, quand il sera publié. Sinon, je crois que je me résignerais encore à ce voyage, sauf à abréger mon séjour à Milan et Turin. Je renoncerai aussi à Genève; la route naturelle de Turin en France, c'est par le Mont-Cenis et Belley. Croyez-vous qu'il serait trop délicat de demander à Ozanam ce qu'il pense du voyage de Bobbio et s'il croit qu'il vaut la peine que je l'entreprenne pour le seul but que je vous ai dit? Faites ce que vous voudrez à cet égard. Remarquez bien que Bobbio étant vers le sud-est, du côté de Plaisance, nous n'aurons jamais occasion d'y aller, dans nos pérégrinations futures. Que dites-vous, cher ami, de ce nouvel itinéraire? Ne m'accusez pas de versatilité; je ne pouvais prévoir que la nécessité du voyage de Vénétie m'apparaîtrait

si forte. Dites-moi bien franchement votre avis; comme ce voyage est toujours entre nous une affaire commune, votre décision sera pour moi définitive. Si vous pouvez obtenir un appoint aux 500 francs au ministère, je vous en serai, comme vous pensez bien, très reconnaissant; mais ne vous gênez pas trop cependant. Il me semble que ce long voyage entrepris par pur zèle pour la science mériterait bien quelque dédommagement. Écrivez-moi de suite votre avis sur ce point. Si vous approuvez, je pars deux jours après pour Florence, où je resterai peu de temps. J'espère que la démarche pour le manuscrit réussira. Peut-être aussi le prêtre syrien qu'on m'a indiqué pourra-t-il faire mon affaire.

« Trouvez-vous bon que je donne à Merle un billet sur Paris de 200 francs, ajoutant ainsi 100 francs, pris sur les 85 francs que j'ai payés pour Guignard et les 22 francs à Matranga? Les commissions de Maury et quelques autres m'obligent à de telles avances que je craindrais que ma lettre de crédit ne fût pas suffisante; car elle ne va que jusqu'à concurrence de 2 500 francs. Je ne donnerai pas du reste à Merle d'échéance avant le 15 ou 20 mai. Avertissez, s'il vous plaît, M. Vernes qu'il aura un supplément à toucher au trésor. Ma procuration par sa forme vaudra pour ce supplément; car elle s'applique à toutes sommes quelconques.

« J'ai à peu près terminé la traduction du P. Pitra; je vous l'enverrai dès que j'aurai pu trouver une bibliothèque ouverte pour y confronter le texte de saint Irénée. Ces deux morceaux sont assez curieux. — Le pape rentre *définitivement* le 12 ou le 15 avril. Vous savez quelle foi il faut faire sur ces rentrées définitives, déjà tant de fois définitivement annoncées. Il paraît pourtant que cette fois c'est plus sérieux; je croirai, quand je le verrai monter la rampe du Vatican. La semaine sainte à Saint-Pierre m'a semblé du dernier insignifiant; comment peut-on appeler cela des cérémonies religieuses? Je n'ai aimé qu'une chose; ce sont les caravanes d'hommes, de femmes, d'enfants, qui viennent par troupe de 20 ou 30 personnes de toute la campagne romaine, pour voir la fête de Pâques à Rome, l'un portant la marmite suspendue par l'anse à son cou, l'autre le pain, l'autre le fromage, etc. Les cuisines en plein vent, et les tentes de feuillages sont aussi

très intéressantes. Voilà le vrai; mais à Saint-Pierre, il faut des billets diplomatiques pour avoir place dans les tribunes réservées. — Me reprocherez-vous encore de trop aimer Cécile, moi qui l'abandonne pour ce vilain bonhomme d'Averroès?... Adieu, et continuez de m'aimer. Pour moi, croyez bien que je serai toujours votre bien bon et bien sincère ami,

E. RENAN

Cependant, le retour du pape à Rome, auquel Renan ne croyait guère, ne devait plus tarder. Il eut lieu le vendredi 12 avril, à quatre heures du soir, au milieu d'un enthousiasme indescriptible du peuple romain, dépassant en splendeur et en magnificence les fastes de l'ancienne cour papale. Rarement sans doute fut-il donné à un historien de voir se dérouler un spectacle aussi frappant de la versatilité humaine. La même foule qui se livrait ainsi à « ce sauvage enthousiasme », avait, quelques mois auparavant, manifesté pareille ardeur, dans un sens opposé. Des partisans du pape avouèrent même à Renan que les acclamations qui avaient naguère salué la révolution égalaient au moins celles qui accueillirent la rentrée de Pie IX, dans la ville entière. Renan y assista du péristyle du Latran et de la colonnade Saint-Pierre. Quel beau sujet de méditation pour notre philosophe! Les trois récits qu'il nous a laissés de cet événement (lettres du 12 avril à sa mère, du 14, à Berthelot, du 17 à sa sœur) figurent parmi les pages les plus vivantes et les plus fortes de sa correspondance italienne. Ces fêtes furent pour lui des plus agréables et très fécondes en observations morales. Il constate cependant, en écrivant à Berthelot, que Rome ne lui plaît plus autant depuis que le pape y est.

Cette ruine sur une ruine avait bon air; mais cette petite vie mesquine, ce commérage de la prélature romaine, ces niaiseries vivantes, gâtent l'effet : en somme j'aurai vu Rome, dans un précieux moment, triste, délaissée, morne, sans vie aucune.

Le 20 avril, devait avoir lieu le départ de Rome, par le moyen des *vetturini*. Au grand regret de Renan, Pérouse et Assise devaient être sacrifiées. L'itinéraire comportait la Romagne, Bologne, Faenza, Ravenne, Terni, Lorette, Ancône. Pour ce long trajet, on ne demandait à Renan que cinquante

francs. Temps heureux, dont l'étude suggère, à cette heure, de mélancoliques comparaisons!

Un contretemps força le voyageur à ne partir que le 22, en renonçant à la Romagne. Il n'y perdit rien, ayant découvert une société composée à souhait qui allait se mettre en route pour Florence, par l'Ombrie : c'étaient des compatriotes, pensionnaires de la Villa Médicis, et un professeur des Beaux-Arts à l'Université de Genève. Renan prit place parmi eux jusqu'à Pérouse.

Je ne sais, écrit-il à Henriette, si dans tout mon voyage j'ai passé des jours plus agréables que ceux durant lesquels nous avons cheminé ensemble doucement et lentement, selon le vieux et classique système des *vetturini*, le seul vraiment avantageux en Italie.

La cascade de Terni, que le professeur suisse lui-même reconnaissait supérieure à toutes celles de son pays, Spolète, Foligno, les ravissantes campagnes de Clitumne, dont rien ne peut rendre la fraîcheur et la vie, Pérouse, lui firent passer des moments d'une joie ineffable, de ces joies qui ne s'effacent pas et servent de parfums au reste de la vie. L'« incomparable » Assise l'émut si fortement qu'il y revint, après la visite de Pérouse. Il gravit à pied l'illustre montagne, ne portant avec lui que ses papiers, toujours suspendus à son cou, et lisant le onzième chant du *Paradis*, le poème de ce lieu sacré. Dès ce moment, en effet, le rôle unique de saint François, « ce second christ du moyen âge », qui devait lui inspirer une étude inoubliable, se dessine avec netteté dans son esprit.

Après les stations si séduisantes que lui ménage l'Ombrie, Renan déclare que ce pays est plus esthétique encore que la Toscane. Florence et Pise lui font presque l'effet d'une Béotie, en comparaison de Pérouse et d'Assise. Ici, croyons-nous, l'expression a dépassé quelque peu la pensée de l'écrivain.

Au point de vue politique et social, il ne peut s'empêcher de formuler, sur la situation de ce pays, de très vives réserves. Le brigandage, en effet, y règne en maître. Heureusement pour les voyageurs, les bandes de dix ou douze brigands qu'ils rencontrent, étaient encadrées de *Tedeschi*. Rien de plus précaire que la répression du crime dans cette région, encore primitive à bien des égards. C'est à l'assassin que vont presque toujours les sympathies du public. Chemin faisant, Renan s'élève

contre les enlèvements d'œuvres d'art au profit des musées.

Le musée est la dernière ressource à laquelle il faut recourir; il indique déjà la décadence de l'art, l'époque où l'art cesse d'avoir un but réel et extérieur, où l'on fait un tableau pour faire un tableau, comme les rhéteurs font des discours pour le plaisir d'en faire.

De Foligno à Ancône, nouveau *vetturino*. Superbe traversée de l'Apennin, par le Col Fiorito. De l'autre côté de la chaîne, contraste fâcheux : les villes des Marches n'ont plus de physionomie distincte. Lorette, malgré ses environs charmants, lui déplaît souverainement. L'église le choque : il y voit l'empreinte du plus détestable mauvais goût. Passé Ancône, c'est tout autre chose. Cette antique cité, avec ses beaux monuments, les Légations et surtout Bologne — où douze lettres l'attendaient — ne lui laissent que d'aimables souvenirs. Il y observe une population active, industrieuse, un état social bien meilleur; les esprits distingués et cultivés à la française, très rares à Rome, se rencontrent ici dans les petites villes. Pesaro, Urbino et Rimini, où le paganisme de la Renaissance s'est si franchement affirmé, forment les principales étapes de la route, jusqu'à Ravenne, où il parvient par la célèbre *pineta*.

L'antique cité de Théodoric, « la seconde fantaisie » de Renan, et où il reste cinq jours, lui apprend beaucoup. Il constate qu'il n'est point de ville au monde qui conserve aussi vive, dans ses monuments, la physionomie d'une époque. Une exquise hospitalité l'y attendait : celle du marquis Cavalli. Renan dîna chez lui chaque soir à la place qu'occupait Byron, quand il fréquentait la maison, attiré par d'autres charmes que ceux du mari. La bibliothèque de Ravenne lui fournit une abondante récolte. Longeant les côtes de l'Adriatique, le voyageur est frappé de leur monotonie : « Oh! en fait de mer, rien ne vaut notre océan », s'écrie le fidèle Trégorois. Le souvenir du sol natal le hante, pendant toute cette route, et dans ses lettres à Henriette on le voit célébrer avec amour la beauté claire de sa mer bretonne.

Après une station à Ferrare, Renan arrive enfin à Venise, vers la mi-mai. Il y ressent un enthousiasme qui marque, à vrai dire, l'apogée de ses impressions d'Italie. La ville des lagunes lui apparaît comme la perle des choses humaines. « Oui, c'est

une ville sans pareille; je ne sais si aucune autre se fait tant aimer ». Toutefois, le spectacle des ruines accumulées du côté de la terre ferme lui fit d'abord une impression de tristesse et de deuil; mais à Saint-Marc, il retrouve la vie. Il loge sur le grand canal : le ciel est adorable, et voici que les cloches de Saint-Marc sonnent à toute volée et leur son se prolonge au loin sur les eaux! Comme il comprend maintenant les récits enthousiastes que sa sœur lui avait faits des splendeurs de Venise et de leur séduction incomparable! Le peuple ne le conquiert pas moins. Il admire en lui une des plus superbes combinaisons de la nature humaine. Hélas! cette fleur qu'est Venise, une des plus belles que le monde ait vu s'épanouir, ne saurait, croit-il, revivre jamais. Il faut à une telle cité l'autonomie complète, et toute l'évolution de la politique moderne tend à rendre impossible cette condition. Chose curieuse, la peinture vénitienne ne séduit que médiocrement notre voyageur, qui se montre assez injuste à son égard.

Comment aimer, demande-t-il, ce réalisme si cru, ces têtes communes à dessein de Tintoret, après avoir contemplé le ravissant idéal des écoles toscane et pérugine?

Il ne retrouve pas dans l'art vénitien le beau pur et sans manière, comme celui qu'il a admiré à Pise ou celui que le Panthéon représente assurément. Plus tard, au cours de l'un des voyages de l'automne de sa vie, il reviendra sur ce jugement plutôt sommaire. Son étonnante pénétration lui fait, d'ailleurs, apercevoir que la religion toute patriotique de Saint-Marc, comme celle tout artistique de Toscane, est caractérisée à chaque pas d'une façon indicible. Il goûtait beaucoup alors la suave et correcte beauté de l'école bolonaise.

Une autre remarque, qui semble parfaitement juste, c'est celle que le jeune voyageur formule au sujet de la Vénétie. Dès qu'il quitte la Ville des Doges, il croit n'être plus en Italie. A ses yeux, le pays n'a plus de physionomie, l'art s'en va, c'est déjà la France.

Plus je m'éloigne de Venise, plus elle m'apparaît, écrit-il à Berthelot, comme un point isolé, sans analogie avec ce qui l'entoure.

Padoue, spécialement, où il séjourne depuis le 4 juin, lui donne la sensation d'un art inférieur. Il la considère comme une

triste ville, dépourvue de distinction intellectuelle; son Université lui paraît tombée dans une déplorable décadence et fort au-dessous de celle de Bologne, où l'on rencontre des professeurs d'une vraie valeur. Saint-Antoine ne lui plaît en aucune façon et la légende du saint le choque pareillement par sa lourdeur. Quant à la bêtise et à la nullité du gouvernement autrichien, elles dépassent tout ce qu'on peut imaginer.

Grâce à leurs antiques bibliothèques, Venise et Padoue fournirent au chercheur une riche moisson de textes et de données sur l'Averroïsme et l'école rationaliste de Padoue.

Le voilà bientôt sur la route du retour. Il s'arrête à Vicence, à Vérone, qui l'intéresse infiniment, et où il s'imagine se retrouver en Toscane et en Ombrie. A Milan, où il reste cinq jours, — probablement du 13 au 17 juin, — il est frappé par dessus tout de l'aspect français de la capitale de la Lombardie. Il travaille assidûment à l'Ambroisienne, et ne cherche pas à prolonger son séjour, tant la ville lui semble ennuyeuse et dénuée de physionomie. Il y retrouve partout l'empreinte de Napoléon et du *royaume d'Italie*. Évidemment, Renan, qui voyage depuis avril, ressent quelque lassitude. Il ne cherche pas à découvrir Milan ni ses trésors d'art, beaucoup plus nombreux, du reste, qu'on ne l'imagine communément. Les séances dans les bibliothèques ne lui laissèrent guère le loisir de les connaître, et l'attrayante société milanaise lui demeura fermée. Au lendemain des prestigieuses journées de Florence, d'Assise et de Pérouse, la grande ville lombarde, d'où tout pittoresque est absent et dont l'assiette n'offre rien que de banal, ne pouvait guère prétendre le charmer beaucoup.

Notre voyageur ressent, du reste, une hâte bien naturelle de regagner la France et Paris. Le 19 juin, il est à Turin, après une courte halte à Verceil. Il y reste trois ou quatre jours, fort absorbé par la très riche bibliothèque du lieu. Déjà il a dit adieu à l'Italie.

L'aspect, la langue, les habitudes, tout est français dans ce pays. L'art est du dernier médiocre; à part l'incomparable horizon des Alpes, le pays est triste, le ciel atone.

Renan franchit la frontière à Briançon et, passant par Grenoble, — d'où il fit peut-être une excursion à la Grande Chartreuse, — dut parvenir à Paris vers le 28 juin. Son voyage

par-delà les Alpes avait duré presque exactement huit mois.

A peine rentré dans la capitale, il s'occupe d'organiser un voyage à Berlin, où il doit rencontrer sa sœur Henriette, venant de Pologne. Pendant tout le voyage d'Italie, il avait, d'accord avec elle, cherché plusieurs combinaisons en vue d'assurer leur réunion. Nous n'avons pas cru devoir nous y arrêter, puisqu'elles n'aboutirent pas, mais il serait injuste de ne pas mentionner les touchants efforts tentés par Renan, au milieu de ses plus grandes joies d'au delà les Alpes, pour hâter et faciliter la venue de sa sœur d'abord en Italie, puis en France. La pensée de celle-ci ne l'abandonna jamais durant ces mois de voyages continuels et de labeur intense. Sans cesse reviennent sous sa plume les évocations du séjour fait autrefois par Henriette dans la péninsule. Il rapproche avec dilection ses impressions des siennes, mettant ses pas dans ses pas. On sait que la santé de sa sœur, durant cette période, lui donna de grandes inquiétudes. Rien de plus émouvant que la correspondance de ces deux êtres, si unis, toujours présents l'un à l'autre, au cours des événements que nous venons de raconter. Après avoir retrouvé ses amis et ses maîtres et employé le mois de juillet à toutes les tâches et obligations qui découlaient de sa mission, Renan prépara son nouveau voyage. Il se mit en route pour l'Allemagne dans les premiers jours de ce même mois. Le 1er août, il était à Berlin, et, le 7, le frère et la sœur pouvaient enfin se joindre, après une séparation de près de dix années; elle, prématurément vieillie, et quelque peu flétrie par ce long exil sous un rude climat, lui, plus ardent, plus rempli de confiance et de force intérieure que jamais. Leur vie commune allait commencer.

Nous arrêterons là notre exposé. Quelle conclusion plus juste pourrions-nous lui donner qu'en empruntant à Renan lui-même l'appréciation qu'il a faite des résultats de son séjour au delà des monts, dans la préface de *l'Avenir de la Science?*

Ce voyage eut sur mon esprit la plus grande influence. Le côté de l'art, jusque-là presque fermé pour moi, m'apparut radieux et consolateur. Une fée charmeresse sembla me dire ce que l'Église, en son hymne, dit au bois de la Croix :

Flecte ramos, arbor alte,
Tensa laxa viscera,
Et rigor lentescat ille
Quem dedit nativitas.

Une sorte de vent tiède détendit ma rigueur; presque toutes mes illusions de 1848 tombèrent, comme impossibles. Je vis les fatales nécessités de la société humaine; je me résignai à un état de la création où beaucoup de mal sert de condition à un peu de bien, où une imperceptible quantité d'arome s'extrait d'une énorme *caput mortuum* de matière gâchée. Je me réconciliai à quelques égards avec la réalité, et, en reprenant, à mon retour, le livre écrit un an auparavant, je le trouvai âpre, dogmatique, sectaire et dur.

En se retrouvant entre les murs de sa petite chambre d'étudiant du 39 de la rue d'Enfer, Renan se rendait compte à merveille du changement décisif réalisé dans tout son être, et que traduit si bien une page superbe de son article sur Feuerbach, écrit à son retour[1].

Plût à Dieu que M. Feuerbach se fût plongé à des sources plus riches de vie que celles de son germanisme exclusif et hautain! Ah! si, assis sur les ruines du mont Palatin ou du mont Cœlius, il eût entendu le son des cloches éternelles se prolonger et mourir sur les collines désertes où fut Rome autrefois; ou si de la plage solitaire du Lido il eût entendu le carillon de Saint-Marc expirer sur les lagunes; s'il eût vu Assise et ses mystiques merveilles, sa double basilique et la grande légende du second Christ du moyen âge tracée par le pinceau de Cimabue et de Giotto; s'il se fût rassasié du regard long et doux des Vierges du Perugin, ou qu'à San Domenico de Sienne, il eût vu sainte Catherine en extase, non, M. Feuerbach ne jetterait pas ainsi l'opprobre à une moitié de la poésie humaine et ne s'exclamerait pas comme s'il voulait repousser loin de lui le fantôme d'Iscarioth!

Cette Italie, chère aux dieux, à laquelle le monde est redevable, depuis Dante et Giotto, de si belles et de si grandes choses, venait d'accomplir sur son sol, vers 1850, un miracle de plus. A Rome, au Mont-Cassin, sur les collines d'Ombrie, à Florence et à Venise, elle avait fait s'épanouir le vrai Renan, l'historien subtil et profond, le grand enchanteur, dont tant d'âmes, en notre siècle, même parmi celles qui sont restées attachées à la foi première du jeune Breton, ont subi l'influence et le charme. Entre tant de motifs de gratitude à l'égard du pays qui vit naître Vinci et Galilée, celui-là n'est sans doute pas l'un des moindres.

ABEL LEFRANC

1. Publié dans *la Liberté de penser*, juin-novembre 1850. Cet article a été recueilli dans les *Études d'histoire religieuse* (1857).

AU SERVICE DU ROI[1]

LES HEUREUSES RENCONTRES DU PARTISAN
DEUIL DE FAMILLE

J'étais demeuré, durant mon quartier d'hiver à Rouen : je retournai à l'armée au commencement de la campagne[2]. Et, quelques campagnes d'auparavant ayant été très souvent remportées sur les ennemis avec les meilleurs partisans de l'armée, je m'y étais si bien accoutumé qu'ayant dès lors demandé à M. de Turenne le commandement de quelques partis, Dieu, par sa grâce, m'y fit tellement réussir, que mon dit sieur de Turenne m'employait assurément, tout jeune que j'étais, plus que pas un autre. Sur la fin de cette campagne, dans l'attaque d'un convoi des ennemis, M. de Turenne m'avait donné trois cents chevaux, savoir deux cents cavaliers avec cent dragons et les officiers à proportion. Il m'arriva là de faire la plus grande prise de toutes celles que j'ai faites depuis vingt années du temps où M. de Turenne m'a employé, et c'est véritablement bien une protection divine, eu égard à la mort de mon père qui arriva ensuite, et voici comment.

M. de Turenne eut avis que les ennemis faisaient escorter un convoi à Mons de quantité de caissons et charrettes, escortés seulement de deux cents chevaux. J'allai la nuit m'embusquer dans un bois à portée du chemin par lequel ils devaient passer, ce qui se trouva fort juste; le convoi nous aborda et je débusquai fort à propos; mais quoique mon parti fût plus fort d'un tiers que cette escorte, jamais je n'ai vu de gens se si bien

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 mai.

2. Il s'agit de la campagne de 1667 aux Pays-Bas. Depuis l'épisode de la nomination de Montpezat précédemment rapporté l'auteur avait changé de régiment et pris part à plusieurs campagnes avec le régiment de Joyeuse.

défendre et venir droit à nous avec la plus grande fierté du monde : je ne remarquai qu'environ trente mestres des leurs qui s'enfuirent. Moi, me croyant assez de monde pour soutenir cette fierté, je détachai un capitaine avec cinquante mestres pour courir après ces fuyards. Je vais donc pour attaquer cette escorte; je ne dis pas cela à ma gloire, car je ne pris ni charrettes, ni caissons; ils se sauvèrent tous; et l'escorte se sacrifiant pour le convoi qu'elle escortait, quoique plus faible, combattit si vaillamment, que pendant bien du temps l'affaire fut douteuse, car tous ceux qui sauront tant soit peu ce que c'est que des troupes ne pourront s'imaginer que si peu de gens de part et d'autre aient demeuré acharnés à coups de main pendant une grosse heure, en moins de mille ou douze cents pas de terrain. Aussi cette petite victoire, que j'appelle ainsi par le peu de gens, nous coûta bien cher : près du tiers de mon monde demeura sur la place. Les ennemis y perdirent bien la moitié de leurs gens; nous prîmes quasi tout le reste prisonniers de guerre, mais la plupart blessés. Nous ramenâmes aussi bien de nos gens blessés; pour moi, je n'y eus qu'une légère blessure et mon cheval tué, mais je remontai dans le moment sur un autre cheval. Quand cette expédition fut faite, ce capitaine que j'avais envoyé à la poursuite des fuyards, les avait courus si loin, qu'enfin il les avait rattrapés. Il me les ramena tous; il n'y en avait point de blessés, parce qu'ils s'étaient rendus sans autre résistance que celle de fuir.

Dans le nombre des gens qu'il ramena, il y avait un grand cavalier blond, allemand, qui était au désespoir d'être pris, s'arrachant les cheveux de rage. Comme je parlais allemand comme français, je lui demandai pourquoi se tant désespérer pour être prisonnier de guerre; il me dit que c'était parce qu'étant de la garnison de Mons, il devait le lendemain se marier à une fille qu'il aimait éperdument; mais que, si je le voulais laisser aller, qu'il me ferait faire ma fortune. Je trouvai cela assez particulier, et riais en moi-même de cette proposition; cependant, je lui demandai comment : « Jurez-moi que j'aurai ma liberté, me dit-il, et vous verrez dans le moment que je vous dis vrai. » Je lui jurai, et il me dit : « Voyez-vous bien cet homme, qui est vêtu comme nous en cavalier? C'est le trésorier général de tous les Pays-Bas, et si vous nous avez

vus si fort fuir, c'est que nous étions son escorte particulière et que nous ne songions qu'à le sauver, tandis que notre escorte combattrait vos gens. » Il me dit tout cela d'une manière à me le persuader en partie. D'autre part, trois jours auparavant, dans un autre petit parti de cinquante mestres que je commandais, ayant rencontré les ennemis la nuit, je n'eus pas tout l'avantage que j'aurais pu désirer; et m'étant retiré à cause que je venais de passer un pont que des gens voulaient démolir, comme c'était la nuit, je ne sais s'ils étaient beaucoup : mais ils ne firent quasi point de résistance, et il n'y eut seulement que deux hommes de tués. Cependant, ceux que nous avions trouvés en tête nous poursuivaient, et quand nous eûmes repassé le pont, je fis tourner tête et on ne me suivit pas davantage. Le jour venu, je ne trouvai à dire de tout mon monde qu'un cavalier de ma compagnie, qui, dès le lendemain, me fit savoir, par un trompette des ennemis qui venait pour d'autres affaires, qu'il était prisonnier, et le régiment où il était détenu.

Donc, pour revenir à notre grand parti dont j'ai ci-devant parlé, je dis à un cavalier de ma compagnie auquel je me fiais fort, devant tout le monde, qu'il me fallait un cavalier de ces prisonniers, pour ravoir le mien que j'avais dans l'armée des ennemis, et qu'il me gardât bien ce grand cavalier blond. Puis je lui dis, en particulier, de le laisser sauver sans que qui que ce fût en eût aucune connaissance. Ensuite je me retirai avec mes prisonniers; et étant à la vue des gardes de notre camp, voyant ce cavalier de ma compagnie auquel j'avais donné en garde ce grand cavalier, il me dit que le menant par la bride, il avait lui-même débridé son cheval et que l'ayant retourné à coups d'éperons, il avait tellement pressé son cheval qu'il ne l'avait jamais pu attraper. Je vis bien ce que tout cela voulait dire, de manière que je dis : « Ah! bien, il m'en faudra demander un autre de ceux que je ramène à M. de Turenne, quand il les aura vus. » J'avais envoyé avertir M. de Turenne de ma prise, de manière qu'il ne manqua point de se trouver à la garde à ma rencontre. L'intendant de l'armée l'avait accompagné, pour qu'après que M. de Turenne aurait parlé aux prisonniers, on les fît mener au prévôt afin d'en faire des échanges dans la suite.

Je tirai alors M. de Turenne à part, et lui dis qu'il pouvait faire ma fortune si on m'avait dit vrai, que l'un de ces prisonniers habillé comme un autre cavalier afin de n'être pas reconnu, était le trésorier général des Pays-Bas. « Taisez-vous, Montbas, me dit M. de Turenne, mais faites comme vous pouvez, et ne me parlez point de cela! » De manière qu'un peu de temps après, je dis tout haut à M. de Turenne que j'avais un cavalier de ma compagnie prisonnier dans l'armée des ennemis, que je savais le régiment où il était détenu, et qu'ainsi je le suppliais de trouver bien que j'en prisse un de ceux que j'avais amenés pour ravoir le mien. Il me dit : « Eh bien! prenez celui que vous voudrez ». Je pris ce cavalier, qui me parut avoir la plus grande joie du monde de n'aller point au prévôt, mais seulement d'être incessamment renvoyé à l'armée des ennemis pour y être échangé, croyant n'être pas connu; mais il se trompait fort. Je l'amène donc chez moi, à ma tente, et le donne bien soigneusement en garde à deux de mes valets auxquels je me confiais fort, mais dont pas un ne savait le secret. Quand le souper fut sur la table, je voulus y faire mettre cet homme, qui témoignait fort s'en vouloir excuser, donnant à connaître qu'il souperait bien avec mes valets. Je dis qu'il donnait à connaître qu'il ne parlait ni français, ni allemand, et cela pour me persuader qu'il n'était qu'un pauvre cavalier, et que, de plus, il ne savait pas une des langues dont nous parlions : tout cela encore fausseté, car il s'expliquait fort bien, comme vous le verrez dans la suite.

Enfin, soit de bon gré ou de force, je le fis souper avec moi; quand j'eus soupé, j'envoyai mes valets dans leur tente, et demeurai seul avec cet homme dans la mienne; ensuite de quoi, je lui reparlai encore en français et en allemand, à quoi il fit semblant de ne rien entendre; je lui parlai aussi flamand, mais il faisait toujours semblant de ne rien entendre. Tout cela me faisait de la peine, car je ne voulais point d'interprète, afin de ne déclarer mon secret à personne! Faisant un peu de réflexion, je m'imaginai (et avec raison) que si c'était le trésorier général des Pays-Bas, il saurait indubitablement parler français; et pour mieux remarquer la chose, le regardant fixement, je lui dis : « Vous avez beau vous contraindre, je suis sûr que vous entendez le français! » Et lui dis donc en

français : « Car vous êtes le trésorier général des Pays-Bas, et si vous ne me parlez pas, je vais vous mener au prévôt, je déclarerai qui vous êtes, et je reprendrai un autre cavalier pour retirer le mien qui est dans votre armée! » En lui disant, ainsi, je remarquai une surprise dans ses yeux et un embarras dans sa personne. Il commença alors à me parler français; il ne s'en était abstenu que pour n'entrer en aucune matière, appréhendant toujours d'être reconnu; mais quand il vit qu'il était découvert, il commença de parler français, qu'il savait parfaitement, hors l'accent étranger, et me dit qu'il n'était point le trésorier général des Pays-Bas, mais qu'à la vérité il était l'un de ses commis, et que son maître l'aimait assez pour donner quelque petite chose pour le retirer. Il me demanda ce que je souhaitais avoir; je lui dis : « Dix mille écus, car je sais bien que vous me mentez : vous êtes vous-même le trésorier général des Pays-Bas, et je vous vais mener au prévôt et déclarerai qui vous êtes ». Il me répondit : « Il est vrai, monsieur, je le suis : je ne sais pas vos facultés, mais je m'imagine que mille pistoles d'or feront assez votre affaire pour qu'à ce prix vous me donniez la liberté; si non, le roi d'Espagne, mon maître, ne me laissera pas. Il y va de sa gloire, de sa puissance et de son honneur; il lui en pourra coûter plus que ce que je vous propose, mais vous n'en profiterez de rien après ce que je vous viens de dire. Allons, marchons, Monsieur, au prévôt, où il vous plaira; voilà tout ce que je vous puis dire, car si vous me demandiez un sou davantage, je vous jure ma foi que je ne le donnerais pas. »

« Eh bien! Monsieur, lui dis-je, mille louis ne font pas ma fortune; il faut marcher au prévôt. Peut-être en serai-je récompensé d'ailleurs. — Eh bien! allons, Monsieur. » Je fis seller quatre chevaux, un pour lui, un pour moi, et deux pour deux de mes valets. Il y avait une demi-lieue de notre camp au quartier général. Pendant notre marche je voulus parler à cet homme sur les affaires proposées, mais il me dit toujours : « Allons, Monsieur, allons; je n'ai plus rien à vous dire. » C'était la nuit : nous arrivâmes dans le quartier du Roi, à quinze ou vingt pas de la maison du prévôt, sans que cet homme voulût rien avancer de plus, et même m'ayant dit plusieurs fois par le chemin : « J'ai fait réflexion à ce que je vous

ai offert : l'argent que je vous ai promis, il faudra que ce soit de ma bourse que je le prenne, si je suis pris prisonnier de guerre. La démarche que je faisais d'aller à Mons m'était ordonnée par mon supérieur, qui est le tout en Flandre après le Roi mon maître. Ainsi, j'ai fait une avance dont je pouvais me passer. » Moi, voyant tout cela, et qu'il me tenait toujours les mêmes discours si près de la maison du prévôt, je lui dis : « Allons, retournons, Monsieur; ce que je fais ici n'est point une infidélité au Roi mon maître. Il ne s'agit que du plus ou moins de quelque argent, et ma vie, qui me doit être plus chère que tous les biens du monde, je la hasarde tous les jours pour son service ». « Hé! Monsieur, me dit-il, puisque nous sommes d'accord, laissez-moi gouverner cela. — Mais, lui dis-je, je ne vous laisserai point sur votre bonne foi! — Ce n'est pas ce que je vous demande, me répondit-il; mais faites ce que je vous dirai, et nos affaires en iront mieux de part et d'autre. » Moi, voyant effectivement que cet homme avait de l'esprit, je le laissai conduire. Il me dit en premier lieu, d'aller demander à M. de Turenne un passeport pour un trompette, afin d'aller chercher mon cavalier prisonnier dans l'armée des ennemis, et que de la dite armée des ennemis on renverrait un autre trompette pour reprendre par échange celui que j'avais. Ainsi, j'eus ce passeport, et y envoyai un trompette qui porta une lettre cachetée à un homme indiqué par mon prisonnier, sans que ce trompette eût connaissance d'aucun de nos secrets. L'homme à qui mon trompette donna cette lettre lui dit qu'il était aussi trompette lui-même, qu'il l'allait mener où était détenu mon cavalier prisonnier, qu'il le lui ferait rendre, et qu'ensuite il s'en reviendrait avec lui pour reprendre celui que j'avais dans notre armée, qui était un cavalier de la compagnie de son capitaine. La vérité était que cet homme n'était point trompette, mais bien le premier commis de ce trésorier général des Pays-Bas, lequel prit une casaque de trompette, une trompette qu'il se mit sur le corps, et un emplâtre sur une de ses lèvres, disant qu'il y était venu du mal et qu'il ne pouvait lors sonner. Dans des bourses de cuir qu'il avait derrière son cheval étaient les mille pistoles que l'on m'avait promises.

C'est en cet équipage, avec un passeport du général ennemi,

que ce supposé trompette vint avec notre trompette au régiment où mon cavalier était prisonnier de guerre, et ils me le ramenèrent. Quand un trompette arrive à la garde d'une armée, il doit faire quelques appels; et comme en venant à notre armée il y avait deux trompettes, ou soi-disant tels, l'un se disant avoir mal à la bouche, l'autre fit l'appel : ainsi nous arriva mon cavalier prisonnier, avec le trompette que j'avais envoyé et un soi-disant trompette des ennemis, apportant mes mille pistoles, que je reçus sans que cela vînt à la connaissance de qui que ce fût. Je fis semblant de vendre à ce trompette des ennemis un cheval que je leur donnai, sur quoi il ramena son maître.

J'allai voir alors M. de Turenne; m'ayant demandé comme j'avais fait, et lui ayant dit que j'en avais eu onze mille livres (car les pistoles d'Espagne valaient lors 11 livres), il me témoigna en être bien aise. Lors, je lui dis que comme il m'envoyait quasi tous les jours en parti, j'étais embarrassé de mon argent, et que s'il avait la bonté de me le garder, il me ferait plaisir. Il se prit à sourire de ma franchise, puis il me dit qu'il ne le pouvait, mais que je le misse entre les mains d'un de ses secrétaires qu'il me nomma, lequel le mettrait comme appartenant à icelui secrétaire entre les mains du trésorier, et qu'il me ferait rendre dès le moment que je le voudrais avoir. J'avais encore deux cents pistoles d'ailleurs, dont je me pouvais passer, que j'avais gagnées en divers partis que j'avais faits pendant cette campagne : de sorte que je portai douze cents pistoles d'or à M. du Han, l'un des secrétaires de M. de Turenne. Il y avait un autre de ces secrétaires qui se nommait Richard, mais ce fut à du Han que je portai mon argent, ainsi que M. de Turenne m'avait dit, et tout cela sans lui en demander aucun écrit, car, dans ces temps-là, l'honneur, la bonne foi, et la fidélité étaient si fort en règne que l'on ne voyait point de friponnerie.

Pendant toute cette campagne, comme à tous les ordinaires je recevais des lettres de ma mère, par ainsi j'apprenais journellement que mon père était malade. Plus on avançait dans le temps, et plus on me mandait que mon père baissait; d'un autre côté, M. de Turenne m'envoyant incessamment en parti, où je voyais bien que je lui étais non seulement utile, mais nécessaire, je n'osais parler pour avoir mon congé. D'un côté,

mon père qui se mourait, de l'autre côté, mon honneur et le service du Roi, m'embarrassaient beaucoup : car, de toutes ces considérations, celle que j'aurais le moins aimée, je l'aurais toujours préférée à ma vie; mais enfin, la fin de la campagne approchant, les ennemis même s'étant retirés, j'allai trouver M. de Turenne, qui entra fort obligeamment dans ma peine et me donna un congé.

Je quittai dès le lendemain le régiment Royal, où j'étais capitaine ainsi que je l'ai ci-devant dit, et je pris la poste. Je n'avais avec moi qu'un valet de chambre, et n'avais en ce temps-là que vingt-un à vingt-deux ans; j'avais retiré toutes mes pistoles, que mon dit sieur du Han, secrétaire de M. de Turenne, me fit rendre en même espèce que je les avais données. Me voilà donc en poste avec tout mon argent, mon valet était brave et fidèle : ainsi je n'appréhendais point d'être volé par les chemins. En abordant le logis de mon père à Rouen, je ne trouvai que trop la vérité de tout ce que l'on m'avait mandé en campagne; j'abordai mon pauvre père les larmes aux yeux de le voir en cet état, et lui pris une main pour la baiser. « Je veux bien, mon fils, me dit-il, que tu baises ma main, puisque c'est la reconnaissance de ma bénédiction que je te donne ». Puis, prenant un ton fier, il me dit : « Mon fils, tu es homme, à la vérité le plus jeune de mes enfants, mais je suis bien persuadé que tu ne démentiras point tes ancêtres; cependant ce n'est pas là le fait, mon fils : devant Dieu, nous sommes tous égaux et rien ne nous différencie devant lui que nos bonnes où méchantes œuvres; évite le mal et tâche de faire le bien, voilà ce que je t'ordonne : car encore bien qu'après la Cour céleste, ta pauvre mère possède entièrement mon cœur, je crois qu'il est inutile que je te la recommande; mais outre la grande amitié que j'ai pour elle, songe que c'est mon cœur que je te mets en dépôt. Viens, mon fils, me baiser, je ne puis plus te rien dire, sinon que je prierai Dieu pour toi. » Je l'allai baiser, mais je fondais en larmes, il demeura une grosse demi-heure sans parler, puis il me dit : « Eh bien! mon fils, n'est-il pas naturel que tu me survives? Veux-tu t'abattre si fort, que tu ne puisses être au secours du dépôt que je t'ai confié? Prends courage, mon fils; tâche de faire en sorte que ta force soutienne ta tendresse. Adieu, je ne peux

plus parler : j'abrégerais mes jours si je continuais; je t'ai dit tout ce que je voulais te dire, et de tout le reste de mes jours je ne te parlerai plus de ce que je viens de t'entretenir. »

Effectivement, il ne m'en parla plus. Il vécut encore quinze jours. Ma pauvre mère et moi ne nous déshabillâmes, ni ne nous couchâmes que sur des chaises : dans l'âge où elle était, elle se trouvait partout où mon père avait besoin et quoique j'aimasse mon père mille fois plus que moi-même, et que j'avais le corps du monde le meilleur et le moins endormi, ma mère me devançait toujours dans les services que l'on pouvait rendre à mon père.

La charge de Grand-Maître des Eaux et Forêts de Normandie, dans ce temps-là, aurait été fort lucrative à un autre homme qu'à mon père, qui ne faisait rien qu'en honneur et conscience. Comme cette maladie avait duré cinq ou six mois, mon frère n'était pas encore reçu à la charge; mais après la mort de mon père, mon frère en ayant la démission, tous ceux de la famille eurent le loisir de s'y rendre, et chacun pensant qu'il y avait beaucoup d'argent, on s'était rendu. Ainsi la plupart de la famille était à la mort de mon père, qui fut le 12 janvier 1658 : et le lendemain, de toute la famille, il ne resta que le corps de mon père, ma mère et moi, mon frère s'en étant allé à Paris pour la réception en sa charge.

On ne voyait que trop l'embarras où ma mère s'allait trouver : il ne lui restait pas cent écus d'argent, et il était dû à Rouen, au boucher, au boulanger, rôtisseur, marchand de vins, marchand de draps, médecins, apothicaires, chirurgiens, et enfin cent autres gens, près de six mille francs, — Rouen, qui pour nous devait être un pays étranger, étant Poitevins. Ma mère se croyant sans argent pour payer ses dettes, son cher mari sur les bras (jugez, nos descendants, et faites réflexion à ce que je vous en écris!) j'étais à ses pieds, lorsque étant sur une chaise elle se plaignait de ses malheurs, de se voir abandonnée de toute sa famille. « Quoi! lui dis-je, ma mère, vous êtes abandonnée de toute votre famille? et ne suis-je pas auprès de vous? Ah! sachez, ma mère, que je vous tiendrai lieu de tout et que je ne vous abandonnerai jamais. » Cette pauvre femme se jeta à mon cou et ne put me rien dire; moi qui savais l'indigence où elle se croyait, n'ayant point d'argent,

le corps de mon père encore sur le lit où il était mort, je dis à mon valet de s'en aller dans ma chambre et de prendre sur ma table tout mon or : ce qu'il fit. Puis, ayant fermé la porte, me le vint dire. Je lui dis de s'y en retourner et de m'y attendre; ensuite je parlai à ma mère désolée et la priai de venir dans ma chambre, lui marquant que celle où je lui parlais était trop proche de celle où était le corps de mon pauvre père. « Hélas, mon fils, me dit-elle, pourquoi m'en éloigner? Si Dieu voulait qu'il m'attirât à lui, ne serais-je pas plus heureuse? Tu nous ferais enterrer dans la même fosse, et pour te récompenser de ton affection, nous prierions Dieu dans toute l'éternité pour toi. — Mais, ma mère, moi, qui seul de vos enfants ne vous abandonne point, me voulez-vous refuser la petite grâce que je vous demande? Quoi, quatre pas? Eh bien! ce sera pour aussi peu de temps qu'il vous plaira, mais que je n'aie pas le déplaisir de me voir refuser de vous! — Eh bien, mon fils, me dit-elle, je te complairai; tu voudrais que je marchasse à la vie, et je ne désire que de marcher à la mort, autant que Dieu n'y sera point offensé, pour rejoindre ton père. »

Elle se laissa donc conduire pour me satisfaire, dans ma chambre, et lui faisant voir ce gros monceau de pistoles : « Quoi, mon fils! me dit-elle, ce bien est-il là selon Dieu? — Oui, ma mère : je n'ai jamais rien fait de lâche ni de honteux. — Ce n'est pas le tout, mon fils, me dit-elle; Dieu n'a-t-il point été offensé dans le gain que tu en as fait? Car autrement ce serait chose pollue et trésor de Satan pour damner les hommes, et en quelque état que nous soyons, je n'en toucherais ni souffrirais que tu t'en servisses, si c'était du bien mal acquis! — Ma mère, lui dis-je, c'est Dieu qui m'a fait la grâce de gagner cela sur les ennemis de mon Roi, dans les partis que j'ai faits cette dernière campagne; et si j'y ai hasardé mon corps et ma vie, vous me l'aviez donnée après Dieu; ainsi, tout cet argent vous appartient; c'est une juste rétribution que je vous fais. — Quoi, mon fils! c'est un bien que vous avez gagné au péril de vos jours! Je m'en servirai de quelque chose pour sortir d'ici avec honneur, mais vous n'y perdrez pas un sou. — Ma mère, lui dis-je, ne suis-je pas à vous, et tout ce que j'ai ne vous appartient-il point? Ah! ma chère maman (car je l'appelais

quelquefois ainsi), ne m'ôtez pas la gloire de vous donner le fruit de mes labeurs, dans ce temps où le corps de mon père est encore sur son lit, que nous venons de le perdre, et que toute sa famille l'abandonne, voyant l'indigence où il est mort. Ah! quel honneur, quelle gloire ma chère mère, votre Benjamin ne reçoit-il pas aujourd'hui! N'allez pas flétrir ses justes avantages par la promesse du retour de cet argent; ne suis-je pas trop payé? » Cette pauvre femme se tenait collée sur moi, et en m'embrassant ne pouvait proférer aucun mot. Après que tous ses sanglots furent un peu calmés, elle me dit : « Mon cher Benjamin, je n'ose plus te contredire; c'est Dieu qui t'envoie à mon secours. Ton père aurait bien voulu être enterré au Dorat dans les tombeaux de ses ancêtres[1], mais il nous est impossible. — Je le crois comme vous, ma mère, lui dis-je; mais il faut agir comme si la chose se pouvait, et comme nos intentions sont selon Dieu possibles, il nous fera connaître en cette rencontre que ce qui est impossible aux hommes, il le peut de sa seule volonté; laissez-moi faire, ma chère maman, et ne songez qu'à vous conserver, si vous voulez la prolongation de la vie de votre Benjamin. Ne vous mêlez donc plus de rien, que de tâcher de calmer vos douleurs, pour vous conserver la vie; et si je suis jeune, Dieu me donnera des forces pour suppléer à mon âge. » Je commandai une caisse de plomb pour y mettre le corps de mon père, et je le fis embaumer, non en ma présence, car je serais mort à ce spectacle, mais par les meilleurs chirurgiens que l'on me put indiquer et n'y épargnai rien de toutes les choses les plus chères et les plus rares.

Le curé de Sainte-Croix, la paroisse dans laquelle mon père était mort, me vint alors trouver, me disant que je n'y songeais pas : « à quoi bon toutes les dépenses que je faisais pour une caisse de plomb qui me devait avoir coûté plus de vingt pistoles, et quasi autant pour l'embaumer, et l'enterrement de ses entrailles! Que cela lui paraissait bien inutile, puiqu'il n'y avait qu'à porter ce corps dans son église, qui était la paroisse dans laquelle il était mort, où on lui ferait toutes les solennités à ses obsèques que je pouvais désirer. »

Vous voyez bien que l'esprit de ce curé était intéressé, et qu'il ne pouvait comprendre à quelle fin j'avais fait embaumer

1. La sépulture de famille des Montbas se trouvait à la Collégiale du Dorat.

le corps de mon père et fait faire cette caisse de plomb. Et comment l'aurait-il pu savoir, que je ne le savais moi-même? Ingénument, je lui dis que la volonté de mon père avant de mourir aurait été, s'il avait pu, que son corps fût inhumé dans les tombeaux de ses ancêtres, et que ce corps, étant embaumé et dans une caisse de plomb, se pouvait conserver jusqu'à ce que j'aurais pu trouver quelque occasion pour exécuter les désirs de mon père; mais que, pour ôter tout sujet de plaintes à M. le curé, je m'offrais de lui payer tous ses droits par avance, tout comme si mon père avait été enterré dans son église. A quoi le curé me répondit que cela ne se pouvait pas, qu'il l'empêcherait fort bien, que le corps lui appartenait de droit, étant mort son paroissien, et qu'il l'allait envoyer quérir pour l'enterrer dans son église. Je le priai de ne se pousser point à cette extrémité, que Monseigneur l'archevêque de Rouen en déciderait, et que je me conformerais à ses ordres. Le curé ne demandait pas mieux; l'archevêque n'aurait pas manqué de lui donner gain de cause. Mais Dieu m'inspira ce petit moyen pour gagner un peu de temps, et le lendemain matin nous devions, le curé et moi, aller au lever de Monseigneur l'archevêque, pour chacun dire nos raisons.

Les choses en cet état, j'ai ci-devant dit que lorsque je partis de l'armée, avec congé de M. de Turenne, pour voir mon père qui était malade, c'était à la fin de la campagne. Les ennemis étant retirés, nos troupes n'attendaient que les ordres de la Cour pour les quartiers d'hiver afin de se retirer aussi. Le régiment Royal avait reçu ses ordres du quartier d'hiver pour aller en Basse-Normandie, du côté de Valognes, et sa route passait à Rouen, où il prenait étape pour une nuit sans séjour : de sorte qu'étant toujours auprès de ma chère mère dans une chambre qui était sur la rue, j'entendis tout d'un coup des timbales et des trompettes; une petite curiosité me prit, et regardant par la fenêtre, j'aperçus que c'était le régiment Royal, où j'avais ma compagnie.

Tout d'un coup, je dis à ma mère : « Ah! ma mère, Dieu nous assiste! Demeurez là, laissez-moi faire ». Je vais à la porte de la rue, où je trouvai en même temps l'aide-major du régiment qui s'en allait pour faire faire les billets. Je lui dis que c'était là le logis où mon père venait de mourir, que même son corps

y était encore, et que je lui recommandais de me faire donner ce logis; lui, qui ne savait pas ma raison, me dit qu'il me ferait conserver ce logis-là et qu'il me ferait encore donner un autre logis, parce qu'il savait bien que j'avais beaucoup d'équipage : et de fait, des chevaux de mon père, tant de carrosse que de selle, il y en avait quatorze ou quinze, et il m'en était bien venu avec le régiment environ une trentaine. Mais, comme vous l'allez voir dans la suite, j'avais mes raisons pour ne vouloir que ce logis dont l'aide-major me vint apporter le billet. D'abord, j'y fis entrer mon chariot; et pour tous mes valets et chevaux, même des chevaux de chariot, je les dispersai dans divers cabarets : dont mes valets étaient ravis, à cause que je leur donnais leur argent à dépenser comme marchands qui auraient été en voyage, et les hôtelleries ravies de les avoir sur ce pied-là. Je ne gardai, de tous mes valets, dans le logis de mon père, que mon valet de chambre que j'avais amené.

La nuit étant venue, un peu après minuit, ayant fait décharger tout ce qui était dans mon chariot, j'y fis mettre au milieu, et dans le fond, la caisse où était le corps de mon précieux père : puis je fis garnir cela tout autour, devant, derrière, et au-dessus, de tous les débris de ce qui est chargé dans un chariot qui revient de l'armée, comme de tentes, de sièges, de lits de camp, de vieilles paires de bottes, de batterie de cuisine, de vaisselle, de coffres, de paniers; tant qu'enfin il eût été impossible que l'on eût pu croire que j'y eusse fait mettre le corps de mon père. C'est pourquoi je n'avais point voulu que mes valets d'armée en eussent aucune connaissance, et il me convenait d'avoir ce logis pour mon logement afin d'y mettre mon chariot, et de n'en avoir pas d'autre parce que si j'avais eu un autre logis, il n'aurait pas été naturel que je n'y eusse point mis mon chariot. Je mourais de peur que le curé ne se doutât de quelque chose, car il était même venu, comme le régiment n'était pas encore logé, pour me mener chez l'Archevêque pour décider notre question. Mais je lui dis que le régiment où j'étais capitaine était arrivé, que je ne le suivrais assurément pas, qu'il n'avait point de séjour, et qu'incontinent qu'il serait parti, j'irais partout où il voudrait. Ainsi je m'en défis pour le coup, jusqu'au lendemain matin. Dès que le jour

fut venu, j'allai trouver Verdelin et nous allâmes ensemble chez Canferant; je leur dis les choses comme elles étaient, et que mon dessein était de faire suivre le corps de mon père et d'aller dans mon logement par étapes pendant deux jours; que pas un de mes valets ne savait le secret, que mon seul valet de chambre, lequel, avec mon chariot et quelques valets que je lui nommerais de mon équipage, s'en irait au Dorat, ville de la Basse-Marche où sont les tombeaux de nos ancêtres, et que le reste de mon équipage suivrait le régiment.

Les choses en cet état, quand le régiment voulut partir, mes valets étant venus avec les chevaux pour atteler le chariot, et les autres valets aussi, venus avec leurs chevaux des cabarets où ils étaient couchés, étant tous devant ma porte, je leur dis : « Enfants, le corps de mon père, mort depuis fort peu de jours et qui n'est pas encore enterré, fait que je ne peux suivre quant à présent. Mais cependant en mon absence, qu'un chacun obéisse à Saint-Jean. » C'était ainsi que s'appelait mon valet de chambre. Ensuite, je fus trouver Verdelin, après avoir mis tous mes gens en marche, et lui dis tout ce qui s'était passé; je le priai que s'il venait quelque conteste parmi mes valets, qu'il leur fît faire mes intentions, et que si on venait pour arrêter le corps de mon père, qu'ils l'empêchassent : ce qu'il me promit et dont j'étais bien sûr.

Peu d'heures après le départ du régiment et de tous nos bagages, notre curé ne manqua pas de me venir trouver pour aller devant Monseigneur l'archevêque faire décider notre question : « En vérité, lui dis-je, Monsieur, vous êtes bien pressant! Comme je ne suis pas en état de suivre le régiment, il m'a fallu donner mille ordres par écrit, tant à mes officiers pour le quartier d'hiver, que aussi pour la subsistance de mon équipage; mais je vous demande quartier pour ce jour seulement, et demain nous allons, vous et moi, au lever de Monseigneur l'archevêque, et cela sera fini. — Eh bien! me dit-il, ce n'est pas naturel qu'un corps mort dans ma paroisse demeure deux ou trois nuits sans prêtre pour le veiller jusqu'à ce que l'on le porte en terre. — Je suis fortement persuadé, lui-dis-je, que ce ne serait pas sans être payés que des prêtres le garderaient. Mais comme demain matin il sera décidé si ce corps doit rester dans votre église ou bien être transporté ailleurs,

ce serait une dépense inutile s'il ne vous demeurait pas. — Oh! je suis bien sûr de l'avoir! — Peut-être, lui dis-je, encore que vous possédiez entièrement l'esprit de Monseigneur l'archevêque, mais il a trop de justice pour n'écouter pas mes raisons. — Eh bien! dit-il, sans plus de délai, nous irons au lever de Monseigneur pour décider la question, car, le moindre délai que vous y apportiez, de mon autorité je ferai enlever le corps. — Croyez-moi, monsieur le curé, j'ai autant d'envie que la question soit vidée, que vous en pouvez avoir. Je n'ai pas voulu faire faire un brancard sur lequel la caisse de plomb doit être portée, crainte que vous ne gagnassiez votre cause et que la dépense que j'aurais faite de ce brancard me demeurât inutile ». Lors, il se prit à rire et me dit : « Vous avez fort bien fait en cela : vous avez eu le don de prophétie, car vous auriez fait une dépense bien inutile! — A vous dire vrai, monsieur le curé, je ne suis pas en état de rire comme vous faites : les joies qui nous font rire sont aussi variables que les saisons. Pour moi, qui me suis vu plongé dans la joie, j'éprouve bien à présent le contraire par la perte de mon père : ainsi, monsieur le curé, croyez-moi, ni vous ni moi ne sommes prophètes; adieu; à demain, monsieur le curé ».

Le lendemain au matin, il ne manqua pas de venir avec un autre prêtre, même avant que Monseigneur l'archevêque fût éveillé, car il nous fallut attendre près d'une heure et demie dans une salle. Ce curé s'étonnait de ce que je n'avais amené personne pour m'aider à dire les raisons de ma cause. La première fois, je lui dis qu'une bonne cause n'avait besoin que de la vérité pour la soutenir; mais peu de temps après, m'en reparlant encore, je lui dis : « Ne savez-vous pas, monsieur le curé, que, auparavant la venue du Saint-Esprit, les apôtres n'en savaient pas plus que les hommes d'à présent? Cependant, le Seigneur les envoyait et leur disait qu'il leur serait donné ce qu'ils auraient à dire lorsqu'il serait question de parler. Pour moi, je ne sais ce que je dirai; mais un fils bien né, qui soutient avec raison et justice la cause de la mémoire de son père, espère qu'il ne sera pas abandonné du Saint-Esprit dont il implore le secours ».

Le prêtre que le curé avait amené me dit que je parlais

plus en philosophe qu'en homme de guerre; je lui dis : « Je n'ai jamais étudié, mais peut-être c'est le commencement de l'effet du secours que j'ai demandé. »

On nous avertit que l'archevêque était levé, et que l'on l'habillait; que, cela fait, nous pouvions entrer quand il serait à la prière, ensuite de quoi il nous donnerait audience. J'avais effectivement un peu ruminé à ce que j'avais à dire, même j'en avais écrit quelque peu pour m'en mieux souvenir. Je lui dis donc : « Monseigneur, Monsieur le Curé s'est étonné de ce que je n'avais mené personne pour vous expliquer mes raisons; si j'avais à les dire à d'autres qu'à Votre Grandeur, il en aurait été besoin, mais c'est s'abuser que de douter de la pénétration de votre esprit pour débrouiller et maintenir les choses justes quoi qu'elles soient mal expliquées; suppléez donc, Monseigneur, à la faiblesse de mes expressions : c'est un fils qui vous le demande pour satisfaire aux dernières volontés de son père; et ne permettez pas que monsieur le curé m'interrompe, il m'empêcherait de pouvoir expliquer ce que j'ai à dire. Je ne vous parlerai point, Monseigneur, de mon père, parce qu'il avait l'honneur d'être connu de vous, et de toute la terre, pour un gentilhomme qui possédait au suprême degré toutes les vertus et n'avait aucun vice; aussi a-t-il été protégé de Dieu pendant toute sa vie, et visiblement depuis sa mort. Ses dernières peines (dont il louait Dieu, comme de toutes choses), il disait n'en avoir point de plus grandes que celle de ne pas finir ses jours, puisque Dieu le voulait ainsi, dans son pays natal, plutôt que où il était, afin que son corps pût être mis dans les tombeaux de ses ancêtres. J'étais présent quand il le dit à ma mère : Quand tu » m'a épousé, ne savais-tu pas que j'étais mortel? Eh bien! » tu me suivras; si nos corps meurent en différents lieux et » ne sont pas enterrés ensemble, nos âmes seront unies devant » Dieu, et à la résurrection nos corps rejoindront nos âmes; » ainsi, souhaitons simplement que la volonté de Dieu s'accom- » plisse; il ne nous défend ni nos souhaits ni nos prières, mais » que notre principal souhait soit celui qu'il accomplisse sa » volonté en nous faisant miséricorde. »

» J'aurais mal fait ma cour, Monseigneur, à monsieur le curé, et je ne doute pas qu'il ne m'aurait point écouté si pai-

siblement que fait Votre Grandeur. Il savait possible que cette femme et ce fils, qui ne manquaient pas d'argent, feraient faire de grandes solennités et prieraient à l'enterrement de ce cher défunt, et qu'ainsi monsieur le Curé en aurait sa part, telle que les curés les prennent à proportion des solennités et prières, et que cela était bien au-dessus des simples droits que je lui avais offerts dans toute leur étendue. Étant sourd à toutes les prières que je lui en ai pu faire, Dieu s'est servi de vous, Monseigneur, pour calmer un peu l'ardeur de monsieur le Curé, en ce que je lui proposai de vous rapporter la chose pour en décider, à quoi il consentit, et je ne fais nul doute que votre bonté et votre justice ne m'eussent octroyé l'effet de nos demandes. Mais Dieu jaloux nous a voulu faire voir l'effet de sa toute-puissance : ainsi, Monseigneur, bien que je sois persuadé que vous nous auriez laissé emporter les précieuses reliques de mon père, Dieu n'a pas voulu que nous vous en ayons l'obligation : il s'en est réservé toute la gloire, et, par la soumission que mon père avait à sa volonté, ainsi que je vous l'ai ci-devant dit, il nous a fait voir sa protection visible, et voici comment.

» Sans savoir autrement pourquoi ni à quelle fin, je fis faire une caisse de plomb, j'y fis embaumer le corps de mon père. Monsieur le Curé me pressait toujours de venir devant vous pour cette décision, quand le régiment Royal, où je suis capitaine, vint loger et prendre étape pour une nuit à Rouen; ce qui est assez extraordinaire, car, quand il y passe des troupes en route, elles y font d'ordinaire séjour, et s'il y en avait eu, j'aurais trouvé plus de difficulté à faire ce que j'ai fait. Je me fis donner le logis où le corps de mon père était, pour mon logis; j'y fis entrer seulement mon chariot. Ainsi, faisant pendant la nuit décharger mon chariot, j'y ai fait mettre le corps de mon père; personne ne sait qu'il y est, que deux des capitaines de mes amis et un valet de mon équipage, pas même le cocher qui mène le chariot; ainsi il marche, entre les mains de gens qui difficilement souffriraient que l'on lui fît insulte, quand même la vérité serait connue ainsi que je me donne l'honneur de vous la dire. J'aurais bien pu épargner la peine à monsieur le Curé de venir ici, mais je l'ai appréhendé : je sais le respect que je dois au sacerdoce, et j'ai mieux aimé venir à vous,

Monseigneur, comme à notre père, pour vous avouer franchement la vérité et vous demander pardon, s'il y a quelque chose en ma conduite que vous désapprouviez ». L'archevêque sourit, et il nous congédia.

MONTBAS OBTIENT UN RÉGIMENT[1]
EXPÉDITION DE SICILE

Je fus au désespoir de voir que dans le temps d'un cruel hiver, faisant la guerre aux ennemis du Roi, et cela avec applaudissements et succès, d'autres commandants de corps, étant à Paris pour leurs plaisirs, ou à Versailles pour faire leur cour, et tous mes cadets, eussent eu des régiments et qu'on m'eût laissé là. Cela me mit dans une extrême colère; mais cette colère n'était point plus forte que celle de M. de Vaubrun, notre général, et de M. de Beauvesé, commandant de notre cavalerie, ni même que celle de monsieur l'intendant de Belfort[2]. Lesquels trois, sans que je leur en eusse parlé, me dirent qu'il fallait aller à la Cour, qu'ils me donneraient des lettres pour M. de Louvois; ce qu'ils firent, et tous trois écrivirent chacun en leur particulier à M. de Louvois. Chacun me fit voir sa lettre, qui toutes, en substance, disaient mille biens de moi, l'utilité de mes services et le tort que l'on me faisait. Arrivant à Versailles, j'y rencontrai le sieur de Briquemost et le sieur de Lèze, qui tous deux, quoique moins anciens capitaines que moi, étaient néanmoins plus anciens que les sept à qui l'on avait donné ces régiments. Nous nous mîmes tous trois ensemble pour parler à M. de Louvois de l'injustice que l'on nous avait faite, qui était sur le même sujet à l'explication, néanmoins que j'étais le plus ancien et de plus que j'étais dans le service actuel.

Je commençai donc à parler le premier à M. de Louvois et lui donnai les trois lettres dont je viens ci-devant de parler. Il me dit que l'on n'avait pas cru que les capitaines auxquels on avait donné ces régiments eussent été moins anciens

1. Cet épisode est détaché du récit de la campagne d'Alsace auquel Montbas prit part en 1674.

2. Montbas, sous les ordres de Vaubrun et Beauvesé, avait été chargé d'aider au recouvrement des contributions dans la région de Belfort.

que moi, qu'il fallait prendre patience, et que l'on me donnerait le premier régiment vacant. Il en dit autant aux autres. Pour moi, je ne sus que répondre à cela, mais je pris le parti en moi-même de ne vouloir plus servir. Voilà ce que nous trois, auparavant d'avoir parlé à M. de Louvois, étions demeurés d'accord. Mais Briquemost, ayant sa commission de capitaine dans sa poche, dit à mon dit sieur de Louvois, qu'après le tort que l'on lui avait fait, il ne servirait plus; ainsi, il le pria de vouloir reprendre sa commission pour la rendre au Roi.

A cela, M. de Louvois lui répondit qu'il lui conseillait de ne pas songer à cela; que dans la suite on lui rendrait justice, mais que s'il était opiniâtre à la vouloir rendre au Roi, il la pouvait rendre lui-même et qu'il ne se chargeait point de pareilles choses. Dans ce temps-là, M. de Louvois n'était pas logé au château de Versailles comme il a été depuis; de sorte que pour aller chez le Roi, il descendit dans sa cour où il monta en chaise pour se faire porter audit château; et le dit sieur de Briquemost, ayant toujours en main sa commission et voyant que M. de Louvois ne s'en était pas voulu charger pour la rendre au Roi, passa la main par la fenêtre de sa chaise et la lui laissa tomber sur les genoux. Si j'avais eu lors ma commission, ainsi bien que Briquemost, j'aurais fait la même chose, et Lèze en aurait fait tout autant.

Nous voilà donc tous trois dans les imprécations de notre malheur; et peut-être une petite heure de temps après, comme nous étions encore ensemble, nous vîmes un exempt des gardes du corps venir à nous, suivi de huit ou dix gardes, qui s'adressa directement à M. de Briquemost et lui demanda son épée de la part du Roi; et avec un carrosse de Sa Majesté, on le mena en prison à la Bastille.

Lors, Lèze et moi restant, nous demeurâmes interdits, cependant toujours dans la résolution de ne plus servir. Lèze me dit que pour lui, il s'en allait dans son bien, et que jamais la guerre ni la Cour ne le verraient; moi, je voulais pour mon « vade » prendre un milieu à tout cela; ne voulant pas me faire mettre en prison comme Briquemost, du reste ne pouvant me retirer comme Lèze, parce que je n'avais pas de bien, j'attendais quelque occasion, non de servir contre le Roi, car je lui

ai toujours été un fidèle sujet et mourrai de même, mais, ne voulant plus servir dans les troupes de France, tâcher de trouver de l'emploi dans quelques pays étrangers.

C'était au commencement de la campagne; et n'ayant pas de quoi faire subsister le grand équipage que j'avais lors, je le fis toujours suivre le régiment; mais pour ma personne, je prétextai une maladie. Étant à Paris, j'y pris une chambre dont je ne prétendais point sortir que je n'eusse trouvé le moyen de servir dans quelque pays étranger.

Mon frère, seigneur de Corbeil-Cerf, qui avait servi en Hollande[1], sachant très bien que j'étais ferme dans mes résolutions, et qu'il était impossible de m'en détourner quand elles étaient une fois prises, tomba exprès dans mon sens, quoi que ce ne fût pas le sien. Puis il venait me voir dans ma chambre, mais très rarement, c'est-à-dire une fois ou deux la semaine; enfin, au bout de douze ou quinze jours, moi n'ayant de commerce qu'avec mon désespoir, et mon dit frère croyant que je devais être ennuyé de cette vie-là (et avec raison), me vint trouver et me dit : « Mon frère, vous savez que j'ai toujours trouvé que vous aviez raison de vouloir quitter le service de France après l'injustice que l'on vous a rendue; et vous avez encore un malheur que je compte considérable pour vous, c'est qu'il y a longtemps que vous servez, mon cher frère, et que vous avez fait dans l'armée autant d'éclat que aucun de vos égaux, et ce, d'ordinaire, par les partis que vous avez menés. M. de Turenne va servir en Allemagne. Mais le régiment de Locmaria, dont vous êtes le commandant, sert en Flandre dans l'armée du Roi, et vous n'avez jamais servi en présence de Sa Majesté, qui n'a jamais su que par relations les services que vous lui avez rendus; la chose étant ainsi, si vous vous en alliez cette campagne à la tête du régiment, le Roi pourrait connaître par lui-même vos services, et si l'occasion se présentait de mener quelque parti et que vous y réussissiez, cela ferait beaucoup d'éclat devant Sa Majesté qui peut, quand il lui plaira, réparer dans un moment tous les torts que l'on vous a faits ».

D'un autre côté, j'étais véritablement las de la vie que je menais dans ma solitude où je ne dormais quasi point ni la

1. Voir *Revue de Paris* du 17 mai 1926.

nuit ni le jour; et comme mon frère vit que je goûtais ses raisons, ce qu'il connut parfaitement, lui qui avait beaucoup d'esprit, il poussa tellement ses persuasions qu'il me fit partir le lendemain pour l'armée, laquelle était déjà en corps il y avait plusieurs jours. Je me remis à la tête du régiment, disant que j'avais été malade à Paris, dont j'étais parti aussitôt que ma maladie avait cessé; cinq ou six jours après mon arrivée, où nous n'avions encore rien fait, il se trouva que par des nouvelles qui nous étaient venues de Catalogne, on apprit que Verdelin, mestre-de-camp, avait été tué; et, comme le Roi allait à la promenade, je m'approchai de lui pour demander ce régiment de Verdelin; il me dit qu'il verrait. Dès le matin, je m'en allai à son logis, attendant son lever pour lui en parler encore. Je vis que l'on faisait des compliments à un nommé La Haze, qui était encore capitaine, moins ancien que moi; et lui demandant de quoi on le fêtoyait, afin que j'y pusse prendre part comme les autres, il me dit que le Roi lui avait donné ce régiment de Verdelin. Je fis en sorte de n'en témoigner point de chagrin, quoique j'en eusse beaucoup. Cela fit que je voulus prendre mon temps pour en parler au Roi, ce qui était mal à moi, puisque le régiment était donné et que ce n'est pas à un sujet à demander à son prince la raison des choses. Cependant comme je ne me connaissais pas moi-même, je pris l'occasion de monter à cheval le soir, dans le temps que le Roi allait à la promenade. Je lui dis : « Sire, j'avais demandé à Votre Majesté le régiment vacant par la mort de Verdelin; elle m'avait dit qu'elle verrait; cependant, elle l'a donné à La Haze, qui n'est pas si ancien que moi et qui n'a pas mieux servi. » A quoi il me répondit : « Ce n'est pas, monsieur, que je donne toujours les régiments à l'ancienneté, mais comme il me plaît. » A cela, je lui dis : « Sire, si après tous les services que j'ai rendus toute ma vie, je n'ose espérer d'élévation, je supplie très humblement Votre Majesté de me le dire afin que je ne l'importune plus. » Il me parut surpris à cette réponse, ne me parlant point, et, moi le suivant toujours à côté de lui; me regardant depuis le haut jusqu'au bas plusieurs fois, il me dit tout d'un coup : « Je ne vous dis pas cela : servez comme vous avez fait et on verra avec le temps de faire quelque chose pour vous. »

Cela vous doit faire comprendre, nos descendants, que si vous entreprenez ce métier, il faut avoir beaucoup de flamme et de retenue dans tous les déboires qui vous arriveront; je fus lors dans le penchant de ma perte, qui serait véritablement arrivée sans la bonté du Roi et sa justice, se ressouvenant des services que je lui avais ci-devant rendus avec affection et fidélité.

Cependant, j'étais si outré que j'étais toujours dans le dessein d'aller servir dans quelque pays étranger. Vingt-quatre heures après, les ennemis ayant assiégé Trèves, et M. de Créquy avec quelques troupes qu'il avait n'étant pas suffisantes pour inquiéter les ennemis dans ce siège, le Roi fit un détachement de son armée de quatre mille chevaux, dont le régiment de Locmaria, où j'étais premier capitaine et major, fut du nombre. Ainsi, me voilà encore après le chagrin que je pouvais avoir reçu du Roi, détaché de son armée pour aller dans celle de M. le maréchal de Créquy. Lorsque nous y arrivâmes, Trèves était assiégé et la tranchée ouverte. Il se trouva alors que, M. de Créquy étant mal averti, les ennemis s'étant mis en marche dès l'entrée de la nuit arrivèrent sur environ les onze heures du matin à passer un pont et un gué fort larges et faciles et vinrent nous attaquer; je m'étendrais à faire le détail de ce combat tout au long, si je n'en avais pas dit quelque chose dans mon traité de la cavalerie légère[1]. Mais enfin, cette affaire fut fort malheureuse pour nous; j'y fis mon devoir, puisque M. de Locmaria, mon colonel, ayant été pris et blessé dans le premier choc, je ramenai encore par deux fois le reste du régiment au combat, et l'aile droite où nous étions n'avait pas encore perdu un pas de notre terrain, que notre aile gauche, qui avait plié, était déjà d'une grande lieue et demie derrière nous. J'y fus blessé, mais heureusement ma blessure ne fut pas grande; je fus du tout jusqu'à la fin et ramenai les débris du régiment en quelque sorte d'ordre et nous vînmes nous retirer à Sierk[2], et de là à Thionville, puis à Metz; ensuite, on nous mit camper pour nous raccommoder un peu, près de Verdun, où l'on

1. Bataille de Cosnarbruck (11 août 1675) où le duc de Lorraine surprit Créqui.
2. Sierck (Moselle).

n'eut pas demeuré trois jours que l'on me vint dire qu'il y avait à la poste une lettre du bureau[1] pour moi; à quoi assurément, je ne m'attendais point, car si je fis mon devoir dans cette bataille, ce n'était que pour satisfaire à mon honneur et faire reconnaître au public que je méritais un autre traitement que celui que j'avais reçu. J'envoyai donc quérir cette lettre, qui se trouva de M. de Saint-Pouange qui me donnait avis secrètement que le Roi m'avait donné le régiment vacant par la mort de Vaubrun, lieutenant général d'armée, qui avait été tué dans l'armée de M. de Turenne en Allemagne au pont d'Altenheim; mais que M. de Louvois se voulait donner le plaisir de m'en mander les premières nouvelles, ce qui faisait qu'il me priait de ne dire à personne l'avis qu'il me donnait.

Effectivement, l'ordinaire d'après, je reçus une lettre de M. de Louvois, qui était à peu près en ces termes :

« Comme il est plus heureux de se distinguer dans une affaire malheureuse que dans une heureuse, le Roi, étant satisfait de vous, m'a commandé de vous donner avis qu'il vous donne le régiment vacant par la mort de monsieur de Vaubrun; si vos blessures vous permettent de vous y en aller au plus tôt, n'y manquez pas, vous y êtes nécessaire, étant un régiment allemand, où il se fait beaucoup de désertions.

« Sur cette lettre, vous pouvez vous faire recevoir, on vous enverra votre commission.

» Je me réjouis de votre satisfaction et suis, etc.[2]... »

Il ne me fallait point de meilleur remède pour me guérir, que le don de ce régiment, et pour m'ôter les pensées que

1. Le *Bureau* (sous-entendu : *de la guerre*) était le Ministère de la Guerre. Il y avait, de même, le *Bureau du contrôle* (Ministère des Finances). Le mot de *Ministère* n'avait pas alors l'acception qu'il n'eut que plus tard, lorsqu'il désigna l'ensemble des services réunis sous l'autorité d'un même Ministre.

2. Créé « Vaubrun » en 1673, ce régiment appartint pendant près de vingt ans à la famille de Montbas. Jean-François, auteur de ces « Mémoires », en fut mestre de camp de 1675 à 1693; il le donna, le 28 avril 1693, à son neveu François, lequel se fit tuer à la Marsaille, le 4 octobre suivant; François II de Montbas, frère du précédent, reprit le 30 octobre le commandement de « Montbas-Cavalerie »; il ne le conserva que jusqu'en février 1694, où il mourut des suites des blessures qu'il avait lui-même reçues à la Marsaille. Faute d'un Montbas disponible, le Roi donna alors à M. de Vienne le régiment qui devait être plus tard le 46e régiment de cavalerie de l'ancienne armée.

j'avais eues de m'éloigner. Je fus joindre le corps à Colmar, où il était et où M. de Louvois m'y avait encore écrit. En y arrivant, je me fis recevoir et y trouvai ma commission qui y était arrivée avant moi. Comme tous les cavaliers étaient allemands, il s'y était fait beaucoup de désertions, appréhendant de tomber entre les mains d'un colonel français; mais dès que j'en eus pris possession et qu'ils virent que je parlais allemand quasi comme français, les esprits de ces gens-là changèrent tout à fait, et depuis, il n'y eut plus de désertions.

Il est à noter que dans cette même campagne M. de Turenne avait été tué[1]. M. de Vaubrun, dont j'avais le régiment n'avait été tué que deux ou trois jours après M. de Turenne, et comme c'était lors approchant l'arrière-saison, il ne s'y passa rien de considérable, et mon régiment s'en alla sur la fin de la campagne en garnison en divers endroits aux environs de Lyon, d'où nous repartîmes pour aller, la campagne suivante, servir dans l'armée de Catalogne sous les ordres de M. le duc de Navailles qui en était le général. Dans le commencement de cette campagne, où il ne s'y passa rien de considérable, le régiment du Chevalier Duc[2] et le mien eurent ordre de partir de cette armée pour prendre des quartiers aux environs de Toulon, afin de s'embarquer quelque peu de temps après pour aller à Messine[3], où le Roi avait des troupes assez considérables sous les ordres de M. le maréchal de Vivonne qui était vice-roi en ce pays-là. On ne se contenta pas encore d'y envoyer ces deux régiments, car quelque temps après que nous y fûmes arrivés, on y envoya encore le régiment de La Haze, autrement dit Verdelin, dont est ci-devant parlé; on y envoya aussi le régiment d'Audigeau-Dragons, qui a été depuis le régiment d'Asfeld[4].

C'était une si grande épouvante à cette cavalerie que de la faire passer un trajet sur mer aussi éloigné, que le régiment

1. A Salzbach, le 27 juillet 1675.

2. Ce régiment fut créé en mars 1674 pour le Chevalier Duc « gentilhomme piémontais »; il devint, par la suite, le 37e régiment de cavalerie de l'armée royale (« D'Andlau-Cavalerie » en 1738).

3. Il s'agit de l'expédition de Sicile (1678) qui avait pour but de soutenir les révoltés du royaume de Naples contre l'Espagne.

4. Le régiment d'Audigeau-Dragons, levé en 1676 (14e Dragons de l'armée royale).

du chevalier Duc et le mien, qui en eurent les premiers les ordres, la plupart de nos officiers étaient au désespoir; j'étais à la chasse quand on m'en vint apporter la nouvelle; et je vous assure, nos descendants, que quoique je n'eusse pas cette épouvante comme les autres, néanmoins je ne laissais d'en avoir quelque chagrin; mais comme il n'est pas d'un homme de guerre de paraître aucune faiblesse, je pris une démarche toute contraire; j'allai trouver le chevalier Duc dont j'étais ami, et qui était plus ancien mestre-de-camp que moi; je le trouvai dans une désolation épouvantable de cette nouvelle. Je lui dis : « Mon ami, tous les chagrins que nous en pourrions avoir ne nous empêcheront pas d'y aller, car nous ne mériterions pas de porter d'épées à nos côtés si nous étions capables de rien refuser pour le service du Roi; et, comme c'est une nécessité absolue, il en faut paraître joyeux, quoique nous ne le soyons point. » A quoi il me répondit : « Je vois bien que vous avez raison, mon ami, je ne balance point à faire mon devoir et y aller; mais pour prendre un air gai, je ne saurais pas sitôt trahir mes sentiments, et à l'heure qu'il est, que vous allez voir Monsieur le duc de Navailles, je ne saurai vous y accompagner, mais j'irai ce soir quand mes esprits seront un peu remis. »

Je partis donc de là et je m'en allai chez M. le duc de Navailles, et comme j'ai eu toujours beaucoup d'amis dans les troupes, quantité de gens s'en vinrent au-devant de moi pour me témoigner le chagrin qu'ils avaient de l'ordre que mon régiment venait de recevoir, à quoi je leur répondis : « Si vous êtes bien de mes amis, vous vous en devez réjouir avec moi au lieu de vous en affliger, car si cela m'aurait dû faire de la peine, je n'aurais pas demandé d'y aller ainsi que j'ai fait. » Ce fut à tous une surprise extraordinaire, et pour leur faire goûter les raisons que j'en pouvais avoir, je leur dis que dans une grande armée comme celle où nous étions lors, où il y avait une infinité de braves gens et de service, que quelque chose que j'eusse pu faire, cela ne pouvait être distingué, mais qu'en Sicile, où nous ne serions qu'une poignée de gens et principalement de cavalerie, pour ceux qui feraient leur devoir, cela brillerait davantage que si c'était dans une grande armée. Et cela parut si vraisemblable, de la manière

que je le disais, qu'abordant M. le duc de Navailles, auquel quelqu'un qui m'avait entendu lui en avait fait le rapport, dès qu'il me vit, il me dit : « Est-ce possible, monsieur, que vous ayez demandé d'aller avec votre régiment à Messine? » A quoi je lui répondis : « A la vérité, monsieur, ce m'est un honneur très considérable que d'être avec mon régiment dans votre armée; mais si j'ose me servir d'un proverbe, on dit qu'il n'y a dévotion que de nouveau prêtre. Voici là ma première campagne de colonel; notre armée est composée d'une très grande quantité de braves gens et bons officiers; je demeurerais dans le nombre sans me pouvoir distinguer pour parvenir à quelque élévation. Ainsi, monsieur, j'espère que vous pardonnerez à l'ambition d'un gentilhomme qui ne vous en honore pas moins et qui est votre très humble serviteur. »

A cela, M. de Navailles me dit que, bien loin de m'en blâmer, il m'en estimait beaucoup et que même il serait à souhaiter que tous les officiers du royaume eussent les mêmes sentiments, puisque ce devait être l'ambition seule de s'élever qui nous devait faire agir. Il me demanda ensuite si je voulais un jour de séjour dans son armée avant mon départ, afin de donner le temps à un chacun de s'apprêter pour un si grand voyage, à quoi je lui répondis qu'il n'était pas naturel de donner du temps aux troupes pour faire la volonté du Roi, et qu'ainsi le plus tôt était le mieux; que, quant à mon égard, j'étais prêt à partir dès le lendemain matin; enfin nous nous en allâmes, le chevalier Duc et moi, avec nos régiments, suivant la route à nous envoyée de la Cour, aux environs de Toulon où nous fûmes départis en divers quartiers, attendant le temps de l'embarquement.

Et j'avais paru montrer tant de joie extérieure que cela raffermit les cavaliers de mon régiment, ce qui fit qu'il y en eut fort peu qui désertèrent. : ce qui ne fut pas de même de ceux du régiment du chevalier Duc, où il y eut beaucoup de désertions. Mais à l'égard des capitaines et quelques autres officiers de mon régiment, la plupart se plaignaient extrêmement de moi, disant que je les sacrifiais à mon ambition; c'est ce qu'ils ne disaient point devant moi, mais ce qui m'était rapporté et dont je ne faisais aucun semblant de le savoir.

Cela vous doit faire comprendre, mes chers descendants,

que quand il vous arrivera quelque chose où il ira de votre honneur de l'accomplir, avalez, pour ainsi dire, la pilule de bonne grâce et témoignez toujours de la joie de faire votre devoir, puisqu'il faut toujours que vous le fassiez, et qu'en le faisant de bonne grâce cela vous attire une estime générale de tous les gens de bien et d'honneur.

Quand nous eûmes débarqué en Sicile, ce fut à Augouste[1] où nous fîmes notre premier débarquement, M. de Vivonne ayant envoyé au-devant de nous pour nous y faire débarquer, on commença depuis le matin jusqu'après-midi, et quand nous fûmes débarqués, il fut question d'aller au fourrage, et comme étant la seconde personne de ces deux régiments, je fus destiné pour aller commander ce fourrage que l'on devait faire dans des lieux où les ennemis nous attendaient. En y allant, toutes les apparences étaient que nous ne pourrions fourrager que, au préalable, nous n'eussions donné un combat et battu ces gens-là; car jamais gens au monde n'ont témoigné plus de fermeté que ce qu'ils faisaient dans leurs postes; mais voyant que nous les abordions, ils nous firent une décharge générale d'assez loin pour n'incommoder quasi personne et puis se mirent à fuir; cet heureux commencement fit connaître à nos Français nouvellement débarqués qu'il n'était pas nécessaire de s'étonner du bruit de ces gens-là. Ensuite il nous revint un second ordre de M. de Vivonne, de nous rembarquer dans les vaisseaux qui nous avaient apportés étant encore au port, ce qui fut exécuté; et nous arrivâmes à Messine, où nous avons demeuré près de deux ans, et comme nous n'avions guère d'ennemis sur les bras, il ne s'y passa pas d'occasion fort mémorable[2].

Je dirai pourtant qu'il y avait un lieu nommé La Castanie, qui était à quatre ou cinq lieues de là, sur une montagne où les ennemis étaient. M. de Vivonne me fit l'honneur de me donner le commandement de les attaquer, et pour ce mon régiment y était en son entier, des détachements du régiment du chevalier Duc, et un régiment messinois et deux détachements considérables des régiments de Cursol et de Louvigny.

1. Augusta.

2. L'Espagne n'étant pas en mesure de réprimer par la force le soulèvement de la Sicile, l'expédition française se réduisit à une simple occupation.

M. de Vivonne me donnait ce grand nombre de troupes, eu égard à ce qu'il avait de gens, pour n'avoir pas le démenti de la prise de ce lieu et d'en débusquer les ennemis; mais il n'en était pas besoin, car les ennemis sachant ma marche s'en allèrent, et quand j'abordai ce lieu je n'y trouvai personne que les habitants, les ennemis s'étant retirés à un petit fort nommé Sépadafore [1]. Quand je vis cela, étant arrivé d'assez bonne heure audit lieu de la Castanie, je renvoyai à Messine les détachements de Cursol et de Louvigny, jugeant bien que M. de Vivonne en aurait besoin à Messine et que j'étais assez fort pour me maintenir dans le lieu où j'étais, et même pour faire l'attaque de Sépadafore que je fis deux jours après être arrivé à Castanie. Les ennemis s'y défendirent un peu, mais enfin la résistance ne fut pas de longue durée, car au bout de deux ou trois heures, les ayant forcés, ils se retirèrent à Mélas [2] qui est une assez grande ville au bord de la mer; j'établis garnison dans Sépadafore; et comme Mélas est sur le bord de la mer, les eaux y sont extrêmement mauvaises, étant contraint d'avoir dans quasi chaque maison des citernes dans lesquelles se gardent les eaux qui tombent de la pluie qui descend de dessus les toits des maisons.

Mais il y a une fontaine parfaitement bonne et qui donne quantité d'eau, laquelle fontaine est située entre Sépadafore et Mélas, à peu près la moitié du chemin. D'un autre côté, à Sépadafore il n'y avait point d'eau et ne servait d'ordinaire que celle de cette fontaine. Il y avait tous les jours des combats de ceux de Mélas avec la garnison de Sépadafore, et comme je rafraîchissais incessamment ceux de Sépadafore lorsqu'il en était besoin, en leur retirant leurs blessés ou leurs malades et y envoyant des gens frais pour les remplacer, il n'est pas possible de dire à quel point ce petit endroit incommodait cette grande ville de Mélas. Ils firent mine deux fois de l'attaquer, mais ils n'osèrent jamais entamer la question, car j'étais trop à portée de secourir Sépadafore s'il en eût été besoin.

D'un autre côté où je n'étais pas, le maréchal de Vivonne attaqua L'Escalette [3], place forte où il trouva beaucoup de résistance, mais après douze ou quinze jours de tranchée ouverte, il s'en rendit le maître, et par un détachement qu'il

1. Spadafore. — 2. Melazzo. — 3. La Scaletta.

fit de ses troupes il envoya pour attaquer Libiseau et Tavormine[1] que l'on prit sans beaucoup de résistance; quoique ce fût pour nous des postes fort avantageux, ce qui devait beaucoup préjudicier aux ennemis, le monde qu'il fallait pour les garder diminuait le corps de troupe qu'avait M. le maréchal de Vivonne.

J'oubliais de dire que l'on avait attaqué Mélitte[2], qui fut quasi prise d'emblée, après quatre ou cinq heures de résistance, par un détachement de notre petite armée commandé par M. de Mornas, lieutenant-général.

Il est à remarquer que le chevalier d'Asnières, jeune homme et sous-lieutenant dans une compagnie d'infanterie nouvellement débarquée à Messine, s'était dit de mes neveux, sans être mon parent, mais à cause de l'alliance qu'il avait avec mes neveux d'Asnières. Je lui fis donner une compagnie d'infanterie par le crédit que j'avais auprès de M. le maréchal de Vivonne, vice-roi, qui me regardait comme un assez bon officier qui lui était utile pour le service du Roi, et d'ailleurs, j'avais l'honneur d'être son parent. J'avais mis le susdit chevalier d'Asnières dans la susdite petite place de Sépadafore avec sa compagnie, qu'encore bien qu'elle ne fût pas à moitié complète, je la faisais payer comme si elle l'eût été, et je lui rafraîchissais de monde incessamment autant qu'il en pouvait avoir besoin, parce qu'il s'y faisait journellement de petites escarmouches où il y avait toujours quelqu'un de tué, ce qu'il était nécessaire de remplacer. D'autre côté, comme c'était éloigné de Messine, les commissaires ne venaient point faire de revue, de sorte, comme j'ai dit, dans tout le temps que le chevalier d'Asnières demeura à Sépadafore, il en eut plus de deux cents louis d'or de reste; quand il fallut quitter ces pays-là, sa compagnie n'étant quasi plus rien et étant réformée, puis étant en France, je l'avais mis en si bons prédicaments auprès de M. le maréchal de Vivonne, que, se trouvant une compagnie vacante dans son régiment, il la donna au chevalier d'Asnières; ce qui fait son élévation d'aujourd'hui, dont il m'a payé de toutes les ingratitudes possibles. Mais comme ce n'est point de mes parents, bien loin de les vouloir écrire, je souhaiterais les pouvoir effacer de ma mémoire s'il m'était possible.

1. Taormina. — 2. Melilli.

Avant que de sortir de mon voyage de Messine, il faut que je dise encore une chose qui m'y arriva : c'est que l'on avait entrepris d'aller camper au pied du mont Etna, autrement dit le mont Gibel, pour donner jalousie aux ennemis du côté de Cataigne [1], tandis que M. de Vivonne faisait embarquer la plus grande partie de son infanterie pour faire une descente à Saragouse, qui est nommée vulgairement dans les romans Siracuse. Cette descente n'eut pas son effet comme on l'avait prétendu : nos vaisseaux revinrent à Messine; notre cavalerie était campée, comme je viens de dire, au pied du mont Gibel [2] où le territoire est tout de cendre fort subtile, et pour peu de marche que la cavalerie fît, cette cendre s'attachait si fort au visage qu'il ne suffisait pas, pour l'ôter, de se frotter, mais il fallait que ce fût avec du vinaigre et du sel, ou autre chose de cette nature : à force de se frotter, on se débarbouillait. D'un autre côté, il y a une rivière qui descend de cette montagne, dont l'eau est extraordinairement froide, que l'on aurait pu voir pour ainsi dire un ciron au fond; et comme ce pays-là est fort chaud, nos troupes en buvaient avec plaisir. Il est encore à remarquer que, quoique le terrain y soit bien labouré et cultivé, les habitants du pays vont habiter à deux ou trois lieues de là et s'en retournent couper les blés dans le temps de la moisson et les transportent incessamment chez eux pour les battre, disant que l'air y est infecté pendant ce temps-là. Quoi que c'en soit : de l'air, de cette eau et de cette cendre, ou plutôt des trois ensemble, la moitié de l'armée mourut en quinze jours de temps que nous y fûmes campés, et l'autre était malade.

Il faut revenir à dire qu'à Messine les bourgeois ne logeaient point les officiers des troupes, mais que chaque officier était obligé de louer une maison, pour une année, et sans aucun meuble, personne ne voulant demeurer avec les Français. Ainsi j'avais pour mon argent la plus grande et la plus spacieuse maison de Messine, et néanmoins qui ne m'était pas chère, parce qu'elle avait la réputation que les diables y revenaient; et de fait il y avait près de trente ans, à ce que l'on disait, que les propriétaires n'y avaient pas logé; cependant, je fus heureux de cette erreur, car, plus d'un an que je l'ai eue

1. Catane. — 2. Etna.

en ma possession, je n'y ai jamais rien entendu ni vu; cette maison était donc si grande que je n'en pouvais pas occuper le quart; ainsi, quantité d'officiers de mon régiment m'y venaient demander logement, que je leur accordais sans en tirer aucun paiement.

Pour revenir à la maladie de notre camp entre le mont Gibel et Cataigne, où tout le monde mourait, quantité de gens de mon régiment me venaient demander congé et à monsieur de Cazeau, sous prétexte de leur maladie, dont effectivement il y en avait qui véritablement étaient malades, et d'autres que la peur de le devenir leur faisait aussi dire qu'ils l'étaient. De tous ces gens-là, il y en avait bien auxquels je n'avais pas encore accordé de logement dans mon logis, à Messine, mais tous m'en venaient demander, de sorte que moi qui aime à faire plaisir, j'y avais mis autant de gens qu'il s'y en pouvait mettre.

Mais cela faisait qu'encore bien que je fusse attaqué du même mal, je ne voulus point m'en retourner à Messine; j'aimai mieux hasarder de demeurer dans le camp que de m'en aller; car si moi, qui commandais la cavalerie de ce camp, m'en fusse retourné, M. de Cazeau n'aurait possible pas été le maître d'empêcher chacun des officiers de s'en retourner. Enfin, les ordres vinrent de la part de M. de Vivonne pour notre décampement; nous ne fîmes point dix lieues qu'il y avait pour se rendre à Messine, passant par Tavormine, que de dix pas en dix pas nous ne trouvions en chemin que morts ou mourants.

Lors, je ne fis plus de façon de monter à cheval autant que j'eus de force, pour m'en aller à Messine avec quelques cavaliers de ma compagnie que je pris pour m'escorter, tous mes valets étant malades. Je les avais envoyés du camp à mon logis de Messine, et je crus, en arrivant dans cette maison, y trouver des officiers convalescents qui viendraient au-devant de moi, ou du moins de mes valets qui apparemment se devaient mieux porter. Mais en arrivant, je trouvai dans une grande cour qu'il y avait un silence affreux; personne ne répondant, je mis pied à terre et allai dans l'écurie, où je trouvai trois de mes valets sur la paille, dont un était mort; et les deux autres levant languissamment la tête; je leur demandai où

était le nommé du Replat, qui était mon maréchal des logis, que j'avais fait partir de notre camp quelques jours avant que nous en décampions, pour aller à Messine prendre soin de tous les gens qui s'en allaient journellement malades à mon logis. Ces pauvres malades me dirent qu'il était allé faire faire des fosses pour ceux qui étaient morts. Ensuite de quoi, je montai les degrés, dans les marches duquel je trouvai cinq ou six corps morts; j'avoue que j'eus lors quelque appréhension et pris résolution de ne point demeurer dans ce logis. Mais comme j'y avais des papiers qui m'étaient considérables et de l'argent, je voulus retirer cela, et passant par devant une chambre où il y avait le lieutenant mestre de camp de ma compagnie, un autre lieutenant et un capitaine de mon régiment, je voulus entrer pour savoir comme ils se portaient; mais trouvant la porte fermée à clef, mon lieutenant seul me répondit de son lit et me dit que les deux autres étaient morts. Je m'ôtai de là au plus vite; et voulant toujours aller à ma chambre pour retirer mes papiers et mon argent, je passai par devant le lieu où l'on avait accoutumé de faire ma cuisine, où je trouvai deux de mes valets morts et mon trompette qui allait rendre les derniers soupirs. Tout cela me fit toujours presser d'aller dans ma chambre, où je trouvai une femme d'un cavalier de ma compagnie, qui était auprès d'un petit garçon que j'avais renvoyé du camp malade avec sa mère; et demandant à cette femme pourquoi la mère de cet enfant n'était pas là pour soigner son fils, elle me dit : « Eh! ne la voyez-vous pas là? », laquelle était morte au coin de la chambre. Je pris dans ma cassette, qui était dans un coffre, mon argent et mes papiers, et je m'en allai : où je trouvai encore les mêmes cavaliers que j'avais amenés qui tenaient mon cheval.

Lors, quand je fus remonté, je ne savais où donner de la tête, personne ne m'aurait voulu recevoir, et j'étais fortement attaqué du même mal; mais comme Dieu ne m'a jamais abandonné et que c'est dans les urgentes nécessités où il se faut le plus se soutenir, j'allai chez un capitaine suisse qui était de mes amis, nommé Clarez, lequel avait été au camp, et n'y était point tombé malade; il n'était pas encore arrivé. J'allai chez lui, et trouvant de ses domestiques, je leur dis

qu'ayant été averti dès le camp que la peste était dans mon logis, leur maître m'avait offert une partie du sien, et qu'ainsi je n'avais eu garde de l'aborder, quoique j'en vinsse ainsi que je le viens de dire; mais leur disant cela avec un visage riant, quoi que je fusse pénétré de douleur, ces valets me crurent et je fis tendre mon lit de camp dans un appartement qu'ils me donnèrent dans cette maison. Et peut-être deux heures après, leur maître arriva, qui aurait, je crois, bien voulu que je n'eusse pas été là; mais enfin il prit la chose de bonne grâce, et s'éloigna le plus qu'il put de moi et ne me vit point. Cependant, des cavaliers que j'avais amenés me sollicitèrent du mieux qu'ils purent et renvoyèrent leurs chevaux à leurs camarades qui restaient de ma compagnie, car pour cinquante chevaux on ne trouvait que deux ou trois hommes pour les faire boire; cependant, j'envoyai quérir le dit sieur du Replat, mon maréchal des logis, que j'avais envoyé quelque temps devant à Messine pour prendre soin de ma maison, qui n'était pas tombé malade; et comme c'était un homme qui avait quelque esprit, je crus que à force d'argent il trouverait un lieu à mettre ce petit garçon qui était malade et cette femme de cavalier pour en prendre soin; mais il me dit qu'il n'en était pas besoin, puisque ce pauvre petit garçon venait de mourir [1].

BARON DE MONTBAS

1. M. de Montbas, lui-même gravement atteint, fut bientôt rapatrié en France avec les débris d'un régiment. On sait d'ailleurs que, dans l'ensemble, cette expédition de Sicile échoua complètement.

L'INSURRECTION DRUSE

DE 1837-1839

L'Orient est une terre immuable. En parcourant ses villes et ses campagnes le voyageur ne semble pas s'apercevoir de la marche du temps. Les hommes changent moins vite et moins profondément qu'ailleurs, et leur visage même est immobile.

Et puisque la question druse se pose actuellement, ne peut-on pas faire un rapprochement profitable entre la révolte de l'été dernier et l'insurrection de 1837-1839? Par les dépêches politiques de nos consuls : M. Henri Guys à Beyrouth, M. Beaudin à Damas, M. Deval à Alep, on suit les péripéties d'une lutte qui ressemble singulièrement à celle d'hier. Même campagne au Ledja, même retour au Liban, même importance stratégique des points d'eau. Et le fameux chef druse Chibil-al-Ariân n'évoque-t-il pas les modernes Atrach?

I

L'INVASION DE LA SYRIE PAR IBRAHIM-PACHA

Lorsque Ibrahim Pacha, le 26 novembre 1831, envahit la Syrie, il a su choisir l'heure favorable. Les quatre pachaliks d'Alep, de Tripoli, d'Acre et de Damas, écartelés entre des gouverneurs avides qui se disputent, les armes à la main, l'exploitation du peuple syrien sombré dans la torpeur, forment un terrain favorable aux intrigues et aux meurtres.

Qu'importe d'ailleurs au Sultan les querelles de ses lointains sujets pourvu que le tribut annuel soit régulièrement payé! État voisin de l'anarchie où les finances grignotées par les Juifs, les moissons ravagées par les Bédouins et les tribus rebelles, le pouvoir vendu au plus offrant, les villes divisées entre les partisans du pacha d'hier et ceux du pacha de demain, sont les plus clairs résultats de l'apathie turque. Lorsque les reflets d'incendie ou les clameurs des victimes atteignent Stamboul, le Sultan envoie quelques ordres de strangulation et de bannissement, rarement des troupes, car les Janissaires ont été trop souvent battus par les insurgés. Puis, avec des piastres, le calme renaît jusqu'au prochain massacre.

De tous ces pachaliks en rumeur, le plus bruyant, le plus tapageur, le plus batailleur est celui d'Acre. D'abord, toute la déplorable organisation ottomane s'y étale comme dans le reste de la Syrie : concussion des fonctionnaires, arbitraire des gouverneurs, malhonnêteté du *defterdar* (trésorier général), félonie des vassaux et dureté des suzerains, mauvaise répartition du *miri* et du *haradj*... En outre, au cœur de la province, un noyau indépendant, réfractaire à toute tentative d'assimilation s'est constitué : le Liban. Sur ce petit territoire d'une quarantaine de lieues de long sur une douzaine de large, toutes les rivalités, toutes les jalousies, toutes les haines vont trouver la place nécessaire pour naître, s'épanouir et s'enchevêtrer. Un grouillement de populations, ayant chacune ses clans, ses familles et ses émirs, anime la montagne : au nord, du côté de Kesrouan et de Bcherré, les Maronites; vers Beyrouth et Saïda, les Druses; dans le sud libanais, les Métaoulis.

La puissante famille des Chihâb règne sur le Liban. Après l'extinction des émirs Manides les notables, ayant été autorisés par le Sultan à se réunir en Assemblée solennelle pour élire un gouverneur, ont porté leur choix sur l'émir Haidar, appartenant par son père aux Chihâb et descendant par sa mère du grand Fakhraddin. Depuis lors, les Chihâb ont dominé la montagne. Malheureusement, pour assurer leur pouvoir et se faire des alliés sûrs dans les cas toujours probables de querelles avec la Porte, ils ont eu le tort de créer ou de rétablir toute une féodalité druse. Les Djonblât dans le Chouf,

les Bellama dans le Matn, les Areslan dans le Gharb sont les principaux représentants de cette aristocratie qui devait apporter aux Chihâb plus d'ennuis que de profits avec son ambition sans frein, sa fidélité capricieuse, son agitation exploitée par la Porte pour combattre indirectement les visées indépendantes de l'Émir.

Tous ces peuples piaffants, de races différentes et souvent hostiles, sont contenus par l'autorité du vieux Béchir. Quels prodiges d'habileté et de souplesse ne faut-il pas au prince des Druses, pour tenir la balance égale entre les communautés du Liban, rester en bons termes avec le Pacha d'Acre qui, suivant les dernières instructions de Stamboul, tâche à s'immiscer le plus avant possible dans les affaires de la montagne, ménager le haut clergé maronite qui exerce le pouvoir civil sur les fidèles, se garder de limiter l'autorité des évêques et d'intervenir dans leurs décisions, compter avec l'influence grandissante des familles druses divisées en factions et, suivant leur intérêt, alliées aux familles maronites, tels les Djonblât aux Kasim!

Cependant, à deux reprises, l'Émir a dû fuir jusqu'en Égypte et demander l'hospitalité à Méhémet-Ali. Et le temps est venu d'acquitter sa dette. Malgré son habileté coutumière, Béchir, tel un brochet dans un filet, n'a pu se dégager des compromettants témoignages d'amitié que lui a prodigués Méhémet-Ali. L'alliance avec le Liban est indispensable à la conquête de la Syrie et le prince des Druses va, sans enthousiasme, soutenir l'armée d'Ibrahim.

La victoire est alors à l'envahisseur; le 27 mai 1832, Acre succombe; à Homs, à Bailân, à Qônia les armées turques battent en retraite. L'Émir, qui s'est toujours rangé par principe du côté du plus fort, doit exulter; d'autant plus que le Liban tout entier acclame Ibrahim en libérateur.

Mais l'enthousiasme tombe vite; à peine la convention de Kutahia a-t-elle assuré à Méhémet-Ali la possession viagère de la Syrie et de la Cilicie, que les désillusions commencent. « Finis les impôts, les contributions, les exigences d'un fisc sans oreilles! » se sont écriés les Syriens. Dans un changement de régime ils ont vu surtout un moyen de préserver leurs bourses.

Or, pour administrer et juger dans le calme, sauvegarder l'avenir, éviter les risques d'une agression turque, il faut payer une nuée de fonctionnaires et de gendarmes, il faut surtout entretenir une armée de soixante-dix mille hommes, élever des bastions dans les défilés du Taurus, relever les places fortes qui ont été anéanties lors de l'invasion de la Syrie. Dépense écrasante.

Quel désenchantement! A toutes les charges anciennes, au *miri* (impôt territorial), au *haradj* (capitation personnelle pour les gens qui ne sont pas musulmans), aux *droits de douanes*, Ibrahim ajoute le *ferdé*, perçu sur tous les habitants, à quelque religion qu'ils appartiennent en retenant le douzième du revenu ou du gain annuel, et *les droits arbitraires* sur les comestibles transportés d'une ville dans l'autre. Les mendiants eux-mêmes sont contraints d'acquitter le *ferdé* et courent de portes en portes pour trouver de quoi payer leur taxe. Innovation assez mal vue, les mendiants pullulant en Syrie.

Et puis il y a les corvées qui s'abattent en trombe sur les infortunés habitants. Au nord, ce sont les rizières à cultiver et les bois du Taurus à exploiter dans ce district d'Adana qui n'a été cédé au pacha d'Égypte que pour deux ans; sur la côte, ce sont les lazarets de Beyrouth à construire, les fortifications d'Acre à relever; dans le Liban, c'est le fameux lignite du Quornail à extraire.

L'établissement de la conscription va faire déborder la coupe d'amertume. Les Syriens aigris se croient ramenés aux mauvaises heures du régime turc. De Palestine partira le signal de la résistance. Et désormais, de tous les coins de la Syrie l'un après l'autre, surgiront les révoltes, farouches mais isolées, comme des sonneries de clairons n'arrivant pas à se répondre à travers la montagne et à composer l'appel aux armes de tous les insurgés. Après Naplouse, après Hébron, voici maintenant cent quatre-vingts villages en flammes dans les montagnes de Lattaquié, et le pays des Ansariés en pleine insurrection que favorisent la mauvaise saison et l'impossibilité d'une campagne d'hiver. Surpris, Ibrahim se décide rapidement au désarmement total de la Syrie.

II

LE DÉSARMEMENT DU LIBAN

Il n'a pas osé encore s'attaquer au Liban. Mais que la montagne tremble! Brusquement, il ordonne une levée de huit cents hommes chez les Druses pour son armée et de mille manœuvres chez les chrétiens, pour les travaux d'Acre. Les Druses, gens extrêmement courageux, amoureux de la guerre et de ses dangers, vindicatifs à l'excès sous des dehors courtois et doux, et sachant toujours, à l'heure où leur indépendance nationale et leur religion sont menacées, oublier leurs querelles dans la haine de l'étranger qu'il soit musulman ou maronite, se cabrent sous l'outrage et déclarent fièrement qu'ils ont toujours été libres, qu'ils n'obéiront pas à la force et n'enverront pas leurs enfants mourir sur les champs de bataille de l'Anatolie et du Soudan. Ibrahim, assez inquiet de la tournure que prennent les événements, et ne se souciant pas de heurter de front la population la plus guerrière, la plus influente et la plus mystérieuse du Liban, expédie Bahri Bey, qu'il a nommé directeur des finances syriennes, auprès de l'émir Béchir. Celui-ci, devant tous les cheikhs druses rassemblés, déploie tout son talent et toute son éloquence, — qui est grande : « Vous voyez en moi un simple chrétien élevé au grade de général qui est la récompense de la bravoure et des hauts faits. » Mais, comme la manière douce échoue et que les cheikhs gardent une attitude figée, il passe brusquement à l'intimidation : « Vous connaissez Ibrahim-Pacha, et vous savez de quoi il est capable; le Sultan lui-même en a été humilié, gardez-vous d'exciter sa colère ou bien tremblez à l'idée des maux que vous allez vous attirer. » Les princes assurent qu'ils seront toujours les partisans d'Ibrahim, mais qu'ils ne fourniront jamais des hommes pour être enrôlés. C'est net et clair. Et Bahri-Bey bat en retraite, la mine déconfite.

Cependant l'agitation règne dans la Montagne. Les chrétiens, qui ne sont pas directement menacés, refusent de faire cause commune avec les Druses. Les cheikhs ne sont pas tous prêts à résister. Béchir, pensant que l'argent arrange toutes

choses, envoie mille bourses au gouvernement égyptien; ce qui lui vaut d'Ibrahim une réponse singulièrement modérée: « Dites à l'Émir que s'il a besoin de mes soldats pour opérer le recrutement que je lui demande, je suis prêt à lui en envoyer; que s'il pense que la présence de mes troupes puisse avoir quelque inconvénient, il ait à former lui-même les recrues, sans cependant forcer personne. »

Mais une nouvelle révolte éclate dans le Taurus. Ibrahim s'élance vers le nord. Le Liban respire et croit être momentanément sauvé. Cependant, dans l'ombre, se trame le gigantesque complot qui doit étrangler les chrétiens et les Druses.

Ibrahim, que l'on croit toujours occupé à combattre dans le Taurus, paraît tout à coup à la tête de six mille hommes. Des ordres secrets ont été envoyés aux garnisons de Damas, de Zahlé, de Saïda et de Beyrouth. Silencieusement, dans la nuit qui monte, les troupes se dirigent à marches forcées vers le cœur du Liban, vers Beït-ed-din. Deux régiments pénètrent dans le palais de l'émir Béchir qui accourt, l'air consterné, tout en regardant du coin de l'œil s'il ne manque personne au rendez-vous, et qui joue une grande comédie de colère et de lamentations.

L'heure est bien choisie, les Druses travaillent dans les champs et toutes les mesures ont été prises pour paralyser la résistance. Mais ils ne songent pas à résister. Leur terre, leur terrein violée jusqu'à ce jour où les crêtes rocheuses tiennent lieu de rempart, où les ruines des Croisés penchées sur les ravines à pic remplacent les forteresses, est la proie d'un envahisseur sans loyauté et sans foi. Ils pourraient tenter un effort désespéré; mais les chrétiens, se fiant aux promesses d'Ibrahim qui a eu l'habileté de proclamer *sa sollicitude particulière* envers eux, les abandonnent avec une insouciance qu'ils paieront cher. Alors, frappés de stupeur, les Druses se laissent désarmer par les fils et par les petits-fils de leur Grand Émir.

Oui, les chrétiens ont conservé leurs armes et se pavanent fièrement. Mais la comédie ne dure guère. Un neveu d'Ibrahim, Abbas-Pacha, avise un jour un garde de l'Émir. « Qu'est-ce que cet homme? s'exclame-t-il d'une voix retentissante, qu'est-ce que cet attirail, ces pistolets, ce kanjar, ce sabre?

Un chrétien! Dans quel équipage faudra-t-il donc me montrer, moi, si ces gens paraissent sous un tel costume? J'y mettrai bon ordre. » Et le premier dimanche d'octobre, tandis que les habitants de Deir el-Kamar entendent la messe, *la sollicitude particulière d'Ibrahim* va jusqu'à faire cerner les églises par ses soldats, guetter les hommes à la sortie et les reconduire chez eux pour les obliger à remettre leurs armes. Ainsi le Liban est-il occupé sans que les Druses aient tiré un coup de fusil.

III

LADY HESTER STANHOPE ET LES DRUSES

Une fois de plus, la division devant le danger commun a causé la perte de tous. Mais la terrible leçon servira-t-elle dans l'avenir? « L'impression que l'emploi de cette ruse a produite est des plus profondes, remarque M. Henri Guys, consul de France à Beyrouth, le 6 octobre 1835. Les habitants du Liban qui avaient fait leur soumission, après avoir donné tant de preuves de leur dévouement à Ibrahim-Pacha, ne s'attendaient pas à ce traitement. »

Et les Druses ne tardent pas à comprendre à quel point ils ont été joués. Et par qui? Par leur prince. Peu de temps après le désarmement du Liban, l'émir Béchir est élevé à la dignité de Capidji-Bachi et, en lui envoyant la pelisse d'honneur, — juste récompense de sa duplicité, — Ibrahim, avec une magnanimité dont l'ironie n'est point absente, lui remet deux mille cinq cents fusils, choisis parmi ceux qui viennent d'être enlevés et il ajoute : « Gardez ces armes pour le besoin. Vous saurez à qui vous devez les remettre : je m'en rapporte à vous. »

Mais, dans la joie du facile triomphe, Ibrahim laisse tomber un mot imprudent : « *Quoi? Ces chiens de Druses n'ont pas eu une balle à nous envoyer!* » Les espions de Lady Hester Stanhope saisissent le propos au bond et le rapportent à Djoun. Car la nièce de Pitt, après avoir ébloui l'Orient de ses expéditions fastueuses est venue, depuis près de vingt ans, fixer sa tente sur un éperon solitaire du Liban. Elle n'a point renoncé

cependant aux jeux décevants de la politique. Mais pour elle désormais, et pour elle seule, elle cherche et elle veut le pouvoir. Sans soldat, bientôt sans argent, cette femme, rongée par la maladie et la passion de la gloire, secondée d'ailleurs par la connaissance des hommes, par le sens et l'amour du commandement et surtout par un mépris du danger inimaginable, a l'intuition géniale de la politique orientale. Pour se faire respecter elle s'est proclamée sorcière, ne sachant plus bientôt si elle possède réellement les dons magiques dont elle s'est servie comme d'un bouclier préservateur. Invulnérable, elle se jette dans la mêlée avec fureur, combattant l'Émir des Druses, qu'elle hait et insulte devant tous, soutenant l'amorphe Sultan Mahmoud et, lors de l'invasion de la Syrie, prenant nettement parti contre Ibrahim-Pacha. Se doute-t-elle alors qu'en protégeant les réfugiés de Saint-Jean-d'Acre, en luttant contre les troupes égyptiennes, en préparant les révoltes du Liban, elle favorise la politique de cette Angleterre qu'elle méprise?

Du propos d'Ibrahim, Lady Hester Stanhope comprend immédiatement la valeur. Un cheikh druse lui rend visite peu de temps après. Elle ricane : « *Quoi! chien de Druse vous n'avez pas eu une seule balle pour Ibrahim?* » Elle peint à larges traits, qui s'enfoncent comme des dards dans le cœur orgueilleux du vaincu, l'étonnement du général égyptien; elle imite sa dédaigneuse pitié, son ton méprisant. En vérité elle a entendu Ibrahim. Et le prince se retire, livide et le front bas.

Désormais les domestiques reçoivent le mot d'ordre et, dès qu'un Druse paraît, ils lui lancent la phrase au visage, comme un soufflet. Un officier d'Ibrahim se présente-t-il devant Lady Hester Stanhope, elle la lui répète encore, mais en riant cette fois et en se donnant des airs admiratifs.

Partout le défi court, passe de bouche en bouche, grandit et se déforme. Le Druse en a l'obsession, la hantise; il l'entend dans le rire narquois du chrétien qui déjà oublie, dans les chansons des femmes autour de la fontaine, dans les cris des enfants, et dans le silence même des campagnes et dans le vent du soir tout chargé de parfums. C'est une étincelle qui, partie de Djoun, vole à travers la montagne jusqu'au jour prochain où le Liban tout entier flambera. Ainsi, avec

un mot, Lady Hester Stanhope prépare-t-elle la fameuse insurrection druse.

IV

LA RÉVOLTE DES DRUSES DU HAOURAN

Bientôt Ibrahim ordonne la conscription obligatoire chez tous les musulmans de Syrie. Redoute-t-il une agression turque par le nord? Il fait hâter les préparatifs militaires et embarquer l'artillerie pour Alexandrette. Partout règnent la haine et l'épouvante. Dans la soirée du 24 octobre, tandis que les habitants de Saïda sortent des mosquées, les soldats égyptiens de la garnison paraissent aux portes et s'emparent des jeunes gens. Ils opèrent dans les rues une véritable razzia. « On n'entendait toute la nuit et de par toute la ville qui ressemblait à une ville prise d'assaut, que des cris et des hurlements », raconte l'agent français de Saïda. Dans le Taurus, les Kurdes luttent victorieusement contre les Égyptiens. Entre Antioche et Lattaquié, les montagnards, fatigués d'exploiter les bois, incendient les forêts. Tout le pays flambe et le vent propage le sinistre. Mais par le fouet et par le glaive, il faut des hommes à Ibrahim. Trop longtemps le Liban a été ménagé, et les villages doivent fournir leurs contingents de soldats. Mais la montagne est grande et les sentiers impraticables.

« *Quoi? Chiens de Druses, vous n'avez pas eu une seule balle pour Ibrahim?* » Ah! ils n'ont pas oublié la phrase meurtrissante et cruelle pendant toute l'année où ils ont dévoré leur honte en silence. Et lorsqu'en décembre 1837 le gouvernement réclame 300 soldats aux Druses du Haouran, ils abandonnent leurs villages et leurs oratoires perchés sur d'abruptes collines. Avec leurs vieillards, leurs enfants et leurs troupeaux, avec leurs livres saints et leurs étendards, ils s'en vont. Au passage, ils dépouillent quelques hameaux chrétiens et turcs et ils se jettent ensuite dans le Ledja.

Les immenses espaces gris de pierres calcinées où les éruptions volcaniques ont passé, bossuant et ravinant le sol, le creusant de cavernes et de gorges et le comblant de cendres tour à tour, sont un lieu d'asile plus certain que les sables.

Le Ledja, c'est le désert sans oasis, la montagne avec ses abîmes, la mer perfide, le volcan dévastateur. Guillaume Rey, aventuré quelques années plus tard dans ce pays réputé jusqu'alors inaccessible, devait fixer les formes fantastiques de cette terre chaotique, la comparant à *des laves soulevées par une violente tempête ou à de gigantesques écailles de tortues à demi brisées.*

Le nombre des fuyards augmente de jour en jour. On raconte dans les souks de Damas que 7 à 8 000 Druses ont quitté le Haouran. Alors la guerre commence.

Trois régiments d'infanterie et une compagnie d'artillerie, sous les ordres de Mohammed-Pacha, général de division, entrent dans le Ledja. Les Druses font le vide devant les troupes égyptiennes qui occupent sans coup férir des villages abandonnés sur la lisière du pays, et pénètrent facilement dans le désert volcanique.

Ils ne rencontrent personne. Alors l'attention se relâche. Difficilement, à travers les rocailles, cavaliers et soldats avancent sans hâte. Mohammed-Pacha et Yakoub-Bey, colonel du 1er régiment de la garde, marchent en tête de la colonne avec 300 hommes. Tout à coup ils aperçoivent des fuyards, les premiers. Ils se mettent à leur poursuite avec tant d'ardeur que la petite avant-garde se trouve bientôt isolée du reste de la troupe. Ils ont l'imprudence de s'avancer dans une gorge.

C'est l'heure qu'ont choisie les Druses. Jusqu'à maintenant ils n'ont pas tiré un coup de fusil, pas un seul. Ils sont toujours des chiens et des lâches. Mais soudain, comme à un signal donné, une fusillade terrible part des trous et des crêtes rocheuses.

Aux deux premières détonations Mohammed-Pacha et Yakoub-Bey s'abattent, foudroyés. Vengeance royale, rapide, farouche. La petite colonne, encerclée par un ennemi invisible, est presque entièrement massacrée. Quelques blessés que la terreur a rendu fous parviennent à s'échapper; ils fuient la gorge maudite. De toutes leurs forces tendues par le danger, ils courent vers le gros de l'armée qui s'avance sans méfiance et sans crainte. Et la panique est avec eux. Vainement les officiers tentent de rallier leurs régiments. « La

frayeur était tellement grande, raconte M. Beaudin, agent consulaire de France à Damas, que beaucoup de soldats laissèrent leurs fusils et leurs gibernes pour courir plus vite. »

Alors des hommes aux sombres abayes et aux longs mousquets dévalent les roches basaltiques et visitent le champ des morts. 175 blessés, 560 tués ou prisonniers, 1 525 armes à feu et 2 000 sacs abandonnés par les Égyptiens. Voilà le premier coup de fusil des Druses!...

Lady Hester Stanhope, à la nouvelle de cette victoire, tressaille d'aise au fond de son vieux donjon. Cette volte-face intrépide, cette rébellion imprévue, n'est-ce pas elle qui l'a guettée, préparée, voulue?

V

LA GUERRE AU LEDJA

Cependant les rebelles, encouragés par leur victoire et protégés par la nature du sol, se sont installés dans le Ledja. Ils ont du blé et des munitions. Leurs troupeaux sont considérables. Seule l'eau manque et ils doivent aller la chercher assez loin. Charîf-Pacha, gouverneur de Damas, a quitté précipitamment la ville avec des troupes fraîches pour rallier les fuyards. Mais les Druses agressifs livrent trois combats consécutifs, taillent en pièces cinq régiments et s'emparent d'une partie de l'artillerie égyptienne. Ahmet-Pacha Memkli, ministre de la Guerre, qui a été appelé du Caire en toute hâte, est grièvement blessé et repart pour l'Égypte.

A la nouvelle de ce désastre Ibrahim-Pacha, retenu à Alep par la maladie, éclate en fureur contre Charîf-Pacha, s'écriant *qu'il n'y a pas un seul général capable dans toute l'armée et qu'il faut bien qu'il soit lui-même partout.* Maintenant les Druses sont armés et, dans leur naturelle forteresse inexpugnable, ils attendent.

L'échec éprouvé par les troupes égyptiennes, note M. Deval, consul de France à Alep, le 9 mars 1838, doit avoir influé sensiblement sur leur moral et peut avoir des suites fâcheuses. L'armée de Méhémet-Ali en Syrie ne s'élève guère qu'à 20 000 hommes et ces troupes sont loin de pouvoir être comparées à celles qui ont obtenu de si brillants

succès contre l'armée du Grand-Seigneur. Les Syriens qui en font partie en assez grand nombre n'ont pas la force physique des Égyptiens et ne sont pas propres à résister aux fatigues et aux privations; ces derniers ayant d'ailleurs été arrachés à leurs foyers, on doit s'attendre qu'ils saisiront toutes les occasions qui pourront se présenter pour déserter.

Je crois qu'il n'y a dans l'armée égyptienne que deux généraux capables d'exercer des commandements importants. Ce sont Ibrahim-Pacha et Soliman-Pacha. Mais chacun sait qu'Ibrahim-Pacha voit de mauvais œil l'ancien colonel Sèves et que son amour-propre et son fanatisme musulman auraient été blessés s'il avait dû avoir recours à un militaire européen pour rétablir la tranquillité chez lui.

Ces sentiments, ce n'est pas seulement le Consul de France à Alep qui les éprouve, mais la Syrie tout entière. Devinant confusément le malaise, Ibrahim, bon gré mal gré, charge l'ancien colonel Sèves de commander l'expédition contre les Druses. Peut-être espère-t-il au fond de son cœur un échec retentissant. Mais Soliman-Pacha, rapidement, juge la situation. Rompant immédiatement avec la tactique de ses prédécesseurs, et peu soucieux de se jeter dans un pays difficile dont la meilleure carte est celle de Burckhardt, un amateur, et à peine connue à l'état-major égyptien, « il va tâcher de cerner la position de l'ennemi, de lui couper l'eau, de le harceler mais non d'entrer la tête baissée dans son repaire » (Beaudin). *Couper l'eau* voilà le point vital, essentiel. C'est par la soif, la soif terrible qui rend lâche et fou, que Soliman-Pacha veut vaincre.

Vers le milieu d'avril, Ibrahim est arrivé à Damas en même temps que 1 800 Albanais amenés de Candie. Il a annoncé partout *qu'il allait en finir avec les rebelles*. Mais les Druses, toujours bloqués dans le Ledja par les troupes de Soliman-Pacha, ont pressenti l'instant décisif et se battent avec une témérité folle. Quatre jours de suite ils attaquent le camp à Sorga. Ils sont repoussés, car les troupes fraîches et l'artillerie de renfort ont pu opérer leur jonction avec l'armée de Soliman-Pacha.

Là se place un acte sans précédent dans les annales de l'histoire et rapporté par Beaudin le 25 avril 1838. Se voyant perdus, les Druses ont envoyé quatre de leurs chefs en parlementaires pour demander grâce et pardon.

Ibrahim a refusé, a retenu deux chefs en otage et en a renvoyé deux autres pour dire aux rebelles de se préparer à se défendre, car il allait à son tour les attaquer et que, s'ils avaient besoin de munitions, il était prêt à leur en céder...

Mais les Druses, incertains sur l'issue de ce duel chevaleresque, renvoient leurs parlementaires le soir même en compagnie de dix notables pour implorer la paix. Ibrahim promet d'être clément lorsque les rebelles auront rendu les armes. Mais la méfiance règne dans les deux camps.

Les Druses ont refusé de consigner les armes tant que l'armée serait en présence, ce qui a mis Ibrahim-Pacha en fureur et le lendemain mercredi il a fait entrer son armée dans le Legia et depuis lors jusqu'à samedi soir, date des dernières nouvelles, il repoussait les Druses de village en village, toujours avec avantage, mais jusqu'à cette date il n'avait pas encore rencontré de forces imposantes de manière que l'on pense que le gros des Druses est parti pour le Désert, du côté de Badgad (Beaudin, 30 avril).

C'est encore la tactique du vide devant l'offensive; tactique qui réussit toujours, puisque le 1er juin Soliman-Pacha écrit à Beaudin :

Le 1er de ce mois (mai), nous avons rencontré les rebelles près d'Aïn-Cartele où nous allions détruire leur camp; leur perte a été considérable. Un des leurs fait prisonnier hier l'évalue à 300 hommes. Les Druses manquent absolument d'eau et ils sont continuellement obligés de faire de longues marches dans les pierres pour s'en procurer une quantité bien insuffisante. Leur position n'est plus tenable, le seul endroit où il leur restait un peu d'eau va être occupé par Son Altesse qui est parti pour cela. Ce sera leur coup de grâce et ils seront dans l'impossibilité de tenir davantage. Pour moi je regarde déjà l'affaire comme terminée et je ne crois pas notre retour à Damas bien éloigné.

Mais ces Druses, qui paraissaient exterminés, reparaissent brusquement en nombre. Ils sortent d'on ne sait où. A peine Ibrahim les a-t-il chassés d'un village qu'ils le reprennent dans la nuit. Les Égyptiens occupent-ils un réservoir d'eau où vont s'abreuver les troupeaux des rebelles que ceux-ci s'emparent d'un convoi de munitions. Ce jeu de cache-cache, dont l'indépendance d'une race est le but, menace de durer des années.

VI

LA GUERRE DANS LE LIBAN

Tout à coup éclate comme un coup de tonnerre la nouvelle du départ de 700 Druses ayant à leur tête Chibli-al-Ariân, 700 Druses qui ont réussi à forcer le passage, à bousculer l'armée égyptienne stupéfaite, à fuir le Ledja.

Ils regagnent le Liban, attaquent Racheya, s'emparent de la forteresse, assassinent le gouverneur et assiègent Hasbeya, leur ville sainte. L'ennemi les a poursuivis dans leur exil et dans leur désert, c'est eux maintenant qui prendront l'offensive et conquerront leur pays. Hasbeya est leur capitale, le point de ralliement où ils se sont toujours réfugiés pour vaincre ou disparaître, le lieu sacré où reposent les étendards et les livres de prières dans le mystère du Khalouet-el-Biyâd. Jérusalem et Samarie n'étaient pas plus chers au cœur des Juifs et des Israélites que la petite ville de la montagne au cœur des Druses.

Instantanément le Liban flambe. Le mouvement insurrectionnel prend en quelques jours une extension inimaginable. Tous les Druses que l'émir Béchir a offensés, tous ceux qui exècrent la conscription égyptienne, tous les mécontents, tous les transfuges de la montagne, à quelque religion qu'ils appartiennent, viennent se joindre aux vainqueurs de Racheya. Cette fois, c'est la révolte. On murmure que près de 5 000 rebelles se sont rangés aux côtés de Chibli-al-Ariân. Les chrétiens vont-ils comprendre la nécessité de l'union et la révolte sera-t-elle enfin nationale?

A Stamboul on attend et on espère. Et le gouvernement ottoman commence à concentrer ses troupes sur la frontière syrienne.

Les Druses agissent avec une habileté extrême, évitant d'éveiller les haines, ils ne font de mal qu'aux employés égyptiens. A Racheya et à Hasbeya les maisons du gouverneur sont les seules qu'ils ont livrées à l'incendie et au pillage.

Les chrétiens qui s'attendent à tout, raconte le consul de France à Beyrouth, n'ont éprouvé aucun mauvais traitement; ils sont entièrement libres de s'unir aux rebelles ou de rester neutres.

Cependant les troupes égyptiennes, à la poursuite des Druses, rentrent dans Racheya, comme dans une souricière, et sont assiégées, à leur tour, par les insurgés venus de tous les points du Liban. A marche forcée Ibrahim accourt du Haouran pour débloquer la ville et bat les troupes de Chibli-al-Ariân.

Malgré cette défaite, les Druses continuent tranquillement leurs préparatifs de guerre. Ils fortifient et approvisionnent leurs villages du Djebel-ech-Cheikh, — la montagne du vieillard à cheveux blancs; — ces villages penchés sur l'abîme comme des arbres sur l'eau et dont le mieux défendu, Chiba, véritable nid d'aigle taillé dans le roc vif, est plus inaccessible que les pierres du Ledja.

Le mouvement des insurgés est beaucoup plus important qu'on ne le croyait dans le principe, écrit Alexandre Deval, le 30 juin 1838... On doit d'après cela s'attendre à de la résistance de la part de cette nation qui aura l'avantage de combattre dans des montagnes qui lui sont parfaitement connues... Ibrahim-Pacha paraît compter sur Béchir, mais ne peut-il y avoir des changements dans la politique de ce prince dont le gouvernement égyptien a paru se méfier et dont il ne réclame l'appui que dans un moment pour ainsi dire désespéré?

Au village de Garyfy, à quatre heures de marche de Djoun, le bétail a été enlevé; la route entre Acre et Saïda est devenue impraticable. En plein jour un homme a été assassiné aux portes de la ville; et les gens n'osent plus dormir à la belle étoile dans les vergers, comme c'est la coutume en été. Et les moines de Deir-el-Mkhallas ont rassemblé en hâte leurs ornements et leurs objets précieux et les ont envoyés à Saïda.

Chemins semés d'infortunés paysans saisis de panique à l'approche d'Ibrahim; routes hantées de rôdeurs appartenant aux deux camps, prêts à dépouiller les fuyards et les fermes isolées; bientôt les premiers soldats égyptiens, — la main droite coupée par les Druses qui ne font pas de prisonniers — apparaissent à Djoun.

Le docteur Meryon, le compagnon de voyage de Lady Hester Stanhope, qui est en ce moment en Syrie et envoie tous les insurgés au diable, lui apprend toutes ces mauvaises nouvelles. Celle-ci renchérit : « Oh! ce n'est pas tout, les habitants de Djoun sont dans une frayeur! Ils parlent de

déserter en masse le village et Fatoôm (une fille de service) m'a demandé de laisser la vache de sa mère dans mes étables. Mais je leur ai donné l'ordre de rester où ils étaient, affirmant qu'il ne leur arriverait aucun mal... »

Par hasard Lady Hester Stanhope a de l'argent dans ses coffres; Meryon, ayant connaissance de cet événement extraordinaire, l'engage vivement à régler ses affaires.

« Il vaudrait mieux payer aux domestiques les six mois de gages qui leur sont dus afin que, s'il arrive quelque chose, chacun puisse s'en aller de son côté.

— Oh! riposte Lady Hester, je n'ai pas peur. Si les Druses arrivaient, je laisserais toutes mes portes grandes ouvertes et je ne craindrais pas qu'ils fassent tomber un cheveu de ma tête... D'ailleurs j'ai prévu tout cela; j'ai prévu qu'on ne pourrait plus aller de Djoun à Saïda, prévu que la campagne serait sillonnée d'hommes armés de pied en cap; mais je resterai aussi calme que si j'assistais à un bal. Que tous les lâches s'en aillent... Je n'ai besoin que de ceux qui peuvent envoyer une balle là où je le leur commanderai. Pourquoi est-ce que j'entretiens de solides gaillards comme Seyd Ahmed et quelques autres? Parce que je sais qu'il leur serait aussi égal de tuer une centaine de personnes que de manger leur dîner. Vous vouliez que je les chasse et vous me blâmiez de garder des individus dont les mines ne vous rassuraient guère! Eh bien, oui! ils sont incommodes et turbulents parce qu'ils n'ont rien à faire, mais je savais que l'heure viendrait où ils seraient utiles, et maintenant vous verrez... »

Ah! l'émerveillement sans cesse renouvelé devant ce courage demeuré jeune, ardent, effrayant! Le vieil esprit des batailles n'est pas mort en elle. Atteinte dans sa santé, ruinée dans ses rêves de fortune et de gloire, elle n'a pas changé, c'est toujours la même femme indomptable qui renvoyait jadis le messager de Béchir, avec une insulte : « S'ils veulent un démon je suis prête. »

Mais l'Émir des Druses fait, lui aussi, ses préparatifs de combat. Il lance une proclamation aux chrétiens du Liban pour les empêcher de se joindre aux insurgés. Et de village en village, de fontaine en fontaine, les crieurs de Béchir redisent les paroles de paix :

A mes troupes chrétiennes qui habitent le Liban.

Sachez tous que, en considération de l'assurance de votre attachement et de votre obéissance à cet heureux gouvernement, il a été émané un ordre général de Son Altesse mon auguste maître, le Vice-Roi, dont le sens élevé est qu'il vous fait présent de 16 000 fusils et des munitions pour vous garder vous-mêmes et pour mépriser vos voisins les Druses, nation rebelle, sans foi, qui renie l'existence de Dieu très haut en le jour de la résurrection.

Dieu fasse que le droit de porter les armes appartienne toujours et éternellement à vous, à vos enfants et aux enfants de vos enfants. (Traduct. Jorelle.)

Et il menace de destruction « tout village ou toute maison druse dont les habitants auraient été se joindre aux insurgés ».

Étrange langage dans la bouche de l'Émir des Druses! Mais l'attitude de Béchir va décider du sort de la Syrie. Que les Maronites marchent avec Chibli-al-Ariân, c'est la défaite des troupes égyptiennes prises dans un étau et c'est le soulèvement général de tout un pays indigné par six ans d'impôts vexatoires. Mais l'hostilité déclarée des chrétiens, c'est alors l'écrasement de la révolution, la victoire d'Ibrahim.

VII

LA FIN DE L'INSURRECTION

Cependant le cercle de mort se resserre autour de la petite armée druse. Les chrétiens ont choisi et les insurgés n'ont plus l'espoir de vaincre. Le 18 juillet 1838, l'émir Béchir envoie une lettre triomphale au gouverneur de Beyrouth :

J'ai reçu, ce matin mercredi, une lettre de mon fils l'émir Halil, par laquelle il m'annonce un engagement qui a eu lieu dimanche passé, des troupes de la montagne avec les insurgés. Ces derniers ont perdu beaucoup des leurs dans cette rencontre. Le même jour les troupes victorieuses de Son Altesse ont également donné et ont aussi anéanti bon nombre des insurgés. Lundi l'émir Halil et les siens se sont avancés jusqu'au village de Chiba. Ils ont chargé les rebelles qui n'ont pu tenir et qui, en fuyant, sont tombés sous les coups des troupes égyptiennes. Les insurgés ont dû alors mettre bas les armes, demandant grâce et implorant le pardon de leurs erreurs. Comme dans ce gouvernement la clémence est le complément de la victoire, leurs prières n'ont pas été rejetées. Avant le soir beaucoup d'armes ont été consi-

gnées. Les bannières de la puissance victorieuse ont dissipé les nuages de l'égarement et de la désobéissance.

BÉCHIR

Lady Hester Stanhope suit passionnément la lutte, elle la commente avec fièvre dans les lettres qu'elle envoie en Angleterre, augmentant d'ailleurs le nombre des combattants, amplifiant le succès des Druses, leur ajoutant même des victoires, multipliant à l'infini les pertes égyptiennes, jonglant avec le chiffre des effectifs. Voici le raccourci éblouissant qu'elle trace de l'insurrection :

Ibrahim-Pacha a commencé la guerre dans le Haouran avec 45 000 hommes; les Druses n'ont que 7 000 hommes aidés par quelques tribus des Arabes du désert. Ibrahim-Pacha a perdu 30 000 hommes entre les troupes du Nizam, comme on les appelle, les Sugman et les Albanais, sans compter les blessés. L'armée druse, je crois, n'excède pas 2 300 hommes; mais chaque soldat en vaut vingt à lui tout seul. Le dernier siège de la guerre était à 14 lieues de ma résidence, à vol d'oiseau. Les Druses, après avoir bien défait Ibrahim et tué quelques-uns de ses officiers, se sont retirés dans le Haouran, poursuivis par le Pacha.

30 000 Égyptiens tués ou prisonniers! Mais Ibrahim n'aurait plus un seul soldat dans toute la Syrie! Lady Hester Stanhope calcule grandiosement... Ce qu'il y a de rigoureusement exact, c'est que quelques insurgés ont passé, de nouveau, la montagne sous le commandement de Chibli-al-Ariân. Courroucé, Ibrahim les poursuit, une fois encore ses colonnes volent du Liban au désert. Et il maudit ces Druses insaisissables qui rompent les mailles du filet le mieux tendu.

Mais le 31 juillet 1838 le généralissime égyptien exulte et transmet au Consulat de Beyrouth un bulletin victorieux.

J'ai fait savoir auparavant que les Druses de Hasbeya et de Racheya, après avoir été battus, ont demandé grâce et ont mis bas les armes. Je me suis ensuite porté avec l'armée sur l'Edja; et en un jour, les Druses et les Arabes qui y étaient attroupés, se sont rendus. Par pitié pour leurs enfants et pour leurs femmes, je leur ai fait grâce. Ils ont consigné leurs armes et retournent à leurs villages. Comme c'est une affaire tout à fait terminée, je vais avec les troupes partir pour Damas. (Traduct. Jorelle.)

Il n'ajoute pas que les fusils rendus par les Druses sont pour la plupart inutilisables et que Chibli-al-Ariân, à la tête

de quelques gaillards déterminés, terrorise les environs de Damas.

Lady Hester Stanhope le sait et elle rit :

En ce moment Ibrahim-Pacha les poursuit et a donné des ordres aux voleurs Bédouins qu'il a appelés d'Égypte (les Hanâdy), pour capturer le plus grand des héros druses et le lui amener en vie. Il est tellement frappé par le courage de cet homme qu'il voudrait l'employer à son service. Pauvre Pacha! Je pense qu'il a fait un mauvais calcul en pensant qu'un membre de la famille des Arian, de ces hommes accoutumés comme leurs ancêtres à régner avec une autorité souveraine dans leur château de Gendal, s'avilirait en devenant esclave pour sauver sa femme. Chibli-el-Ariân n'est pas seulement un héros dans la bataille, mais un Démosthène dans le conseil; et les grands tremblent à sa voix.

Hélas! Lady Hester Stanhope est bientôt déçue. Le héros de l'indépendance druse ne tarde pas à se rendre au généralissime égyptien. Bien mieux, « il fait visite chaque jour à Ibrahim-Pacha et cherche à avoir de l'emploi dans l'armée » (Beaudin). Et plus tard, Chibli-al-Ariân est envoyé vers ses anciens amis et alliés pour les décider à mettre bas les armes ou pour les vaincre.

Ibrahim-Pacha, stupéfait devant cette résistance inattendue, se décide à amnistier tous les Druses rebelles. D'ailleurs il est las de courir du nord au sud et du désert au Liban pour réprimer les insurrections éternelles. Mais il est trop tard. La clémence ne réussira pas mieux que la haine. Par l'obstination des Druses qu'il a imprudemment blessés, il perdra la Syrie.

La Porte, encouragée par cet état d'esprit, se décide à agir. Le 3 mai 1839 les premiers soldats turcs passent l'Euphrate. Sans doute, Soliman-Pacha a dit à son chef : « Nous irons à Constantinople ou bien ils passeront au Caire », sans doute, Ibrahim inflige aux armées ottomanes une défaite retentissante à Nizib, sans doute, le capitan-pacha Ahmâd livre la flotte turque à Méhémet-Ali, mais les Druses ne veulent plus de la domination égyptienne qu'ils ont accueillie avec tant d'enthousiasme et la Syrie tout entière est avec eux.

L'Angleterre et la Russie la soutiendront avec une chaleur dont l'intérêt n'est point absent. Ibrahim-Pacha, bien que

victorieux, devra s'incliner devant l'entêtement d'un petit peuple de montagnards qu'il a cru traiter comme les fellahs du Nil. Peuple redoutable de guerriers et de prêtres qui bientôt après l'évacuation de la Syrie, chassera l'émir Béchir et dix ans plus tard égorgera les Maronites, se révoltera contre les Turcs en 1879, en 1896, en 1911, se révoltera encore, se révoltera toujours contre les gouvernements variés menaçant son indépendance nationale et religieuse. Son histoire n'est que cet éternel recommencement de lutte. La connaître aurait épargné bien des vies humaines, bien des heures troubles et sanglantes, bien des démarches vaines. Près d'un an aura été nécessaire aux troupes françaises pour rentrer dans Soueida et réoccuper le Djebel Druse. Mais le temps n'est plus où Ibrahim-Pacha réprimait l'insurrection dans le sang; les habitants ont confiance dans notre œuvre de pacification, ils savent bien que ce drapeau tricolore, flottant de nouveau au-dessus de leur village, est l'annonce d'une clémence sans faiblesse, d'une paix juste et durable.

PAULE HENRY-BORDEAUX

FANNA LA NOMADE[1]

Adieux à Gouré. — C'est le dernier soir que je passe ici. Demain je m'en retourne... demain je commence le voyage tant désiré. Où me mènera-t-il?

Le crépuscule descend, teintant de violet les montagnes qui entourent le poste, plongeant dans le mystère les lourdes cases de banco gris aux vérandas sombres.

Hier Marshal m'a prié à dîner dans sa chambre. Nous devions être seuls, tous deux, en tête à tête avec nos femmes.

Dîner d'adieux qu'il voulut somptueux. Tout l'après-midi, je courus les jardins pour cueillir les quelques fleurs de France qui poussaient là, chétives et oubliées.

Dans la brousse, pour décorer les murs, je fis couper des branches de mimosées.

De son côté, Marshal avait pillé les dioulas du village. Rapportant force bouteilles et boîtes de conserves, il passait, affairé. Je ne l'aperçus que deux ou trois fois... aux cuisines.

En dernier lieu j'endossai un uniforme noir d'infanterie coloniale, ancienne tenue que je n'avais pas mise dix fois, et qui dormait sous les piles de linge.

J'attendis ensuite que mon hôte me priât de passer chez lui...

Mais que faisait donc Fanna? Depuis le déjeuner, après lequel elle s'était absentée, en visite chez des amies, elle n'avait pas reparu.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 mai.

Je me levai pour la faire appeler. Un léger claquement de mains [1] m'arrêta.

— Entrez, — criai-je.

Et je vis apparaître, dans un éclatant costume brodé de soie, couverte de bijoux des pieds à la tête, Safa, la mignonne femme noire de Marshal.

Émerveillé, je la complimentai. Elle se dandinait, les pieds joints, les bras le long du corps, riant de toutes ses dents, les yeux baissés.

— Le lieutenant te demande, — dit-elle enfin, — viens.

Je me levai. Franchissant derrière elle les quelques pas qui me séparaient de l'appartement de mon camarade, je me trouvai devant l'entrée. Safa souleva la portière et me laissa passer.

La chambre ardente resplendissait sous les lumières.

Dans chaque coin, les gerbes de mimosées, liées à des palmes, s'épanouissaient en bouquets odorants. Sur la table qui, au milieu de l'immense pièce rouge, paraissait plus immaculée encore, les fleurs de France serpentaient.

Cependant, en face de moi, la tenture qui cachait l'autre porte venait de se soulever. Marshal entra.

A ses côtés, la main posée sur son bras, une jeune Européenne, vêtue d'une robe de soirée moulant son torse et tombant en plis larges de sa taille, fit son apparition.

Ses bras, ses épaules et sa figure étaient poudrés. Un peu de rouge avivait les joues et les lèvres, et, sur le front, une cordelière d'argent soutenait de superbes cheveux noirs. C'était Fanna, transformée en petite Française [2]...

Elle s'avança vers moi, hésitante. Je l'attirai pour la regarder mieux. Plus surprise encore, me reconnaissant à peine, elle rougissait.

Marshal, resté derrière, jouissait de notre étonnement.

— Qu'en dites-vous? — me demanda-t-il enfin. — J'ai fait tout cela avec un peu de soie et de voile reçus de chez moi pour faire des cadeaux aux chefs indigènes. Avec l'aide du tailleur du village, j'ai exécuté, à peu près, le modèle d'un catalogue.

1. Manière de s'annoncer dans ce pays, où le vantail des portes n'existe pas.

2. Plusieurs Européens qui, ce soir-là, ont vu Fanna vêtue et maquillée de la sorte, pourront témoigner de sa grâce et de son charme.

Je lui répondis que je connaissais son adresse et le complimentai.

Nous nous mîmes à table. Les deux petites qui, pour la première fois, mangeaient en compagnie de Blancs, furent parfaites de tenue et de gentillesse. Amusé, j'observais Fanna qui me souriait sans contrainte et triomphait avec modestie.

Le menu, long et compliqué, abondait en plats que je n'avais pas mangés depuis bien longtemps, et qui furent du reste exécutés de façon fantaisiste par nos cooks.

Pour terminer, nous levâmes nos verres à la santé de nos femmes, à l'heureuse issue de notre séjour, à la France.

En sortant de table, je crus m'apercevoir que Fanna, qui avait bu du champagne, était un peu grise. Elle vint près de moi s'asseoir sur le divan et inclina la tête sur mon épaule.

Pour la première fois, le contact de ce jeune corps qui cherchait une caresse, confiant et sans aucune honte, me troubla. Je passai mon bras sous la taille mince. La Touareg se serra contre moi.

Marshal, assis en face de nous, venait d'attaquer au banjo les premières mesures d'une danse espagnole, énervante et triste, qu'une chanteuse, peu de temps avant mon départ, avait rendue célèbre à Paris. D'autres airs d'Europe montèrent encore dans le silence de la pièce où, mêlé au parfum des fleurs, celui des cigarettes blondes flottait.

Enfin, des notes rapides, au rythme étrange, succédèrent, sous les doigts de mon camarade, aux airs langoureux et berceurs qu'il affectionnait. Sa petite mata, battant des mains, dansa, faisant chatoyer ses pagnes aux lumières.

Les yeux mi-clos, je contemplai l'étrange spectacle de cette femme noire tourbillonnant sur les nattes claires, autour de cette table où le champagne brillait dans les verres. Les anneaux d'argent tintaient. Son joueur de banjo blanc, impassible, renversé au dossier de sa chaise, la regardait, une cigarette aux lèvres.

Une heure plus tard, dans ma chambre, j'aidai Fanna à enlever sa robe, que fixaient un nombre imposant d'épingles et d'agrafes. Glissant soudain de ses épaules, elle la laissa nue, devant moi.

Pudique, elle s'enfuit en courant vers ses couvertures, m'abandonnant la robe. Je lui criai en riant :

— Couche-toi dans mon lit, va, puisque ce soir tu es une femme blanche!

Alors, sans hésiter, heureuse peut-être, et certainement un peu folle de tout ce champagne, de ces cigarettes, et de cette musique qui lui avaient tourné la tête, Fanna, souple et vive, enjamba son tara et sauta dans mon lit...

XII

Le dernier chameau avait bu et, péniblement, le ventre gonflé, venait de s'éloigner du grand trou sombre où l'eau des tornades, à l'abri des rochers, s'était conservée jusqu'en cette fin d'octobre. Avec les tirailleurs de garde, j'étais rentré au soir tombant.

Dans le ravin étroit et vert, enfoncé comme une lame au flanc de la montagne, j'avais suivi le lit de sable fin d'un oued. Partout dans l'ombre épaisse, multipliés par l'écho, les cris des bellahs, chassant devant eux les chameaux, troublaient le silence.

Les dociles animaux se regroupaient, emplissaient la brousse d'un long frôlement de branches froissées, d'herbes arrachées ou piétinées.

Lorsque j'eus abandonné les arbres, le carré silencieux m'apparut. Non loin, la caravane grouillante et noire amoncelait ses charges de mil, ses paquets de viande séchée, ses ballots de paille.

Le lendemain, quittant Termitt et se préparant à lutter douze jours contre les sables, l'azalaï d'automne montait vers Bilma.

Deux semaines auparavant, j'avais vu disparaître Boultoum, sans espoir de le revoir jamais. Mon séjour dans le Kaouar, voyage compris, devait en effet durer un minimum de dix mois, m'amenant ainsi à la fin de mes deux ans d'Afrique.

J'avais dit adieu à mes camarades, écrit en France pour annoncer ce changement et commencer à parler du retour.

Puis, par un bel après-midi, ayant passé en revue les soixante hommes et les cent vingt chameaux que j'emmenais avec moi, j'avais sauté en selle, le cœur plein d'une émotion saine et forte, laissant à tous ces horizons du sud, témoins indifférents de mes silencieuses promenades, le souvenir des nombreux jours de deuil que j'y avais vécus.

J'étais entré maintenant dans le carré. Les tirailleurs abattaient ma tente et cordaient mes cantines. Lorsque je m'assis à table, un petit bonhomme vêtu d'une courte chemisette blanche et d'un long pantalon noir plissé, serré aux chevilles, s'approcha, les mains croisées devant lui. Je le regardai venir, toujours charmé par cette démarche indolente particulière aux Touaregs.

Celui-ci n'était point voilé et portait même le turban bleu sombre des femmes, le long turban brodé que ma petite Fanna m'avait demandé de conserver au moment de revêtir la tenue masculine, plus commode pendant le voyage.

Elle s'étendit à terre et je lui passai, au fur et à mesure que je mangeai, la moitié des plats, car mon cuisinier, avait-elle déclaré, ne savait pas faire le couscous. Tout de suite après, insensiblement presque, elle s'endormit.

Je regardai les quelques feux qui, de place en place, flambaient encore ou achevaient de s'éteindre. A côté, des tirailleurs, enroulés dans leur djellaba, sommeillaient.

Il faisait nuit noire. A vingt pas du carré, les goumiers, autour d'un quartier de viande qui grillait, piqué à une baguette, se racontaient des histoires.

Les chameaux dormaient aussi. Quelques-uns, leur grand cou allongé, avaient la tête posée à terre; d'autres ruminaient, tournés vers les feux.

Des voix dans le ravin, de fugitives lueurs signalaient la présence de la caravane que je protégeais. Un animal cria. Le « hou » strident et bref d'un Touareg appelant un camarade troubla plus violemment le silence. Mais, malgré tous ces bruits infimes, l'immense solitude était là, partout, l'éternelle et morne solitude du grand désert où je veillais cette nuit.

Le vent gémit... Un tirailleur, réveillé par le froid, ralluma son feu. Tout seul, accroupi, les yeux vers la flamme, il se mit

à jouer doucement, sur l'unique corde d'un petit violon, un petit air... toujours le même.

Le lendemain — premier jour de marche dans le désert — nous longeâmes, pendant six longues heures, l'imposante masse noire des monts de Termitt. Puis des cassures se présentèrent et la chaîne, insensiblement, diminua d'altitude. Le sable enveloppa sa base et tenta vers les sommets d'audacieuses escalades. La montagne se mourait ici, rongée par le vent, ensevelie dans les dunes.

Quelques pics isolés, dressant leur tête noire, encapuchonnée d'or, jalonnèrent encore, de loin en loin, la route. Enfin tout vestige rocheux disparut.

A la brune, lorsque la section atteignit le mamelon que j'avais choisi pour passer la nuit, ma vue n'embrassa plus, au nord, que l'immensité claire et sans limites du désert.

La marche reprit le jour suivant, parmi de hauts escarpements rouges, sur lesquels commencèrent à serpenter, de plus en plus nombreuses, les longues et sinueuses dunes mobiles.

Partout, sur les pentes, dans les creux, de grosses touffes de had[1], de mali[2], d'afazo[3], mêlaient leurs taches vertes et jaunes.

J'allais seul, en tête, derrière les goumiers, dont quelques-uns, détachés sur les flancs, gardaient la colonne. Très loin devant, presque toujours à pied, tirant son chameau par la bride, d'un pas égal et vif, le guide précédait les premiers éclaireurs.

Lorsque, fatigué, il montait enfin, j'apercevais sa silhouette qui se balançait sur son chameau. L'on eût dit qu'il dormait.

Que regardait-il? Comment s'orientait-il? C'était son secret et il ne le livrait pas. Toubbou grave et digne d'ordinaire, il riait silencieusement en montrant toutes ses dents, s'il m'arrivait de lui poser des questions auxquelles il ne voulait pas répondre.

De temps en temps, il allumait une pipe en terre, sans tuyau, au fourneau de laquelle il appliquait directement les lèvres. Après trois ou quatre longues aspirations, la pipe était finie. Posément, il la replaçait dans un petit sac de cuir

1, 2, 3. Plantes du désert.

qui pendait à son cou. D'un air satisfait, il se calait entre les deux ballots qui chargeaient son chameau et, le corps légèrement penché en avant, le regard loin, il reprenait son éternelle contemplation.

A son cou pendaient également, en paquet, un nombre incroyable de gris-gris de toutes dimensions, de toutes formes : grâce à eux il ne s'était jamais perdu.

Or, avec moi, pour la première fois depuis qu'il guidait les caravanes, il se perdit. Cela parut si invraisemblable aux caravaniers qui docilement le suivaient, que tous marchèrent des heures et des heures encore, s'écartant ainsi du puits que nous avions côtoyé un moment.

Je l'arrêtai enfin, certain qu'il nous égarait vers l'est.

— Où est le puits, Sala? — demandai-je.

Sa main se leva, indiquant, dans la même direction, des dunes et des dunes où rien n'apparaissait.

Je fis former le carré. Il vint vers moi, l'air triste, et me fit dire que sa « tête avait tourné », mais qu'il allait partir seul et qu'il chercherait de nouveau. Je haussai les épaules. Il s'éloigna sur son chameau... vers l'est encore.

Un homme de la caravane nous remit le lendemain dans la bonne voie. Le guide, suivant nos traces, nous rejoignit le soir.

Jusqu'à Fashi, il ne me parla plus, comprenant que ma confiance en lui était ébranlée. Dans l'oasis, il disparut. Je savais qu'il avait là sa deuxième femme, une Kanouri qu'il ne voyait que quelques jours par an, au moment des azalaï.

Elle me fit visite peu de temps après mon arrivée. C'était une grande femme mince, d'une trentaine d'années, aux dents splendides, aux paupières toutes bleues d'antimoine, très belle encore.

Le guide, non loin, bourrait sa pipe, flegmatique, glissant vers nous de furtifs coups d'œil : n'osant me parler, il avait envoyé sa femme pour tâter le terrain, m'amadouer au besoin.

Elle me donna une bouteille pleine d'un liquide jaunâtre que portait, derrière elle, une petite captive nue. C'était du dolo[1] de dattes. J'y goûtai : cela sentait la pomme moisie

1. Boisson fermentée.

et la fumée. Ma grimace la fit beaucoup rire, et elle accepta les cinq francs que je lui tendis remportant sa bouteille pleine.

Le guide s'approcha en saluant, je lui rendis son salut — la paix était faite.

Au retour, alors qu'il reconduisait la caravane, reprenant la même route, toutes les traces précédentes ayant été effacées, les dunes déformées, je sus que, sans une erreur, sans une hésitation, il avait rejoint Termitt. Passant exactement, sans dévier d'un mètre, par nos anciens carrés, au milieu des terribles steppes où tant d'autres voyageurs avaient trouvé la mort, lui s'était dirigé en se jouant.

***

La mort de l'oryx. — J'allais gravir la dune. A quelques pas de moi, à son sommet, le chef goumier s'arrêta. Glissant de son chameau, il s'agenouilla et j'entendis une détonation. Une deuxième suivit, puis une troisième...

A mon tour, je descendis et m'approchai en me courbant.

A quatre cents mètres environ, un grand oryx blanc nous regardait, la tête haute, ses immenses cornes en lyre rejetées en arrière, superbe.

Je pris l'arme et j'épaulai... Pourquoi?

Pourquoi ai-je tué ce noble animal qui ne fuyait même pas devant nous?

Au premier coup de feu il tomba sur les genoux et lentement se coucha. Les tirailleurs, derrière, poussèrent des cris sauvages. Moi, j'eus le cœur serré.

L'oryx, la tête droite, blessé seulement, nous attendait.

C'était un vieux mâle très maigre, à la fin de ses jours; la balle lui avait à peine effleuré l'épaule et, cependant, il n'avait pas daigné fuir. Il avait décidé de mourir là... peut-être.

Quand j'approchai, au lieu de pointer vers moi ses redoutables bois, il continua de me regarder. Sans crainte, comme étonné, il eut l'air de me dire : « Sois fier... Je suis très vieux, mais tu as voulu prendre encore sur ma vie!... »

Le goumier tira son large poignard et lui renversa la tête. Je passai...

Ce fut ma dernière victime...

***

C'est entre Sountella et Fashi que j'ai vu, je crois, le désert le plus impressionnant, comme je ne l'avais pas même imaginé dans mes rêves de jeunesse. Le désert de feu, aux tons de cuivre, d'or et d'argent... Ici, mer immense, calme et sans rides sous sa voûte bleue; là-bas, furieusement soulevée par un vent qui hurle et projette vers le ciel des lames hautes, nettes et claires.

A leur sommet, un bouillonnement léger, comme l'écume transparente que chasse la brise sur les vagues, rend l'illusion plus frappante encore. Bientôt, derrière ces premières lames, vous pourrez en voir d'autres par centaines, parallèles, presque égales, multipliant leurs courbes gracieuses et hardies, leurs élancements au-dessus de gouffres brusquement creusés, leurs flèches dressées, qui ne sont point retombées.

Car cette mer blonde est figée. Et cette immobilité sournoise et guetteuse est plus impressionnante peut-être que tous les sifflements de l'autre, toutes les lugubres clameurs de la mer bleue et verte.

Souvent, au sommet de très hautes dunes, enveloppés d'un petit nuage doré, je vis des hommes, coupant à pied la route, rejoindre la caravane zigzagante. Devant les ravins qui s'ouvraient sous leurs pieds, ils descendaient debout le long des murs à pic, sans s'arrêter, sans hésiter, enfonçant jusqu'aux genoux dans la poussière impalpable qui se refermait derrière eux. Après, il ne restait qu'une longue traînée plate, comme en fait parfois l'eau qui glisse sur une vitre.

La féerie des steppes n'est pas seulement dans leur immense étendue, leur structure molle et onduleuse, tout ce qu'elles évoquent enfin de réel. Elle est aussi et plus peut-être dans leur indécise et changeante couleur. Sans elle, tout ce sable paraîtrait froid, monotone, sans âme.

Le désert, à l'aube, prend les teintes que l'on peut imaginer du blanc crème au jaune orangé. Toutes, harmonieusement fondues, estompées, voilées par la poudre impalpable qui flotte presque constamment dans l'air, paraissent vaporeuses et floues, timidement enluminées d'or par les premiers rayons

du soleil. Au revers des grandes vagues, une opacité bleue, très crue, dessine dans le ciel leurs angles curvilignes. Çà et là, au flanc d'autres dunes, des taches d'un blanc étincelant scintillent.

Quand vient midi, toutes ces teintes légères semblent se fondre en une seule plus vive, flamboyante, sans ombre. Et ces nappes enflammées, avec leur envolée de dunes mobiles plus claires, c'est bien vraiment la couleur de l'implacable Sahara, sous son ciel de turquoise.

A cette heure-là tout brûle : l'air et le sable; rien ne vit. Les hommes, accablés, se taisent. Chacun sous le voile ou le chèche, le chapeau à grands bords ou le casque, subit la même oppression. Les chameaux, de leur pas égal, souple et silencieux, sans hâte, sans fatigue, dédaigneux, marchent, sachant bien qu'eux seuls sont nés pour vaincre ces solitudes et mourir en elles.

Le soir, lorsque les derniers feux du soleil s'éteignent, une autre magie commence. Tout est mauve alors, tout est rose; la même poussière voltige, qui rend, pour la première fois de la journée, l'horizon incertain. Le ciel mauve et rose se confond avec le sable, mauve et rose lui aussi.

J'eus le spectacle, une fois que j'avais voulu marcher quand même, malgré le conseil du guide, de ce que pouvait être le vrai désert la nuit; le désert des dunes blanches, serrées et hautes, qu'il faut, l'une après l'autre, franchir à leur crête [1].

C'était pour rattraper le temps que l'erreur du guide m'avait fait perdre... L'oasis devait être occupée le lendemain matin.

Sala me fit dire qu'à cet endroit il ne pouvait me conduire de nuit.

— Eh bien, — avais-je répondu, — c'est moi qui te conduirai.

Et nous étions partis.

Il faisait un clair de lune éblouissant... Je me rendis vite compte de ma témérité.

Un véritable brouillard m'environnait. Parmi ces sables, la même, étrange et tenace impression de la mer avec ses brumes, persistait.

1. Cette partie du Sahara est la plus pénible à traverser.

Devant nous, jamais de dune apparente; mais à tout moment nous franchissions des cimes. Je me souviens d'avoir marché comme au milieu d'un nuage. Brusquement, sur mon passage, une muraille se dressait qu'il nous fallait contourner, suivie d'une autre, d'une autre encore. Les goumiers, qui cherchaient avec moi les défilés, m'appelaient... et leur voix me parvenait atténuée, affaiblie, voilée.

Je me souviens d'avoir dévalé des pentes jusqu'au fond de ravins sombres, fait côtoyer aux chameaux des escarpements où je ne me fusse point aventuré de jour. Et toujours, devant moi, cette même teinte grise qui, je le savais, ne se dissiperait pas.

Vers minuit la lune se coucha. Il fallut alors renoncer à avancer.

Depuis un certain temps, nous errions sur une grande étendue plane.

Je me retournai. Sans vouloir que perçât dans ma voix le moindre soulagement, la moindre joie d'avoir enfin terminé cette course à tâtons, je lançai le « formez le carré » habituel.

Les grandes ombres des chameaux glissèrent près de moi, me dépassèrent et m'entourèrent. Bientôt un feu brilla, faisant, derrière sa flamme, la nuit plus épaisse, lui rendant enfin, loin des dunes hallucinantes, son simple et naturel aspect.

Le soir du troisième jour après notre départ de Sountella, une dizaine d'arbres isolés au fond d'une cuvette nous annoncèrent que nous étions arrivés au puits d'Arga.

C'étaient, depuis que nous avions quitté les contreforts de Termitt, les premiers arbres que nous apercevions.

Ils étaient maigres et tristes, tachant les immenses plissements blancs. Leurs pauvres branches, dépouillées de feuilles par les chameaux affamés des caravanes, inclinaient vers le sol des ramures noires et mutilées. L'idée que ces arbres avaient peut-être une vie, qu'ils se voyaient là, perdus pour toujours dans ces sables, que, par les nuits froides, la lune, très haut dans le ciel, les regardait serrés les uns contre les autres, frissonnant sous les tourbillons gris, me fit peur.

Deux ou trois palmiers doums presque enterrés balayaient le sol de leurs larges éventails sombres et, à leur pied, des trous à demi comblés marquaient l'emplacement de la nappe d'eau. On la trouvait ici à un mètre à peine, aussi le forage fut-il rapide.

L'abreuvoir eut lieu tout de suite. Ce soir-là fut un des plus beaux, des plus étranges de ma vie de là-bas.

Je m'étais assis à mi-flanc de la croupe qui borde les puits. En face, sur l'éblouissant tapis, le troupeau hésitant descendait dans la nuit silencieuse.

Auprès des trous noirs, des tirailleurs, le torse nu, emplissaient les puisettes. Le grand abreuvoir, déjà plein, brillait, reflétant la lune.

Par huit ou dix, les chameaux s'avancèrent, tendant le cou vers l'eau qu'ils flairaient. Plusieurs, impatients, prirent le trot. Puis, tous réunis burent à longs traits, de longues minutes, s'arrêtant par instant pour secouer sur les hommes qui faisaient la chaîne leurs babines humides et molles, d'un geste sec et répété de la tête.

L'atmosphère était calme. Je m'étendis sur le sable tiède encore. Et, seul, ayant enfin abandonné le maladif besoin qu'ont les gens de ma race d'extérioriser leurs sensations, je savourai pleinement, égoïstement, la scène qui se déroulait sous mes yeux.

— Tu dors? — prononça tout à côté la voix fluette de Fanna.

Je tournai la tête. L'enfant était debout près de moi, vêtue de blanc, la taille souple et cambrée, serrée par le long pantalon dont les plis lourds, tombant droit, se fronçaient aux chevilles.

— Tu dors, — répéta-t-elle, — mais moi, là-haut, j'avais peur, car il n'y a personne dans le carré. Alors je suis venue.

Elle s'assit à mes pieds. Je caressai ses cheveux noirs qu'une raie séparait sur le front. Paresseusement, elle se renversa et posa sa tête sur mes genoux.

— Je suis fatiguée, — dit-elle. — Tu sais, pour une petite fille comme moi, c'est beaucoup marcher tout cela.

Je lui dis que nous devions arriver dans trois jours. Elle poussa un soupir et, rejetant les bras en arrière, s'étendant de tout son long sur le sable, elle déclara :

— A Fashi je resterai couchée deux jours, je ne me lèverai même pas pour manger; je dormirai.

L'abreuvoir dura trois heures environ. Peu à peu la température se rafraîchit. Autour des puits l'animation diminua et la fatigue gagna les hommes qui ne parlèrent plus.

Laissant Fanna endormie, et pour lutter moi-même contre le sommeil, je me levai, me mêlant aux travailleurs, cherchant à ranimer leur ardeur abattue.

Enfin les derniers chameaux s'éloignèrent en flânant. J'allai réveiller ma femme qui, frissonnant sous la caresse de l'air, se serra contre moi. Tous deux, derrière l'énorme troupeau, nous gravîmes péniblement la côte en haut de laquelle nous allions pouvoir nous reposer... quelques courtes heures.

Le lendemain, en effet, dans l'aube naissante, la caravane s'ébranlait, prête à franchir, d'une marche pénible et lente, les dunes mobiles qui, sans interruption cette fois, barraient le chemin du nord.

XIII

Ce matin-là — le matin du jour où je devais arriver à Fashi — je m'éveillai sur mon petit lit de camp, dressé comme d'habitude dans le sable.

La couverture remontée jusqu'au menton, car il fait froid la nuit, dans ce désert, je regardai l'aube impatiemment attendue blanchir.

Ce furent d'abord, à l'est, des fumées lourdes, ocre et sépia, qui flottèrent au ras du sol. Derrière elles, la clarté du jour s'annonça.

Le carré s'animait. Les hommes sellaient leurs bêtes. Un mince filet pâle couronna enfin les lointaines ténèbres. Des milliers d'étoiles s'éteignirent.

La féerie se termina. Au-dessus de ma tête, le ciel devint bleu sombre, l'horizon sud et nord se vêtit de soie violette. La nuit, partout chassée, découvrit l'étendue : c'étaient des monts de sable roux au flanc desquels, comme des lézardes en un mur, des dunes blanches rampaient.

Tout était clair maintenant. Je me retournai : émergeant des ondes jaunes dont il projeta au loin l'ombre fantastique,

le soleil prit possession de son royaume. Sans troubler son repos, son silence, sans l'éveiller, il vint seulement peupler son sauvage isolement.

***

Fashi, enfin Fashi... le repos, l'ombre, la fraîcheur, après ces longues journées de marche ininterrompue. Fashi, enfin.

Au lever, on avait aperçu le plateau qui borde l'oasis à l'est : masse noire et blanche, dominant à peine le désert qui l'étreint de toute part.

Vers midi nous étions à son pied. A ce moment le guide s'arrêta en haut d'un mamelon qu'il venait d'aborder. Immobile sur son chameau, il attendit.

Lentement, à pas courts, mesurés et sûrs, enfonçant les pieds dans la trace des chameaux qui l'avaient précédé, se cramponnant de tout son corps arc-bouté, de ses deux jambes de derrière écartées et raidies dans ce sable qui fuyait sous lui et l'entraînait, mon chameau, sans élan et sans impatience, sans fougue mais sans défaillance, gravit, dans un dernier effort, la dernière dune qui me séparait de l'oasis.

Le guide me devina près de lui. Il se retourna. Entre son turban et son voile blanc, jaunis par le contact d'une peau que l'eau n'avait pas effleurée depuis Boultoum, ses yeux noirs brillaient. D'un geste large comme tous les gestes que font ces gens-là, il me montra, dans un creux, la forêt de palmes.

Mais un tam-tam se mit à battre : des femmes, mêlées à des musiciens, avançaient rapides et légères, formant comme un essaim noir, scandant une mélopée au son des tambours. Leurs talons frappaient ensemble le sol, elles agitaient au-dessus de leur tête des sortes de larges panaches en fibre de palmiers, teints en rouge, qui ondulaient et retombaient en gerbes autour de leurs poignets minces chargés d'anneaux.

Toutes, dès la première nuit, durent sans doute, comme c'était l'usage, offrir leurs charmes aux tirailleurs en échange d'une poignée de mil.

Arrivées près de moi, elles s'agenouillèrent et le tam-tam

redoubla. Derrière, un vieux fou de griot hurlait à mon adresse des louanges que je ne comprenais pas.

Lentement, d'une allure noble, nous passâmes entre des milliers de dattiers, de jardins enclos de palissades de palmes où poussaient du coton, de la luzerne, des tomates et des courges. Sous les branches, les cristaux d'une saline scintillèrent.

A travers les troncs géants, le village apparut. Toute la population était dehors. Devant une porte étroite, percée dans la longue muraille, quelques vieillards étaient assis.

Fashi est isolée dans le désert; pour éviter les surprises, elle s'est fortifiée de deux murs qui courent parallèlement à son pourtour. Tous deux sont en banco amalgamé de sel et comme il a plu cette année, une partie de ces défenses et de la ville elle-même ont fondu. A l'un des angles, s'élève une sorte de fortin flanqué de quatre tours.

En longeant ces murs nous aperçûmes, formant bloc et séparées par d'étroites ruelles où un homme devait avoir peine à passer, une quantité de petites cases carrées, en terre de salines, noirâtres et pauvres.

J'observai la foule qui se pressait sur mon passage : hommes, femmes et enfants étaient maigres, chétifs, couverts de haillons repoussants. Un regard sans franchise éclairait leurs prunelles; je me promis d'apprendre à les connaître.

Non loin du village, à trois cents mètres des murs, hors de la palmeraie qu'elle borde au nord, recommençant à nouveau le désert, une dune se dresse toute blanche, hardie et légère comme une aile, dominant les palmes. C'est là que je résolus d'établir le carré.

Le lendemain, dès la première heure du jour, la population entière commença à se répandre hors des murs. Les femmes s'agitaient, vêtues de leurs plus beaux pagnes, poussant leurs you-you stridents : la caravane arrivait.

Dans le carré, tout avait été mis en ordre et, lorsque me fut signalée l'approche de la section de protection, mes tirailleurs, alignés sur les faces, se rangèrent pour rendre les honneurs. Je partis moi-même souhaiter la bienvenue au capitaine.

Le chef de l'oasis, à cheval, trottait à mes côtés. Derrière en une sorte de pas de danse rythmé et glissant, le bataillon serré des femmes s'avançait.

Je pris le grand trot quand j'aperçus l'officier, et la main au casque, je me présentai.

Plus loin, confusément, soulevant à ses pieds un léger nuage, marchant tous ses chameaux de front, le premier peloton de l'azalaï couvrit la dune.

Le tam-tam, maintenant, battait furieusement. Les femmes étaient là, inclinées, agitant au-dessus de leur tête les panaches de fibre.

Le chef des goumiers se tourna vers le capitaine et, d'une voix claire, prononça quelques mots. Une réponse lui parvint; d'un seul bond, enjambant la croix de leur selle tous les guerriers sautèrent à terre.

Ils étaient armés du sabre à large lame tranchante ou de la fine lance d'acier incrustée de cuivre. Protégés par les boucliers en peau d'antilope, ils feignirent une attaque sur les hommes du tam-tam et, tout de suite mêlés aux femmes, dansant avec des gestes fous, jamais grotesques, poussant le terrible « hou » avec lequel ils attaquaient autrefois nos soldats, les grands et turbulents enfants de l'Aïr atteignirent la palmeraie.

Tout le village était là, assistant au défilé. Devant mes hommes qui présentaient l'arme, la section d'Agadès pénétra sous les arbres.

***

Deux jours après, la troupe vagabonde monta vers Bilma. Il ne resta plus à Fashi que mille ou quinze cents chameaux dont les propriétaires, ayant terminé leurs transactions, reprirent la route de l'Aïr.

J'assistai à ce départ qui eut lieu sous un vent de tempête, par un froid anormal. Dans la petite aube grise, noyés dans des tourbillons de poussière, les nomades avançaient à pied, courbés en deux, luttant contre les assauts répétés et furieux de l'ouragan, tirant par la bouche leurs chameaux hésitants.

Longtemps, dans le demi-jour atténué, escortées de siffle-

ments lugubres, les ombres défilèrent incertaines. Et lorsque la dernière eut disparu, après un dernier adieu, je rentrai sous ma tente.

XIV

Fashi, novembre 192.. — Je viens de m'enfermer dans ma tente et j'ai bouché du mieux que j'ai pu toutes les ouvertures, afin d'éloigner les mouches qui, aux heures de soleil, deviennent la plaie des palmeraies. Dans cette atmosphère où pas un brin d'air ne passe, sous la toile surchauffée qu'aucun vent n'agite, je transpire paisiblement.

Assis à ma table, je regarde par un œillet où coulisse une corde, le sable étincelant du dehors; et je pense qu'après tout, je suis peut-être mieux là, dans mon étuve. J'allume une pipe de tabac indigène, qui me fait mal au cœur et m'étourdit; je m'appuie aux durs barreaux en tubes de fer de ma chaise pliante.

Un sentiment de bien-être relatif, contrarié par une égale sensation d'étouffement, me pénètre... Je rallume ma pipe déjà éteinte.

Dehors, le cuisinier et l'ordonnance causent entre eux, assis dans le sable brûlant, et jouent à une sorte de jeu de dames, avec des noyaux de dattes.

Il y a quelques mouches encore, mais c'est maintenant très supportable. J'ouvre un livre : *La vie en fleur*, d'Anatole France. Sans trop savoir pourquoi, ce titre seul me fait songer à des jardins, à des pelouses ombragées, à des ruisseaux : « Quelle douceur de vivre en France! » pensai-je. Et de nouveau appuyé à mes barreaux de fer, je rêve un moment.

Sous un pan de toile laissé flottant pour entrer, ma femme se traîne à quatre pattes.

— Pourquoi t'es-tu enfermé là dedans? — me demande-t-elle.

Je lui explique que, les mouches préférant le soleil à l'obscurité, j'en ai beaucoup moins ainsi.

Elle écoute gravement, puis, ayant constaté d'un coup d'œil l'exactitude de mes dires, elle se glisse dehors et revient, traînant une grosse natte d'Agadès faite d'afazo et de cuir

tressé. Elle la déroule à côté de moi, se couche dessus et me regarde.

— Tu as bien dormi cette nuit ? — lui demandé-je.

— Oui et toi?

— Moi pas beaucoup, il y avait des moustiques.

— C'est vrai, et les moustiques ce n'est pas bon, — m'affirme-t-elle.

J'approuve et j'envoie un bouffée de fumée dans la tente.

— Pourquoi fumes-tu? — me demande-t-elle encore, — tu n'aimes pas ce tabac-là.

— La fumée éloigne les mouches, — lui dis-je.

— Tu es bien sûr?

— Mais oui.

— Alors je vais fumer aussi, car les mouches, tu sais, ce n'est pas bon.

Et elle extrait de sa caisse une petite boite de cigarettes à bouts dorés que je lui ai récemment donnée. Je lui en allume une et elle se met à tirer avec effort.

Le résultat, que je connais par les précédentes expériences, ne se fait pas attendre : pendant dix minutes, la pauvre Fanna tousse, éternue et crache, les yeux pleins de larmes. Entre deux bouffées à moitié avalées, elle regarde cependant avec bienveillance sa cigarette dont, soigneusement, elle fait tomber la cendre avec un petit bout de bois qu'elle tient de l'autre main.

... Lorsqu'elle eut terminé, elle regarda vers le haut de la tente le peu de fumée qu'elle y avait envoyée.

— Les mouches sont parties, — me dit-elle avec conviction.

Et, certaine maintenant de ne plus être dérangée, elle ouvrit à l'envers un numéro de l'*Illustration* qu'elle transportait depuis des mois avec elle et, le coude appuyé au genou, le menton dans le creux de la main, elle commença à suivre du regard et du doigt, le contour des figures que contenait le journal — machinalement du reste et sans grand intérêt, je l'avoue, mais bien pour me faire plaisir et ne pas rester inoccupée comme je le lui avais si souvent reproché.

Un moment après, la figure couverte de son tourcoudi[1] pour la préserver des mouches sans doute revenues, Fanna

1. Sorte de turban en voile de coton, très brillant.

dormait tranquille et douce, ses deux petites mains brunes croisées sous la joue.

Une fois encore je me surprends adossé à ma chaise. *La vie en fleur* est là, ouverte à la même page. Dehors tout bruit a cessé... Mêlant son concert à l'odieux grésillement des mouches, la respiration de Fanna s'élève, coupée par instants de petits gémissements.

Je me penche et dérobe, dans la boîte restée ouverte, une petite cigarette, une de celles que je fumais lorsque j'étais très jeune. Les deux coudes sur la table, insensible à la chaleur, à la lourdeur, au malaise de tout mon être, je revis, avec le grand écrivain — vieux, moi aussi, de tant de choses, de gens et de pays vus — les heures de mon enfance où j'ai rêvé à l'officier que je suis aujourd'hui, sous ma tente, dans le désert, avec à mes pieds une menue et gracieuse odalisque.

La chaleur peu à peu s'atténue; la vie renaît dans l'oasis. Des hommes vont aux salines; des femmes, renouvelant le geste antique, conservé sans aucun changement depuis l'origine des siècles, m'apportent de l'eau dans des amphores, les bras en lyre au-dessus de la tête. L'amphore de terre au col évasé n'a pas dû changer non plus, ni le costume de la femme qui la porte : peplos court, de teinte sombre, noué sur l'épaule, recouvrant une bande d'étoffe plus courte encore, ceignant les reins.

Et je songe à cette vie immuable, au dédain, à la paresse, à l'incapacité, à l'isolement, qui l'ont conservée, entretenue, et la maintiendront longtemps encore, toujours peut-être, dans ces cités du désert.

Le soleil est bas maintenant, je vais sortir. Fanna, qui m'a devancé, cause avec une jeune femme qui vient de lui apporter des œufs. Je connais ce genre de cadeau qui oblige la femme du chef à en rembourser dix fois la valeur. La mienne, tout à l'heure, va venir me trouver avec ses trois œufs dans la main et me dira : « C'est Kollo qui m'a donné ça. » — Je répondrai : « Bon », pour jouir de sa déconvenue.

Elle portera un peu déçue les œufs au cuisinier, mais, patiente et tenace, elle reviendra tout à l'heure me dire : « Donne-moi donc de l'argent que je fasse un cadeau à Kollo. »

***

Fashi, novembre 192.. — Ce matin, comme d'habitude, je descends vers l'oasis. Le soleil, caché par la falaise, n'est pas encore levé mais une lueur rouge, d'abord imprécise et qui très vite s'accentue, l'annonce. Tous les nuages au ciel se frangent de nacré et d'or.

La montagne s'éveille et dresse son sommet hors du suaire de sable qui glisse à son flanc.

Je m'assieds devant ma tente où du café noir est déjà servi. Sur la dune, au-dessus de moi, le troupeau s'éloigne gagnant le pâturage, et je m'amuse à contempler la forêt des longues jambes maigres qui se pressent et s'entrecroisent.

Une forme blanche se détache du carré et vient à moi. C'est Fanna qui a enfin secoué son engourdissement de tous les matins. Le haut du corps rejeté en arrière, la tête baissée, très timide, comme chaque fois qu'elle m'aborde après la longue séparation de la nuit, elle approche mais ne me regarde pas encore.

Elle s'arrête près de la table où je fais semblant de lire et pose la main au dossier de ma chaise.

— *Sanou,* — dit-elle très bas.

Je lève la tête vers elle. Ses yeux, toujours gênés, s'apaisent lorsqu'ils rencontrent mon sourire. Je lui tends la main. Elle l'effleure de la sienne.

— Bonjour, — lui dis-je, — paresseuse.

— Je ne suis pas paresseuse, — répond-elle, — c'est toi qui te lèves trop tôt.

Elle a approché une caisse de ma table et s'est assise dessus. Je verse dans son gobelet un peu de café et, suivant mon geste, elle trempe du pain dedans, avec cette différence toutefois que le gobelet repose sur le sol et qu'elle mange complètement courbée, ne saisissant pas l'utilité d'une table ni d'un siège élevé du reste. C'est si simple de s'asseoir par terre, et de poser par terre la calebasse dans laquelle on mange.

Mais un gamin vient d'arriver, tenant de chaque main des canards sauvages. Ce sont de petits canards migrateurs qui vont, je crois, d'oasis en oasis où ils sont toujours assurés de

trouver de l'eau dans les puits peu profonds. Les enfants réussissent à les attraper, je ne sais trop comment.

Je fais alors creuser un assez grand trou pour les y mettre. Fanna, aidée d'Ousman, leur coupe quelques plumes des ailes.

Bien entendu, une fois dans le trou, les canards, en sautant, parviennent à sortir.

Sérieuse, courant en tous sens, Fanna appelle l'ordonnance.

— Regarde, regarde, Ousman, celui-ci qui s'en va sous les dattiers. Tiens! un autre qui sort.

— Mais attrape-les, — lui dit Ousman.

— Ils me mordent moi, — répond-elle effarouchée.

Elle s'agite, folle de voir ses prisonniers se sauver lourdement dans le sable, tandis que l'ordonnance, en trois enjambées, les rejoint. Alors, tournée vers moi, un sourire victorieux éclairant sa figure, elle se croise les bras.

Je ris plus qu'elle, heureux de la voir secouer son apathie. S'arrêtant net, stupéfaite et indignée, elle me lance sur un ton de reproche :

— Tu es donc content qu'ils se sauvent, tes canards? Si je ne les avais pas vus, ils seraient tous partis...

Et elle se laisse tomber sur une natte en murmurant quelques phrases relatives au caractère incompréhensible des blancs, qui s'amusent à acheter des canards pour les laisser se sauver ensuite.

***

Au puits de Téguerett, novembre 192.. — Profitant des jours de liberté dont je dispose avant le retour de la caravane, je suis venu ici, au puits de Téguerett, à quatre heures de Fashi, parce qu'il y a des arbres dont les chameaux mangent les gousses et un peu plus loin un bon pâturage de mali.

J'ai laissé mon sergent européen et quelques hommes à Fashi, emmenant le reste et tous les chameaux avec moi.

Au départ, Fanna, pour m'imiter, voulut marcher à pied. Elle se traîna péniblement, appuyée sur une longue nervure de palme, cherchant à nous suivre, faisant de grandes enjambées. Mais bientôt la pauvre resta loin derrière et je fis arrêter son chameau. Elle me rejoignit essoufflée... Je revois son corps

frêle, courbé en deux, et son bras qu'elle balançait comme elle avait vu faire aux tirailleurs...

Arrivé à l'emplacement du puits, je fis dresser ma tente sous un épineux, parmi tout un fouillis de broussailles. Et il me sembla que je passerais bien là des mois dans ce petit coin, loin de tout souci, loin même des habitants peu gênants de Fashi.

L'autre jour, j'ai escaladé la montagne proche. C'est toujours la même, mais qui se termine ici. De là-haut le bouquet d'arbres me parut minuscule, perdu parmi les dunes innombrables qui couraient à l'ouest.

Lorsque je redescendis, l'ombre violette était déjà tombée. Derrière moi, sous la lune, la montagne ensablée donnait l'impression d'un très lointain plateau couvert de neige...

A proximité du carré, une sentinelle m'arrêta d'un appel rauque. Je mis pied à terre. Fanna, nonchalante, s'approcha, et de sa voix fluette me souhaita le bonsoir.

Puis, les deux mains croisées derrière la nuque, elle m'accompagna près du feu où, sur une natte, mon repas attendait.

XV

Fashi, novembre 192.. — La caravane, revenue de Bilma, n'a fait que passer par ici. Elle est repartie ce matin pour l'Aïr, dont elle apercevra les sommets dans cinq ou six jours.

J'arrive, moi-même, sous le soleil pesant de midi, ayant reconduit le capitaine pendant plusieurs heures.

Dans l'oasis où tout dort, seul sous ma tente, je songe et je m'inquiète. Le charme, l'enchantement dans lequel je vivais, oubliant tout, oublié de tous, vient d'être rompu. Depuis deux jours, grâce à la complaisance du capitaine qui a cru me faire plaisir en me rapportant le courrier déjà parvenu à mon nom, j'ai sur moi des lettres d'*elle*. Je ne les ai pas ouvertes : il me semble que c'est inutile car j'en connais par cœur le contenu. On m'y raconte, en des phrases déjà lues, que l'on s'ennuie, que l'on attend mon retour avec impatience, que j'écris trop peu... Je sais, je sais ; mais pourquoi me dire tout cela, pourquoi venir me tourmenter encore?

***

J'ai pu attendre jusqu'à la nuit sans toucher aux lettres. Elles sont là, devant moi, sur la table. Je redoute tant de les ouvrir... Après, c'en sera fait de mon repos, de mon calme.

Plusieurs fois j'ai saisi la première enveloppe, celle qui porte le timbre le plus ancien. Mais au moment de la décacheter, à mon cœur qui battait, j'ai senti que j'aurais trop mal. Et je me suis arrêté.

« Je vais attendre encore un peu, pensai-je. » Je me suis levé et doucement, enjambant le corps de Fanna, je suis sorti de la tente.

Partout, dans l'épaisse nuit, j'entends le vent qui passe et caresse les palmes bruissantes qui s'agitent en un continuel froissement métallique. J'erre silencieux, prêt à revenir — comme on revient à un péché qu'on redoute — vers ces lettres dont l'idée m'obsède.

Je fixe un point extrême à ma promenade : « J'irai jusqu'au village. » Mais au même instant une voix me dit : « Allons, pourquoi? débarrasse-toi donc vite de ce tourment; après, ce sera fini... retourne. » Et, lâchement, je suis revenu.

J'ai soulevé l'étoffe par où filtre la clarté de ma lampe.

Tiens, ma femme est éveillée. Appuyée sur un coussin, elle regarde la table, les lettres.

Sans rien lui dire, je me laisse tomber sur ma chaise. Un moment, je rafraîchis dans mes deux mains mon front brûlant. « Ah! si elle me voyait, elle là-bas, comme elle aurait honte! »

Cette fois c'est décidé. D'un geste rapide j'ai déchiré un coin de l'enveloppe, et mon doigt qui tremble, glissé dans l'intimité de ces feuilles closes depuis des mois, arrache en grosses dents inégales le papier d'où sort un transparent bleu. J'ai frôlé la lettre... Cette lettre où sa main s'est promenée, qu'elle a écrite pour moi et que je devine là, dans l'ombre.

Soudain je sursaute et je me retourne : la voix de Fanna s'est élevée dans le silence de ma tente. Une pauvre voix basse, qui hésite un peu.

— Pourquoi ne te couches-tu pas?

Accroupie au milieu de ses couvertures, tout son corps

souple comme affaissé sur lui-même, la tête baissée, les deux fuseaux ambrés de ses bras lisses sortis de son boubou blanc, tombant le long du corps, les mains posées l'une près de l'autre sur les genoux, les paumes en l'air, comme deux fleurs, dans une position d'abandon charmant, l'enfant me parle sans me regarder.

— Pourquoi ne viens-tu pas, lieutenant? Depuis que tu as reçu ces papiers, tu ne dors plus... Ne lis donc pas... Après tu seras triste, comme lorsque nous étions dans le sud; tu ne riras plus avec moi. Laisse donc ça... Viens.

Je la regarde, ne pouvant croire que c'est elle, insensible et résignée, qui rompt enfin son isolement sentimental et me donne le conseil de ne pas souffrir.

Elle parle encore :

— Je sais bien... j'ai vu la photo. Tu es triste parce que tu es loin de ta femme blanche. Mais tu la reverras quand tu m'auras quittée. Et moi je ne t'écrirai pas... Je ne sais pas écrire, moi...

Elle a eu un petit geste d'impuissance, un léger haussement d'épaules très humble qui semble dire : « Du reste, moi, est-ce que je compte? »

Je reste là, l'enveloppe aux doigts, à demi retourné sur ma chaise, surpris et touché par ces paroles simples dans lesquelles perce une affectueuse tristesse. La petite s'est affaissée un peu plus; la tête très inclinée laisse pendre jusqu'à ses mains ses longs cheveux nattés.

Longtemps je demeure immobile, sans pensées, fixant les ombres noires de nos deux têtes qui, projetées sur la toile, se touchent. Une sorte de lourdeur que je définis mal m'oppresse.

Puis les paroles de l'enfant me reviennent : « Quand tu me quitteras... » Je sens que c'est cette phrase seule qui me fait mal; l'idée que je vais encore repartir, abandonner cette âme dont l'affection désintéressée, et chaque jour grandissante, m'est devenue chère, pour retourner à l'autre, qui n'a pas su m'attendre.

Rapidement, dans un coin, je fais un tas de toutes les lettres froissées et, sans voir, je mets le feu. Une courte flamme s'élève, suivie d'une fumée qui monte vers le toit.

Sous les feuillets tordus, un peu de feu rouge couve. Du pied je le recouvre de sable.

Et, lorsque je m'étends à côté de mon enfant touareg, je ne sais si je viens d'accomplir un acte de courage ou une impiété.

XVI

Le froid vint me réveiller, je regardai ma montre : deux heures.

Nous devions faire ce matin-là notre dernière étape sur Bilma, dix heures de marche environ. Je rejetai mes couvertures... Les tirailleurs se levèrent engourdis et maussades.

Quelques minutes après, fouettés par l'air vif, allongeant le pas sur un sable dur et résistant de plage, nous étions en route.

Longtemps nous allâmes, avant que ne parut, à l'orient, l'imperceptible lueur annonçant l'aube. Peu à peu les ombres qui m'environnaient et qui glissaient à mes côtés, prirent forme : c'étaient des goumiers pieds nus, filant à longues enjambées, la corde de leur chameau, qui suivait docilement, nouée à la ceinture; des tirailleurs, plus lourds, déhanchés, chaussés de larges et invraisemblables souliers de filali; le guide, en loques, avec sa couverture posée sur la tête.

Il fit jour; des vapeurs roses flottèrent; de gros nuages rassemblés en masses semblèrent fuir vers le zénith. Brusque, impétueux, projetant ses rayons dans un poudroiement d'or, le soleil s'élança hors du sable.

Il était au milieu de sa course lorsque nous vîmes l'oasis. Depuis longtemps la falaise enveloppée de brume, rayant très haut l'horizon, nous était apparue.

Le capitaine commandant le Cercle vint à l'orée nous recevoir. La terre, à cet endroit, était presque noire, semée de traînées blanches, crevassée partout. Le sel affleurait comme à Fashi et les chameaux, en marchant, crevaient la croûte dure qui craquait en cédant. A notre gauche, énormes, les buttes grises des salines s'érigeaient.

Le village, avec son enceinte en banco et son tata [1] aux

1. Fortin.

murs très hauts, était en bordure de la palmeraie. Il grimpait sur un monticule terne et sale. Quelques gamins nus en sortirent, les femmes poussèrent leurs you-you habituels.

Au tournant d'une allée que bordaient les paillottes plus claires des dioulas, le fort surgit. Ses lignes nettes barraient le ciel; il semblait solide et tout neuf. Une grosse tour hexagonale s'élevait, massive, sur sa face sud; les mitrailleuses, par des embrasures, passaient leur canon enveloppé d'une gaine. Près de lui la longue antenne de T. S. F. élançait sa silhouette grêle.

Je fis battre les gangas. Tous les Européens du poste, de nombreux tirailleurs et leurs femmes, sortirent pour se répandre sur une place assez vaste, semée de-ci de-là de hauts palmiers.

Les goumiers y débouchèrent. A l'aise sur leur monture, élégants, très admirés, la poitrine barrée de rouge, ils laissaient flotter au flanc des chameaux leur transparente robe noire.

Au pied du fort, sous les palmiers de la place, j'installai mon carré. Puis, à terre, le capitaine me présenta. Des regards étonnés et sympathiques me fixèrent.

A quelques pas, voilée de blanc, appuyée au tronc d'un arbre, Fanna guettait notre groupe sans s'approcher. D'une main elle tenait par la longue jugulaire de cuir rouge son grand chapeau, dont le fond s'ornait de lanières de filali bleu, tressées dans la paille.

— C'est votre boy? — me demanda le capitaine.

Je souris et je fis un signe au petit « homme » qui, d'un geste aisé, releva sur ses épaules les pans de son boubou brodé et vint à nous. Sa grâce le dénonça et tous, malgré le voile, et le costume masculin, reconnurent une femme.

De sa voix chantante, elle répondit par de rares mots aux compliments qu'on lui faisait sur sa vaillance. Le corps posé sur une hanche, elle restait là, devant moi, ne cessant de me regarder de ses yeux troublés, puisant tout son courage dans la douceur que, pour l'aider, je mettais aux miens.

— Je vais sans doute être obligé de vous la laisser, — dis-je au capitaine, — car je ne pourrai l'emmener dans mes nouveaux territoires de nomadisation.

— Si, — me répondit-il. — L'ère des belles randonnées est

close, je crois bien, pour les méharistes du Kaouar. Des ordres sont venus, limitant désormais votre zone d'action, vous pourrez la garder.

Je m'inclinai, puis exprimai le désir de quitter Bilma le surlendemain.

Au jour dit, je partais. Devant le fort, officiers et sous-officiers vinrent me serrer la main. Une dernière fois j'admirai la grande place ensablée, ses palmiers chargés d'ans qui s'élevaient dans le ciel. Des vapeurs, qu'un soleil sans ardeur ne dissipait pas, flottaient sur le sable.

Près de la petite maison où j'avais couché et qu'entouraient des mimosées, les jardins du poste, sous leurs flamboyants tordus, avec le petit ruisseau qui coulait le long de son talus herbeux, me parurent pleins d'ombre et de fraîcheur...

Nous marchâmes une partie de la matinée et de la soirée dans le sable et la terre craquelée. La végétation était partout abondante : des palmiers, des épineux, de hautes herbes et, dans des champs enclos, de la luzerne et du blé.

Tout le long de la piste, au pied de jeunes dattiers sans tronc, des trous avaient été creusés pour boire et l'on voyait l'eau tout près qui brillait sous l'herbe.

Les villages traversés, différents de ceux du sud, faits de paillottes carrées, assez propres, étaient entourés de jardins. Au centre, un tata élevait ses murs et ses tours de banco, attestant la crainte perpétuelle des sédentaires à l'endroit des guerriers Toubbous et Azgueurs, leurs turbulents voisins.

Le lendemain, à la sortie d'un bois de palmiers que nous avions mis deux heures à traverser, les eaux blafardes d'un étang reflétèrent les murs d'un village. A cet endroit le sol était humide et battu; l'herbe pleine de rosée nous mouillait les genoux, les arbres touffus inondaient nos têtes de leurs fraîches gouttelettes. Mélangé à la terre brune, le sol ressemblait à de la neige fondue, durcie et glissante.

Mais, quelques pas plus loin, abandonnant cette fugitive vision de nos campagnes, il nous fallut recommencer à peiner dans la poussière.

Immuable, le paysage se répétait : c'était partout la même bande verte resserrée entre la falaise abrupte, rosée, et les vagues laiteuses du Ténéré.

Bientôt des goumiers signalèrent un important troupeau de chameaux qui pâturaient devant nous. D'autres reconnurent la section de N'Guigmi. Nous étions arrivés.

Des tirailleurs, installés en petits postes sur les mamelons, prévinrent leur officier qui s'avança à ma rencontre.

Je vis à son air joyeux, qu'il m'attendait avec impatience. Il m'avoua que ses animaux avaient grand besoin de changer d'herbage, la région ne pouvant les nourrir.

Un moment après je mangeais avec lui, sous sa tente, à l'intérieur du carré, qu'il avait établi sur un monticule, en bordure du désert.

De là, je pus voir le nouvel horizon qui allait désormais limiter mon champ d'action. Il n'était ni différent de celui que j'avais entrevu la veille, ni plus étendu. Je constatai même qu'il ressemblait à un autre, abandonné quelques jours avant : à l'accueillante et tranquille oasis de Fashi.

HENRI GRAMAIN

(*A suivre.*)

L'IMPÔT SUR LA DÉPENSE

ET LE RELÈVEMENT

DE LA NATALITÉ FRANÇAISE

La crise mentale qui a paralysé la Chambre pendant quelques mois paraît momentanément apaisée, et il semble aujourd'hui possible de parler dans une atmosphère de calme et de raison de ces taxes qui sauveraient non seulement le Franc, mais la France, si ceux qui ont le pouvoir de les établir voulaient bien se donner la peine de les étudier sans passion et reconnaître en même temps leur caractère d'équité, de simplicité et cette puissance formidable de rendement qui permettrait de transformer en quelques années la situation de notre pays.

Les excédents budgétaires inconnus jusqu'ici qui apparaitraient immédiatement mettraient un terme rapide à la crise de confiance qui nous étouffe. Non seulement la chute du franc s'arrêterait, mais il deviendrait possible de relever sa valeur, en détruisant peu à peu l'inflation actuelle par des remboursements à la Banque de France, qu'il faudrait seulement prendre les précautions de faire assez lents et assez modérés pour ne pas provoquer une crise de production, qui suivrait fatalement une déflation trop rapide. En même temps qu'à la revalorisation [1] du franc, on pourrait procéder à un amortissement sérieux de la dette publique.

1. Je ne puis pas comprendre, malgré l'autorité de tous ceux qui la préco-

Enfin, conséquence beaucoup plus importante encore, grâce à l'excédent de milliards qui resteraient disponibles, on pourrait entreprendre et réussir la tâche magnifique et sacrée de relever la natalité française dans des conditions qui suppriment, en quelques années, le danger mortel qu'elle court aujourd'hui.

Ce ne sont là ni des paradoxes, ni des utopies. Et j'ai, par cet article, l'intention de le démontrer.

Je rappelle en quelques mots ce que j'ai déjà dit, mais qu'on ne saurait trop redire[1]. L'impôt sur le revenu, qui porte en lui le vice d'une irrémédiable iniquité, parce qu'il est l'impôt sur le travail, et qu'il est en outre appliqué avec des taux progressifs dont l'absurdité commence à éclater aux yeux les moins prévenus, — l'impôt sur le revenu doit être remplacé par l'impôt sur la dépense, ce qui d'ailleurs revient au même, puisque en réalité on dépense son revenu, impôt simple, logique, et qui, conformément à la Déclaration des Droits de l'Homme, ferait contribuer chaque citoyen aux dépenses publiques *en raison de ses facultés*.

Cet impôt, qui rétablirait l'égalité fiscale, outrageusement violée aujourd'hui, aurait pour premier résultat de faire rentrer dans les caisses de l'État, au *taux actuel de dépréciation du franc*, des sommes de l'ordre de 25 ou 30 milliards, et probablement davantage. C'est dire que, même après suppression des impôts qu'il serait destiné à remplacer, comme l'impôt sur le chiffre d'affaires et l'impôt sur le revenu, il introduirait dans le budget des excédents considérables qui permettraient de transformer immédiatement la situation financière, et de réaliser, pour le plus grand bien de tous, riches et pauvres, petits et grands, moyens surtout, — ces

nisent, qu'on puisse préférer à la revalorisation du franc, sa stabilisation — approximative, car aucune monnaie n'est stable, pas même la livre sterling, qui varie par rapport au dollar. — La stabilisation comporte des difficultés, l'immense inconvénient de consacrer des ruines nombreuses, et la terrible part d'inconnu que représente la lutte (incessante, spéculative et qui peut être dangereuse au point de devenir catastrophique) nécessaire pour maintenir à un taux à peu près fixe, une devise qui ne s'y maintiendra réellement que par de sages réformes fiscales.

1. « Réflexions sur les impôts ». *Revue de Paris* du 15 février 1926.

malheureuses classes moyennes, victimes expiatoires des bouleversements financiers actuels — un redressement définitif.

C'est un point dont il faut bien se persuader, parce que, dans le plan général de réorganisation financière et sociale que je tiens à esquisser ici, tout repose sur ces excédents formidables, que les budgets n'ont jamais connus, faute d'impôts conformes au sens commun, faute de vues assez larges et en même temps assez simples pour obtenir un rendement fiscal maximum avec un minimum d'injustices, d'ennuis, de vexations et de sacrifices.

Mais ces excédents existant, et il est certain qu'ils existeraient, si les autorités voulaient bien tenir fermement la main à ce que l'impôt soit régulièrement perçu pendant quelques mois, temps nécessaire à ce qu'on en ait pris l'habitude, tout deviendrait simple, facile et pour ainsi dire mathématique.

Il serait, en effet, possible d'opérer en même temps un redressement général, d'arrêter la chute du franc et de le revaloriser peu à peu par le remboursement régulier, mais suffisamment lent — en vingt ans, par exemple, — des billets de la Banque de France, au taux de 2 milliards par an. C'est d'ailleurs ce chiffre qu'avait prévu M. Doumer avec autant de prudence que de jugement, dans le projet de budget qui a été jeté en pâture au Minotaure parlementaire. On pourrait en outre amortir parallèlement la dette flottante par le rachat des bons à court terme, et la dette perpétuelle par le rachat des rentes en Bourse ce qui amènerait fatalement la revalorisation de ces rentes. On y consacrerait une somme suffisante pour amortir annuellement, par exemple, 4 milliards de rentes nominales et pour diminuer ainsi chaque année de 250 millions environ la charge des intérêts. Les rentes perpétuelles ayant actuellement perdu 40 p. 100 de leur valeur, il suffirait aujourd'hui de moins de trois milliards pour racheter et amortir 4 milliards de rentes nominales. Les milliards supplémentaires pourraient aller à l'amortissement de la dette à court terme. Mais il est bien probable, il est même à peu près certain qu'au bout de peu d'années, sous l'influence de ces achats continus, les rentes remonteraient au pair — ou même au-dessus — et que les 4 milliards annuels seraient intégralement absorbés par

l'amortissement des sommes correspondant à 200 millions d'intérêt. Il est vrai qu'à cette époque il y aurait déjà une compensation sérieuse dans l'économie sur les intérêts — un milliard en cinq ans — et que l'arrivée du cours des rentes au niveau, ou même au-dessus du pair, permettrait d'entreprendre avec succès la conversion des emprunts émis aux taux les plus élevés.

Il y aurait donc, rien que par le fait de ces milliards d'excédents judicieusement employés, une amélioration immédiate, considérable et continue dans la situation financière de la France, qui verrait revenir la confiance, le crédit, en même temps qu'elle assisterait au relèvement du franc et à la baisse de la vie, baisse qui compenserait largement les charges supplémentaires provenant des impôts eux-mêmes.

Mais la conséquence la plus importante à mes yeux serait ce que j'appellerai le *redressement social* de la France, par une série de mesures qui auraient une influence certaine sur le redressement de notre natalité défaillante.

J'ai fait allusion à ces mesures et à ces idées dans tous les articles que j'ai écrits jusqu'ici sur la transformation des impôts. Le moment est venu de les développer avec quelques détails, parce qu'elles ouvrent des horizons d'une incalculable portée.

Il est indéniable que l'impôt sur la dépense pèse plus lourdement sur les familles nombreuses et que le père de famille est frappé en raison même du nombre de ses enfants. C'est le gros reproche et peut-être le seul qu'on puisse faire à cette forme de l'impôt. Il ne faut d'ailleurs pas l'exagérer, car les charges imposées par les taxes sur la dépense dans les familles nombreuses, ne sont rien à côté de ces dépenses elles-mêmes : Un vingtième exactement dans le sou du franc. Et si un père de famille chargé de dix enfants a dix paires de souliers à acheter qui lui coûteront, je suppose, 150 francs, c'est cette somme qui lui sera lourde, beaucoup plus que les 7 fr. 50 d'impôts correspondants. Mais cette charge supplémentaire, quelque légère qu'elle soit, suffit à légitimer aux yeux de tous la nécessité d'une réparation pécuniaire, que l'État versera sous forme d'une indemnité proportionnelle au nombre des enfants.

Les dégrèvements actuels, et les quelques mesures qu'on prend en faveur des familles nombreuses, qui sont l'espoir de la France, sont dérisoires, malgré l'activité de quelques hommes, au premier rang desquels il n'est que juste de placer le Professeur A. Pinard, qui s'est consacré avec une généreuse ardeur à cette lutte en faveur des mères et des enfants qui a passionné sa vie. Il faut transformer radicalement cet état de choses, et pour y parvenir, il n'y a qu'un moyen : il faut faire en sorte que le grand nombre des enfants apporte l'aisance au lieu d'apporter la gêne, quand ce n'est pas la misère. Parmi toutes les causes de la dénatalité, les dépenses excessives imposées par l'entretien et l'éducation des enfants est de beaucoup la principale. Il m'a toujours paru évident que la grande majorité des Français n'hésiteraient pas à voir s'accroître le nombre de leurs enfants s'ils trouvaient dans ce nombre même la possibilité de les nourrir.

Depuis mon article paru dans cette Revue, le 25 février dernier, la révélation des résultats donnés par les mesures qu'a prises le grand industriel Michelin en faveur de ses ouvriers est venu illustrer d'une façon saisissante la réalité de mes prévisions, et donner de leur exactitude une démonstration pour ainsi dire mathématique — plus convaincante encore que l'évidence! On sait les résultats obtenus dans les familles Michelin, car celui qui est pour ainsi dire le père de tous ces enfants a bien le droit qu'on leur donne son nom.

C'est en 1916 que Michelin a pris cette généreuse initiative qui, depuis dix ans, a eu le temps de porter ses fruits. Parmi beaucoup d'excellentes mesures sociales, dans le détail desquelles il m'est impossible d'entrer, il a établi pour les familles de ses ouvriers un système d'allocations et de rentes qui s'accroissent proportionnellement au nombre des enfants. Ces allocations ont d'ailleurs été augmentées au fur et à mesure que la vie devenait plus chère et elles sont actuellement de mille francs par enfant, en chiffres ronds. En réalité 1 200 francs par enfant entre trois et huit enfants, un peu moins au-dessus de ce nombre.

Les conséquences n'ont pas tardé à se faire sentir. Et voici les résultats véritablement merveilleux qui ont été obtenus en 1924.

NAISSANCE PAR 1 000 HABITANTS EN 1924			PROPORTION DE CES NAISSANCES	
Localités.	Dans les Familles non Michelin.	Dans les Familles Michelin.	Familles non Michelin.	Familles Michelin.
Clermont-Ferrand . .	14,86	21,20	100 contre	143
Riom.	14,70	30,60	100 —	210
Pont-du-Château . .	12,94	32,10	100 —	250
Beaumont	8,10	21,50	100 —	251
Lempdes	12,30	40,46	100 —	330
Aubière.	7,34	28,10	100 —	380
Cournon	10,40	52,06	100 —	500

Soit en moyenne 32,3 p. 1000 dans les familles Michelin.

Voici donc la démonstration expérimentale des prévisions que j'avais faites. Il ne reste qu'à profiter de ces données et à les appliquer à la France entière en substituant l'action de l'État à celle de cet homme qui lui a donné le bon exemple et qui, en prenant cette magnifique initiative, a bien mérité de la Patrie.

C'est là, il faut le reconnaître, une entreprise considérable mais qui ne serait pas au-dessus de ses forces, avec les ressources immenses que la France obtiendrait par l'application de l'impôt sur la dépense. Ce sont les modalités de cette entreprise que je voudrais étudier ici dans ses grandes lignes, afin d'en démontrer à la fois l'importance et la possibilité.

Le principe en est bien simple : à chaque famille de plus de trois enfants, il serait alloué, pour chaque enfant, jusqu'à l'âge de quinze ans révolus, une indemnité de mille francs (au taux actuel du franc). Si l'on allouait cette indemnité aux familles de trois enfants — qui en comptent environ 1 500 000, — cela grèverait trop fortement le budget, et d'ailleurs une famille de trois enfants ne doit pas compter parmi les familles nombreuses. C'est le chiffre qui maintient la population sans l'augmenter. Pour l'augmenter il en faut quatre. Et ceux-là seuls qui concourent à l'accroissement de la puissance de la Patrie sont dignes d'être soutenus.

En sorte que, pour fixer les idées, une famille de quatre

enfants toucherait une indemnité de 4 000 fr., une famille de six enfants, 6 000 fr., de dix, 10 000 fr. et ainsi de suite.

Il est infiniment probable, pour ne pas dire absolument certain, qu'une mesure de ce genre aurait sur la courbe de la natalité française une influence décisive, ainsi qu'elle l'a eue sur les familles Michelin. Quelle serait l'importance de cet accroissement de la natalité? Il est impossible de le savoir et nous ne pouvons à cet égard que faire des hypothèses. L'exemple des familles Michelin est fort instructif. Dans certains endroits, à Lempdes et à Cournon, la natalité est montée à 40 et à 52 p. 1 000, alors que celle des habitants tombait aux chiffres misérables de 12,30 et 10,40 p. 1 000. Il est vrai qu'à Clermont elle n'est que de 21,20 p. 1 000 contre 14,86 pour la population ordinaire. Mais cela tient à ce que la plupart des célibataires employés aux usines Michelin préfèrent habiter Clermont où ils trouvent plus de facilités de vie et plus de distractions. Malgré tout, en 1924, la natalité générale des familles Michelin, a été en moyenne de 32,3 p. 1 000 alors que la natalité générale de la France a été la même année d'environ 18,6 p. 1 000 (750 000 naissances pour 40 millions d'habitants). Si nous admettions pour la France entière le chiffre de 30 p. 1 000, inférieur de plus de 2 p. 1 000 au chiffre des familles Michelin, cela ferait monter la natalité aux environs de 1 200 000, soit un gain de 450 000 sur les chiffres actuels. A vrai dire, je n'espère pas obtenir d'aussi beaux résultats, car il y a, dans les organisations ouvrières des usines Michelin, des conditions de logement, d'assistance de toute sorte qui ont aussi leur influence, et qu'on ne peut songer à organiser dans la France entière. Mais avec seulement 25 p. 1 000, cela ferait encore 1 million d'enfants chaque année soit 250 000 de plus qu'aujourd'hui. C'est là un chiffre sur lequel on aurait le droit de compter et qui suffirait pour que la France, qui s'achemine actuellement vers la dépopulation et la mort, connaisse une sorte de renaissance dont les conséquences pourraient être incalculables. Cela vaut bien la peine, en vérité, que l'on renonce à se cramponner à la théorie néfaste des impôts directs, qu'on se délivre du fétichisme des mots, et qu'on remplace, dans notre jargon financier, le dogme pourri de l'impôt sur le revenu par la notion

si simple et si féconde de l'impôt sur la dépense, sur la dépense du revenu! « Citoyen qui travailles et qui peines, tu paieras « non pas d'après ce que tu gagnes, mais d'après ce que tu « dépenses, tu paieras non pas d'après ce fruit légitime de ton « travail, mais selon l'usage que tu en fais. Tu seras imposé sur « ta jouissance et non sur ton travail. Mais tu ne seras pas « frappé pour les dépenses nécessaires à l'entretien de tes « enfants. Celles-ci sont sacrées et la Patrie que tu fais « vivre en lui donnant des travailleurs, et des soldats, hélas! « te rendra au décuple ce qu'elle te prend par l'impôt sur « les dépenses nécessaires pour entretenir tes enfants! »

Voilà ce qu'il faut bien comprendre, car en réalité, l'impôt sur la dépense, même en le portant à son maximum, au sou du franc, qui me paraît le meilleur, parce qu'il est, en même temps que le plus productif, le plus simple et le mieux compris, le sou du franc est en réalité un impôt relativement faible, quoiqu'en aient dit les discoureurs de la Chambre dans des harangues dont l'éloquence, souvent réelle, s'emploie merveilleusement à voiler les erreurs dont elles sont tissues. Il est cependant bien facile de comprendre qu'un ouvrier gagnant 12 000 francs par exemple — dont 8 000 seulement seraient soumis à l'impôt, le reste : loyer, déplacements, pain, dépenses inférieures à un franc, etc., en étant affranchis, ne paierait jamais, au taux du sou du franc, qu'une somme de 400 francs soit 3,33 p. 100 de son revenu. Et si cet ouvrier est, par hasard, père de dix enfants, et touche de l'État une allocation de 10 000 francs, ce n'est pas au décuple qu'il sera remboursé de son surcroît d'impôts — c'est dans la proportion de 25 à 1.

Et si, dans les familles qui n'ont pas quatre enfants, car après tout, l'infécondité n'est pas toujours volontaire, on rencontre quelque misère trop criante, eh bien! qu'une caisse de secours discrète et libérale vienne à l'aide de ceux qui en paraissent dignes, sans qu'on s'occupe de savoir s'ils votent pour les puissants du jour ou si leurs opinions religieuses ou philosophiques sont conformes à celles de leur député.

La fixation de l'indemnité à allouer aux familles nombreuses demande une étude complexe et dont je ne puis donner ici que les grandes lignes. Bien des éléments nous sont

inconnus. Ils ne pourront même être précisés que lorsque les mesures nouvelles auront joué pendant un certain nombre d'années. Il ne me paraît cependant pas très difficile d'établir les règles générales qui devraient diriger notre action, sous réserve de modifications ultérieures qui pourraient être rendues nécessaires par l'expérience ou les événements, ou qui, tout simplement, paraîtraient de nature à améliorer ou à perfectionner l'application des mesures nouvelles.

Il faut d'ailleurs nous placer dans le cadre d'une réforme générale, d'un plan d'action continue, tendant au redressement progressif de la situation financière de la France, qui ne retrouvera sa prospérité perdue que par une longue suite d'efforts orientés dans le sens des principes indiqués au début de cet article : excédents budgétaires considérables, remboursement lent et progressif de la Banque de France, relèvement du franc, amortissement des dettes, revalorisation et conversion des rentes et enfin, pour couronner cette œuvre de redressement, réveil de la Natalité française. Pour établir nos calculs, il faut nous placer dans l'hypothèse, qui pour moi ne fait pas de doute, où les indemnités seraient réellement efficaces et auraient une action sérieuse sur l'accroissement de la natalité. Il est cependant probable que cette action ne produirait pas immédiatement son plein effet et que la natalité s'accroîtrait progressivement pendant quelques années, nécessaires à l'adaptation de toute une population aux nouvelles conditions d'existence. Il faut d'ailleurs, pour ne pas avoir de surprise dans nos prévisions, tabler sur les chiffres forts, et supposer que la natalité monterait au chiffre de 30 p. 1 000, au lieu de 25 p. 1 000, qui me paraît plus probable. Dans ces conditions, on peut admettre que l'accroissement de la natalité serait de 100 000 la première année, en augmentant chaque année de 100 000, pour arriver au bout de cinq ans au chiffre de 500 000, correspondant à peu près à cette proportion de 30 p. 1 000, qui me paraît devoir être considérée comme un maximum.

Il faut tenir compte du nombre approximatif d'enfants qui chaque année arriveront à l'âge de quinze ans, auquel l'indemnité cessera d'être due. Ce nombre sera d'ailleurs, pendant quinze ans, sensiblement égal à lui-même, puisqu'il correspond à la faible natalité des quinze dernières années.

Il diminuera même pour les années qui correspondent à la guerre, il ira ensuite en augmentant pendant les années correspondant aux naissances des cinq années d'adaptation, pour rester ensuite à peu près constant, selon les conditions de la natalité nouvelle, jusqu'au jour où les enfants nouveaux, vingt-cinq ans plus tard environ, fonderont eux-mêmes une famille.

Tous ces détails sont donnés avec une approximation, dont je ne méconnais pas le caractère conjectural, dans le tableau annexé à cet article, tableau qui donne une idée des conditions du redressement général de la France.

Tous ces chiffres, quelque approximatifs qu'ils soient, nous sont nécessaires, pour l'évaluation des sommes à demander au budget au fur et à mesure que les conséquences du développement de ces projets se feraient sentir. C'est, qu'en effet, si le chiffre de l'indemnité due pour chaque enfant restait invariable malgré la hausse du franc, le budget n'y pourrait plus suffire. Car en même temps que le chiffre global des pensions monterait jusqu'à 17 milliards, dans une vingtaine d'années, la revalorisation du franc diminuerait progressivement les recettes de budget — sinon en valeur absolue, en francs-or — au moins en valeur relative. Il y aura donc lieu, au fur et à mesure de la revalorisation du franc, de diminuer progressivement l'indemnité jusqu'à un chiffre irréductible, de façon que le total se maintienne dans des limites acceptables.

Mais il faut remarquer que la valeur absolue de l'indemnité resterait constante, parce que la revalorisation du franc, qui ne manquerait pas de se produire à la suite de l'exécution intégrale du plan général de redressement que j'ai exposé dans ses grandes lignes, augmenterait sa valeur effective. En sorte que la valeur réelle de 1 000 francs en 1928 serait la même, calculée en francs-or, que celle de 200 francs en 1948.

En réalité tout marcherait en harmonie. D'ailleurs, en cas de besoin, une augmentation d'un centime dans le sou du franc rétablirait l'équilibre — et cela en vaudrait la peine, étant donnée la grandeur du but à atteindre. Mais il est infiniment probable que cette mesure qui, vu l'expérience déjà faite, ne trouverait sans doute plus devant elle les criailleries des parlementaires tremblant pour leur réélection, serait elle-

même inutile, car l'État trouverait des ressources nouvelles plus que suffisantes dans la diminution progressive de la dette viagère — pensions des veuves et des mutilés — destinée à s'éteindre automatiquement dans un nombre d'années relativement faible; dans les ressources provenant des intérêts des rentes amorties ou converties devenus sans emploi, et enfin dans l'accroissement du rendement des impôts provenant automatiquement de l'augmentation du nombre des Français, qui sont en même temps des consommateurs et des contribuables.

Il est d'ailleurs évident que l'État serait toujours à temps de modifier les modalités du projet actuel selon les résultats qu'il donnerait, et les circonstances qui pourraient survenir. Ce projet n'est pas intangible, mais je pense que les grandes lignes en sont justes et que si on les suivait fidèlement, mes prévisions ne seraient pas démenties par la réalité.

J'ai résumé dans le tableau ci-après les chiffres auxquels je suis arrivé. Ils présentent évidemment un caractère hypothétique, mais tels qu'ils sont, ils peuvent donner une idée claire de la façon dont se dérouleraient les événements.

Il est avant tout nécessaire de connaître, comme point de départ, le nombre des enfants des familles nombreuses. Les derniers chiffres publiés sur ce point se rapportent au recensement de 1911. Ceux du recensement de 1921 ne sont pas encore connus. Mais tels qu'ils sont, ils constituent une approximation suffisante. Sans doute le recouvrement de l'Alsace-Lorraine est venu ajouter le nombre de ses enfants à ceux du reste de la France. Mais on peut admettre avec vraisemblance que le terrible déchet de la natalité pendant la guerre, déchet dont les répercussions se feront sentir pendant longtemps encore, vient compenser cette augmentation.

Pour le calcul des enfants arrivant à l'âge de quinze ans, j'ai eu recours aux tables de mortalité des assurances sur la vie qui montrent que, sur un million d'enfants nés vivants, 849 448, soit, en chiffres ronds, 850 000, atteignent leur quinzième année.

Le nombre des enfants vivants, dans les familles au-dessus de trois enfants, est de 10 384 000 (chiffre de 1911). Les familles de 3 enfants comportent à elles seules plus de 4 500 000 enfants. Il faut donc les éliminer, d'abord parce qu'au point de vue de

la justice, comme je l'ai dit plus haut, elles ne font pas partie des familles nombreuses, qui seules sont celles qui contribuent à l'accroissement de la population — ensuite parce que leur admission surchargerait le budget dans des proportions excessives et suffirait à compromettre la réforme.

D'autre part, il faut déduire de ce chiffre de 10 384 000 les enfants âgés de plus de quinze ans révolus dont le nombre n'est pas spécifié, mais que nous pouvons connaître avec une approximation suffisante, en tenant compte de ce fait que le nombre des enfants du même âge va diminuant d'année en année par suite de la diminution de la mortalité après la première enfance. Il y aura donc pour les enfants au-dessous de quinze ans un chiffre annuel plus considérable que pour les enfants de quinze à vingt ans. De sorte qu'au lieu d'avoir trois quarts d'enfants au-dessous de quinze ans pour un quart d'enfants au-dessus, soit 7 788 000 contre 2 596 000, je pense que nous serons à peu près dans la vérité en acceptant comme point de départ de nos calculs le chiffre de 8 500 000 enfants de moins de quinze ans. C'est ce nombre que j'ai choisi, après mûre réflexion, comme chiffre de base pour les calculs, que je fais partir du 1er janvier 1928.

Il faut tenir compte du nombre des enfants qui arriveront chaque année à cet âge de quinze ans où la pension leur sera supprimée (Colonne B). Si le nombre des enfants était le même pour chaque année, il serait de $\frac{8\,500\,000}{15}$ soit 566 000. Mais, comme je l'ai fait remarquer plus haut, les premières années sont sensiblement plus meurtrières. Il est donc certain que le nombre des enfants qui arrivent à leur quinzième année est moins considérable — et peut être évalué en chiffre rond à 500 000. C'est le chiffre que j'ai adopté (colonne B). Il sera le même pendant quinze ans, puisqu'il correspond aux naissances des années antérieures à 1928 où nous supposons une natalité à peu près constante.

Il faut en outre tenir compte de la mortalité annuelle des enfants au-dessous de quinze ans. Elle est de 15 p. 100, soit en tout $\frac{8\,500\,000 \times 15}{100} = 127\,000$ pour la première année. Ce chiffre, qui varie chaque année avec le nombre des enfants vivants au 1er janvier est indiqué dans la colonne C. Il va

d'ailleurs en augmentant pendant environ vingt-cinq ans, au fur et à mesure de l'augmentation du nombre des enfants pour diminuer ensuite, au moment où la génération commencera à s'épuiser. Mais alors une génération nouvelle entrera en ligne. Je n'en ai pas tenu compte dans mes calculs. Il faut se borner et s'arrêter quelque part (Colonne C), tout en sachant que, dans l'avenir, l'augmentation continuera.

A côté de ces deux colonnes B et C, qui marquent les déchets, est la colonne des naissances D. Actuellement le nombre des naissances est d'environ 750 000, chiffre misérable, qui compense à peine celui des décès. Et c'est ici que nous entrons dans le domaine des conjectures. J'admets que l'influence des pensions se fera sentir immédiatement et progressivement, comme le fait s'est produit dans les familles Michelin. On peut penser que l'augmentation des naissances s'accroîtra pendant environ cinq ans, au taux moyen de 100 000 par an — jusqu'à ce que la natalité arrive au taux de 30 p. 1 000 — inférieur encore de 3 p. 1 000 à celui des familles Michelin. Je pense que ce chiffre est trop élevé. Mais nous sommes obligés pour nos calculs de prendre le chiffre fort, de façon à ce que nous puissions organiser les obligations financières de l'État dans des conditions qui excluent toute surprise. En sorte que si nous pouvons faire face aux dépenses nécessitées par une natalité de 30 p. 1 000 nous pourrons mieux encore exécuter nos obligations avec une natalité plus faible.

C'est ainsi qu'après la cinquième année, nous arrivons à une natalité uniforme de 1 250 000 — destinée à s'accroître au bout de vingt-cinq ans, lorsque la nouvelle génération, plus nombreuse entrera en jeu (1 250 000)! (colonne D).

La colonne E indique la différence entre le nombre des naissances et celui des éliminations, soit par décès, soit par arrivée à la limite des quinze ans — et la colonne F marque le total des enfants à pensionner à la fin de chaque année, — total reporté dans la colonne A, au 1er janvier de l'année suivante.

Ici se pose une question capitale. Celle du chiffre total des indemnités.

Il est impossible de faire la moindre prévision sur les charges résultant d'une réforme de cette importance, sans envisager en même temps les ressources qui permettront d'y faire face. Il est donc absolument nécessaire d'élaborer un plan

d'ensemble permettant de mener de front ces opérations multiples, qui, par la force des choses, sont destinées à jouer ensemble et à se combiner sans cesse.

J'ai donc été conduit à calculer les éléments divers de cette question si complexe. Ils sont résumés dans le tableau annexé à cet article (p. 18), tableau que je prie le lecteur de parcourir avec attention, malgré son aridité apparente. Toutes les parties en sont d'ailleurs solidaires — et je m'excuse d'avance des erreurs d'arithmétique qui auraient pu s'y glisser — tout en attendant les critiques sur les erreurs de raisonnement.

Pour établir ce tableau, il m'a fallu tenir compte d'un facteur capital, celui de la valeur du franc dans les années à venir, valeur essentiellement variable comme nous n'avons eu que trop l'occasion de nous en rendre compte. Cette prévision est-elle possible? Non, si nous continuons à nous abandonner aux insanités fiscales qui ruinent et déshonorent en ce moment la France. Oui, si nous avons le bon sens et l'énergie de confier notre destinée à des hommes qui aient le courage d'abandonner les conceptions financières démagogiques dont nous souffrons, en attendant d'en mourir, pour revenir au sens commun! Je suis de ceux qui pensent qu'on peut, par des moyens très simples, et qui ne demandent qu'un peu d'énergie, de bon sens et d'esprit de suite, arrêter la chute du franc et lui rendre peu à peu sa valeur d'avant-guerre. Or, pour apprécier et pour prévoir la valeur du franc, au milieu des événements imprévus qui surgissent de toutes parts, il n'y a qu'un élément stable, il n'y a qu'une méthode qui ne trompe pas, ou qui trompe moins que tout le reste. C'est celle qui repose sur ce principe évident que la valeur du franc, comme celle de toute chose en ce monde, est inversement proportionnelle à son abondance. Si l'on jette dans la circulation trois fois plus de francs, quand la quantité de marchandises qu'ils sont destinés à acquérir reste invariable, il est de toute évidence que ces marchandises tripleront de valeur nominale puisque, en fin de compte, elles sont destinées à être échangées contre une quantité de francs trois fois plus considérable. Le franc baissera donc par un phénomène tout naturel, jusqu'au tiers de sa valeur, pendant qu'au contraire la vie deviendra trois fois plus chère. Sans doute diverses circonstances peuvent, dans une certaine mesure, modifier la rigueur de cette

loi : balance commerciale, nécessité d'achats considérables à l'étranger, spéculation, thésaurisation, crise de confiance amenant une crise de crédit. Mais ce sont là des circonstances variables, impossibles à préciser, d'ailleurs accessoires, et il n'en reste pas moins certain que le seul élément sur lequel nous puissions compter dans nos prévisions, le seul fil conducteur dans ce dédale économique et financier, c'est l'état de la circulation fiduciaire, c'est l'abondance plus ou moins grande du franc.

Je pense donc avoir le droit, faute de mieux, de calculer la valeur du franc d'après cette méthode, qui est la seule ayant quelque valeur et qui puisse permettre une approximation raisonnable.

Nous avons environ pour 40 milliards de francs de billets en trop. Si nous voulons revaloriser le franc en vingt ans, car je pense qu'il faut un temps aussi long pour que la revalorisation se fasse sans à-coup et sans crise sérieuse, il suffit de rembourser à la Banque de France une somme de deux milliards par an. Le franc remontera ainsi automatiquement, avec un décalage et une adaptation plus ou moins variables, mais qui ont des chances d'être à peu près exactes, de 4 centimes par an. Il est vraisemblable que si l'amortissement commençait en 1928, le franc serait au pair vers 1948. A cette date nous reverrions donc le franc-or! Et ce serait une heureuse surprise que de commémorer par ce triomphe d'une conception de réalité, le centenaire d'une crise d'idéologie qui nous a valu, entre autres chimères, les calamités du suffrage universel!

Cette revalorisation du franc est indiquée dans la colonne H, et dans la colonne G j'ai inscrit les chiffres correspondants, au fur et à mesure de la revalorisation du franc, à la pension de mille francs avec le franc à 0,20 centimes. Il suffit en effet de jeter un coup d'œil sur la colonne A pour se rendre compte que, dans une vingtaine d'années, le chiffre des enfants au-dessous de quinze ans, monterait à plus de 17 millions. Avec une pension de mille francs cela ferait 17 milliards, chiffre hors de toute proportion avec les possibilités budgétaires. Bien plus, à cette époque et progressivement jusqu'à elle, le franc montant de plus en plus, et la vie baissant parallèlement, le rendement des impôts que je préconise, de l'impôt sur la dépense, du sou

du franc, irait en baissant dans les mêmes proportions et il est facile de voir (colonne Q) que dans une quinzaine ou une vingtaine d'années, les sommes disponibles en francs revalorisés seront beaucoup plus faibles que les sommes actuelles en francs démonétisés. Leur valeur en francs-or sera identique. Mais leur valeur en francs-papier de l'époque, car nous en serons encore au franc-papier, sera beaucoup plus considérable que leur valeur actuelle. Il faudra donc tenir compte de l'augmentation annuelle de la valeur du franc, (Colonne H), pour diminuer d'autant le chiffre de l'indemnité aux enfants de moins de quinze ans (colonne G). La valeur réelle, la valeur marchandise, le service rendu aux familles nombreuses sera le même, mais le chiffre absolu diminuera de plus en plus (colonne I).

Peut-être cependant, et à titre d'encouragement, serait-il bon, pendant les cinq premières années, et malgré ce qu'il en coûterait au budget, de conserver le taux de 1 000 francs par enfant (Voir colonne K) pour retomber brusquement, à la sixième année, à un chiffre beaucoup plus bas, 500 francs au lieu de 1 000, correspondant au franc remonté à 0 fr. 40 centimes et égal cependant, en valeur réelle, aux 1 000 francs du début avec le franc à 0 fr. 20.

J'ai dit qu'avec le sou du franc le chiffre des impôts perçus diminuerait en raison même de la diminution du prix de la vie et de la valeur des objets taxés. Mais sa valeur totale resterait la même. D'autre part, en cas d'insuffisance, de grosses ressources viendraient s'ajouter, en cas de besoin, aux ressources normales de l'impôt sur la dépense. Ce sont d'abord les intérêts des dettes amorties ou converties devenus disponibles.

Dans le plan d'ensemble de redressement financier que je présente ici, très résumé, car son étude demanderait d'autres développements, j'envisage l'amortissement des dettes, dans la mesure de 4 milliards par an, somme peut-être un peu forte, mais que je crois possible, au moins pendant les quatre ou cinq années employées au rachat et à la revalorisation des rentes. On aurait alors un milliard au moins d'intérêts disponibles. Ensuite on pourrait soit payer l'amortissement sur d'autres ressources, soit le diminuer, soit en laisser le soin aux générations futures, la génération de la guerre ayant assez souffert, et assez donné! Enfin d'importantes

Tableau général résumant les conditions du redressem

ANNÉES	NOMBRE D'ENFANTS AU-DESSOUS DE 15 ANS RÉVOLUS AU 1er JANVIER (en millions) A	ENFANTS ÉLIMINÉS CHAQUE ANNÉE A L'AGE DE 15 ANS (en millions) B	MORTALITÉ DES ENFANTS AU-DESSOUS DE 15 ANS AU COURS DE L'ANNÉE (en millions) C	CHIFFRE DES NAISSANCES PROBABLES (en millions) D	DIFFÉRENCE ANNUELLE (en millions) E	NOMBRE D'ENFANTS AU-DESSOUS DE 15 ANS AU 31 DÉCEMBRE (en millions) F	CHIFFRE DE LA PENSION ANNUELLE SUIVANT LA VALEUR DU FRANC G	VALEUR PROBABLE DU FRANC H	TOTAL DES PENSIONS (en millions) I
1928	8 500	500	127	850	+ 222	8 722	1 000	0,20	72
1929	8 722	500	130	950	+ 320	9 042	853	0,24	74
1930	9 042	300	135	1 050	+ 415	9 455	714	0,28	75
1931	9 455	500	137	1 150	+ 513	9 968	625	0,32	19
1932	9 968	500	144	1 250	+ 606	10 574	555	0,36	86
1933	10 574	500	158	1 250	+ 592	11 666	500	0,40	58
1934	11 666	500	167	1 250	+ 583	11 749	455	0,44	08
1935	11 749	500	176	1 250	+ 574	12 223	416	0,48	98
1936	12 223	500	183	1 250	+ 563	12 786	384	0,52	90
1937	12 786	500	191	1 260	+ 559	13 345	357	0,56	77
1938	13 345	500	200	1 250	+ 555	13 895	333	0,60	62
1939	13 895	500	208	1 250	+ 542	14 437	312	0,64	50
1940	14 437	500	216	1 250	+ 534	14 971	293	0,68	38
1941	14 971	500	224	1 250	+ 526	15 497	277	0,72	25
1942	15 497	500	232	1 250	+ 518	16 015	263	0,76	21
1943	16 015	500	240	1 250	+ 510	16 525	250	0,80	13
1944	16 525	722	248	1 250	+ 280	16 805	238	0,84	06
1945	16 805	741	252	1 250	+ 257	17 062	227	0,88	8
1946	17 062	768	256	1 250	+ 226	17 288	217	0,92	7
1947	17 288	803	259	1 250	+ 188	17 476	208	0,96	6
1948	17 476	858	262	1 250	+ 140	17 616	200	1 fr.	5
1949	17 616	906	264	1 250	+ 80	17 696	200	1 fr.	5
1950	17 696	970	265	1 250	+ 15	17 711	200	1 »	5
1951	17 711	1 008	265	1 250	— 23	17 688	200	1 »	5
1952	17 688	1 057	265	1 250	— 72	17 614	200	1 »	5
1953	17 614	1 103	264	1 250	— 117	17 497	200	1 »	4
1954	17 497	1 152	262	+	— 164	17 333	200	1 »	4
1955	17 333	1 197	259	+	— 206	17 127	200	1 »	4
1956	17 127	1 243	257	+	— 250	16 877	200	1 »	3
1957	16 877	1 288	254	+	— 292	16 585	200	1 »	3
1958	16 585	1 324	248	+	— 322	16 263	200	1 »	2
1959	16 263	1 362	244	+	— 356	15 907	200	1 »	1
1960	15 907	1 417	238	+	— 405	15 502	200	1 »	1
1961	15 502	1 464	232	+	— 425	15 077	200	1 »	0

1. Dès le début de l'augmentation de la population, les recettes du budget s'accroîtront. Vers la qu
zième année, l'augmentation étant de 5 millions environ, le budget s'accroîtra d'environ un huitième.
2. A partir de la vingt-cinquième année, et même avant, les enfants nés depuis les mesures nouve
auront des enfants à leur tour. La diminution des naissances, qui se manifeste à partir de la vingt-

VALEUR PROBABLE DU FRANC	TOTAL DES PENSIONS (en millions)	PENSIONS DES 5 PREMIÈRES ANNÉES AU CAS OU ON MAINTIENDRAIT L'INDEMNITÉ DE 1 000 FRANCS (en millions)	REMBOURSEMENT ANNUEL A LA BANQUE DE FRANCE (en millions)	BILLETS RESTANT EN CIRCULATION (en millions)	AMORTISSEMENT ANNUEL DE LA DETTE (en millions)	CHIFFRE DE LA DETTE AMORTIE (en millions)	TOTAL DES INTÉRÊTS DEVENUS DISPONIBLES (en millions)	SOMMES DISPONIBLES DONNÉES PAR LE SOU DU FRANC, SUIVANT LA VALEUR DU FRANC APRÈS DÉDUCTION DE L'IMPÔT SUR LE REVENU ET DE LA TAXE SUR LE CHIFFRE D'AFFAIRES (en millions)	TOTAL DES DISPONIBILITÉS, (RECETTES BUDGÉTAIRES ET INTÉRÊTS DISPONIBLES) (en millions)
H	I	K	L	M	N	O	P	Q	R
0,20	722	8 723	2 000	48 000	4 000	4 000	200	15 000	15 200
0,24	741	9 042	2 000	46 000	4 000	8 000	400	12 500	12 900
0,28	750	9 455	2 000	44 000	4 000	12 000	600	10 710	11 310
0,32	190	9 908	2 000	42 000	4 000	16 000	800	9 375	10 175
0,36	868	10 574	2 000	40 000	4 000	20 000	1 000	8 325	9 325
0,40	582	5 582	2 000	38 000				7 500	8 500
0,44	080	5 080	2 000	36 000				6 825	7 825
0,48	984	4 984	2 000	34 000				6 240	7 240
0,52	909		2 000	32 000				5 760	6 760
0,56	772		2 000	30 000				5 355	6 355
0,60	626		2 000	28 000				4 995	5 995
0,64	504		2 000	26 000				4 660	5 660
0,68	386		2 000	24 000				4 325	5 325
0,72	292		2 000	22 000				4 155	5 155
0,76	212		2 000	20 000				3 945	4 945
0,80	131		2 000	18 000				3 750 [1]	4 750
0,84	000		2 000	16 000				3 530	4 350
0,88	873		2 000	14 000				3 405	4 405
0,92	751		2 000	12 000				3 255	4 255
0,96	635		2 000	10 000				3 120	4 320
1 fr.	523		2 000	8 000				3 000	4 000
1 fr.	539							3 000	4 000
1 »	542							3 000	
1 »	537							3 000	
1 »	523							3 000	
1 »	464							3 000 [2]	
1 »	466							3 000	
1 »	423							3 000	
1 »	375							3 000	
1 »	317							3 000	
1 »	282							3 000	
1 »	151							3 000	
1 »	100							3 000	
1 »	015							3 000	

Chiffres identiques à ceux de la colonne précédente (I).

Chiffres à fixer suivant les circonstances.

Chiffres incertains.

1 milliard au moins.

t. Vers la q[illegible]me année (1951) n'est donc qu'apparente. Il y aura au contraire augmentation dans des proportions n huitième, connues, mais certaines. Il y aura également augmentation des recettes budgétaires et continuation sures nouv[illegible]s excédents, du fait de l'impôt, des intérêts disponibles, des conversions, de l'extinction de la dette e la vingt-[illegible]ngère et de l'accroissement du nombre des contribuables et des consommateurs.

ressources viendraient encore s'ajouter, avec les années, à celles que je viens d'énumérer. Disponibilités des pensions et des rentes viagères par l'extinction progressive des bénéficiaires, extinctions très nombreuses d'ici vingt ans, et aussi recettes supplémentaires de l'impôt ou plutôt de tous les impôts dus à l'augmentation même du nombre des contribuables et des consommateurs.

Il resterait sans doute encore beaucoup d'argent — et ce ne sont pas les façons de le bien employer qui feraient défaut : aménagement des colonies, travaux publics, marine militaire et marchande, relèvement des indemnités aux officiers, sous-officiers et soldats rengagés permettant d'augmenter leur nombre, fonds de secours, propagande à l'étranger, actuellement sacrifiée, laboratoires, fondations scientifiques, littéraires et artistiques, en un mot tout ce qui fait contribuer à la grandeur, à la prospérité et au rayonnement de la France.

Voici donc les chiffres que des calculs évidemment conjecturaux, mais parfaitement admissibles, permettent d'établir. Ils ne sont d'ailleurs pas intangibles et tous leurs éléments peuvent être modifiés selon les nécessités inspirées ou imposées par les circonstances. Mais ils suffisent à montrer que ces projets, quelle que soit leur ampleur, puisqu'il ne s'agit de rien de moins que d'un plan général, que d'une méthode de relèvement social et financier de la France, ils suffisent, dis-je, à montrer que ces projets n'ont rien de chimérique. Il suffit de vouloir : Il suffit que les hommes du Parlement, qui, après tout, veulent tous, comme nous le voulons nous-même, le bien et le salut de la France, veuillent bien s'arracher aux préjugés qui les aveuglent, aux combinaisons politiques et électorales dont ils s'indignent eux-mêmes, aux machinations des partis, qui tuent la France et qui ne sauveront même pas les partis qu'elles déshonorent.

Mais il n'est que temps. Le franc baisse toujours — un peu sans doute par suite de spéculations, de manœuvres douteuses, de ventes forcées ou volontaires, mais surtout, et je m'étonne de n'avoir vu indiquer nulle part cette cause évidente, parce que l'inflation de quelques milliards votée il y a six mois, commence à produire son plein effet. Les billets en circulation ont augmenté dans une proportion sérieuse. Par la force des choses le franc a baissé proportionnellement. Telle est la cause

profonde de la baisse actuelle et de la vie de plus en plus chère. Les autres causes sont secondaires, et toute nouvelle inflation, si elle devient nécessaire, et elle le deviendra si les mêmes méthodes continuent, produira les mêmes effets, jusqu'à la catastrophe! Nous pouvons l'arrêter. Mais il n'y a qu'un moyen. La confiance, dont on parle toujours, la confiance ne suffit pas! Il faut l'argent. C'est par l'argent, c'est par les excédents de plusieurs milliards, c'est par les budgets surabondants, c'est par la déflation et par la déflation seule qu'on portera remède aux calamités de l'inflation. Et qu'on ne nous berce pas d'espoirs illusoires. La souscription nationale actuelle n'est qu'un palliatif enfantin. Et si l'on employait seulement la dixième partie de la publicité que les journaux font autour d'elle — alors qu'ils font autour du sou du franc, des taxes sur les dépenses et de la suppression de l'impôt sur le revenu, la conspiration du silence — à expliquer aux foules aveugles le mécanisme et les avantages de l'impôt sur la dépense, la partie serait gagnée. Car enfin, que donnera cette souscription nationale? 300 millions, 500 millions, un milliard peut-être, versé une fois pour toutes, — c'est-à-dire ce que donnent les impôts de quelques jours! Malheureusement cette idée, malgré ce qu'elle peut renfermer de généreux, présente un grave défaut, celui d'éveiller des espérances sans lendemain, et de détourner les idées des choses sérieuses, des vrais remèdes — du vrai remède, devrais-je dire : la transformation radicale de notre système fiscal.

Si les réformes que je préconise, avec beaucoup d'autres, sou du franc, taxe sur les paiements, avaient été établies il y a quelques mois, — si surtout elle avaient été établies dans toute leur ampleur et étendues à tous les achats, si la coalition des indifférences, des ignorances et des terreurs électorales, — qui, espérons-le, seront un jour châtiées par la révolte des électeurs, ne s'étaient pas dressée contre ces vérités de sens commun, au point de renverser sur cette seule question un ministère de bonne volonté et de sens droit, nous aurions déjà commencé à remonter la pente infernale sur laquelle nous glissons de plus en plus vite et l'augmentation de la vie que l'on reproche aux impôts de consommation, si tant est qu'elle ait lieu, serait déjà compensée, au lieu de s'accroître de jour en jour!

Et qui sait si le Shylock américain aurait osé, comme il vient de le faire, prélever sur ses amis d'hier la livre de chair et de sang qu'on n'ose exiger que des faibles, mais qu'on hésite à demander à celui qui s'est relevé et qui se tient debout, avec ses forces reconquises, sur la terre rougie de son sang!

Nous pouvons, malgré tout, nous pouvons nous sauver nous-mêmes, nous tous, Français, qui hier encore combattions coude à coude dans l'horreur des batailles! Nous le pouvons, en nous associant tous, pour apporter aux caisses de l'État, selon nos facultés, tout l'argent dont il a besoin. Que sont donc ces hommes, que sont ces citoyens qui n'acceptent les impôts qu'autant qu'ils sont payés par les autres? Et que sont ces parlementaires qui ne songent qu'à préserver des impôts, même les plus justes, même les plus faibles, leur clientèle électorale, et à charger jusqu'à l'écrasement, au risque de décapiter la France, le petit nombre de ceux dont le travail, l'esprit d'entreprise et le courage, sont la condition première de l'activité générale?

Quel spectacle donnons-nous au monde, qui, après avoir admiré notre vaillance aux champs de carnage et de mort, se demande aujourd'hui si nous sommes bien les mêmes hommes qui ont reculé les bornes de l'héroïsme et en vient à douter de notre courage et même de notre bonne volonté pour l'œuvre du relèvement!

Pour moi, je ne puis croire que le bon sens n'ait pas le dernier mot et que nous allions de nous-mêmes nous précipiter aux abîmes. Je ne puis croire qu'une réforme de nos impôts, si simple, si facile, si pleine de possibilités merveilleuses et cependant réelles, ne puisse pas triompher de la routine, des préjugés qui pouvaient s'expliquer à la fin du siècle dernier, mais dont les difficultés créées par la guerre et par ses suites désastreuses nous montrent le danger mortel. Nous pouvons sortir de l'abîme en rendant à la France, qui les porte déjà dans ses flancs, la richesse et la fécondité! Qu'attendons-nous pour l'entreprendre? Je le demande à tous ceux qui ont au cœur l'amour de la France. Je le demande à tous les Français!

J.-L. FAURE

LA PRÉPARATION BOLCHEVISTE

DE LA GRÈVE ANGLAISE

Dès le début de 1925 les dirigeants moscovites avaient donné pour mot d'ordre à leurs agents en Angleterre de s'annexer à tout prix un nombre suffisant de leaders des Trade-Unions. L'affaire a été rapidement menée et promptement conclue. Il ne s'est plus agi alors que de ménager assez habilement l'évolution des leaders vers les Soviets pour leur permettre d'entraîner les masses ouvrières anglaises. C'est ainsi qu'a été organisée, de main de maître, il faut le reconnaître, l'enquête en Russie de la délégation des Trade-Unions.

Les organisateurs de cette manœuvre furent, d'une part, le journaliste Landsbury, transfuge du Labour Party, devenu le directeur du *Weekly Herald*, organe officiel du Communisme anglais, et d'autre part Fred Bramley, secrétaire du Conseil général des Trade-Unions, également converti, mais en secret. Après une controverse publique, destinée à préparer l'évolution projetée, ils tombèrent d'accord que la situation des classes ouvrières russes sous le régime des Soviets était, en somme, mal connue, aucune étude impartiale n'en ayant été faite. Une enquête menée sur place par des ouvriers anglais, auxquels toutes facilités d'investigation seraient données, permettrait de mettre les choses au point. Fred Bramley s'offrit à conduire la délégation et eut soin de composer celle-ci de Trade-unionistes notables, qui n'étaient pas restés indifférents aux entreprises des Soviets. C'étaient John

Bromley, A. H. Finlay, Purcell, John Turner, Herbert Smith et Ben Tillet.

La délégation partit en proclamant si haut qu'elle ne se laisserait ni séduire ni tromper, que nombre de journaux bourgeois du Continent crurent pouvoir annoncer que ses conclusions seraient gênantes pour le bolchevisme... En fait, l'enquête des leaders trade-unionistes fut une simple comédie, et ils se bornèrent à signer les rapports que leur avait fait préparer la IIIe Internationale sur les sujets suivants : politique, finances, industrie, transports, agriculture, commerce extérieur, armée rouge, justice, liberté religieuse, instruction publique, arts, presse, hygiène et habitations, mouvement corporatif, réglementation du travail, salaires, coopération.

Le recueil de ces rapports, publié au mois de mars 1925 par la délégation de retour en Angleterre, constitue un véritable hymne à la gloire des Soviets. De légères critiques n'interviennent que pour donner un accent de sincérité. A en croire les enquêteurs, la situation actuelle de l'ouvrier russe, attaché à l'usine comme le serf à la glèbe, déporté ou fusillé en cas de grève, et touchant en moyenne 37 p. 100 du salaire qu'il recevait sous l'ancien régime, cette situation est véritablement paradisiaque et constituerait « un idéal magnifique » pour l'ouvrier anglais. Il faudrait la plume humoristique de Dickens pour analyser convenablement ce compte rendu. A noter particulièrement la description des prisons bolcheviques, véritables lieux de délices pour personnes nerveuses. Trois cent mille exemplaires du rapport de la délégation furent distribués dans les Trade-Unions et ses conclusions furent reprises dans une série de conférences faites sur tous les points du Royaume-Uni. *La sensation produite sur les masses ouvrières fut énorme.*

Les circonstances matérielles étaient malheureusement, aussi favorables que possible au déclanchement d'une agitation révolutionnaire. Le Royaume-Uni traverse une crise économique très grave. La politique de relèvement de l'Allemagne, poursuivie par MM. Lloyd George et Ramsay Macdonald, a eu pour conséquence la réapparition sur le marché mondial du redoutable concurrent germain. Tandis que l'ouvrier anglais et l'ouvrier français sont sortis de la guerre en décidant qu'à l'avenir ils travailleraient moins et

seraient payés davantage, l'ouvrier allemand accepte des salaires réduits et travaille en moyenne dix heures par jour. Aussi, dans les soumissions pour fournitures métallurgiques, par exemple, l'Allemagne est-elle en état de faire des prix inférieurs de 30 à 50 p. 100 à ceux de l'industrie anglaise. La revalorisation de la livre sterling, revenue au pair de l'or, a aggravé encore cet état de choses. En sorte que, tandis que toutes les cheminées allemandes fument, l'Angleterre voit s'éteindre les siennes. Elle compte deux millions et demi de chômeurs, parmi lesquels un million trois cent mille, menacés de mourir de faim, doivent être pensionnés par le Budget britannique — auquel ils ont coûté, en trois ans et demi, une somme qu'on peut évaluer, au change, à *soixante milliards de francs*.

Si formidable que soit ce chiffre, il a tout juste la valeur d'une aumône pour l'immense armée des sans travail, éternellement anxieux à l'idée de la suppression possible du secours qui les fait vivre. Loin de rendre hommage à la conscience sociale d'un État qui s'impose un tel sacrifice, ils écoutent de plus en plus la voix des leaders communistes, qui réclament l'augmentation sans limite du fonds de chômage et son alimentation par des prélèvements sur le capital. L'assurance qu'en Russie, sous le régime des Soviets, les ouvriers sont maîtres absolus et vivent plantureusement, presque sans travailler, plonge dans l'extase les frustes prolétaires d'outre-Manche — bien plus que nos ouvriers français, toujours un peu sceptiques, même dans leurs plus grands enthousiasmes. Moscou ne pouvait donc souhaiter un terrain plus favorable pour y déposer les funestes suggestions du rapport de la délégation trade-unioniste.

C'est dans la corporation des mineurs, dont le secrétaire général, Cook, est un des plus ardents communistes de l'Angleterre, que les conséquences de la manœuvre bolcheviste commencèrent à se faire sentir. L'industrie charbonnière anglaise souffre peut-être plus qu'aucune autre branche de l'activité britannique. La concurrence allemande et la hausse de la livre n'opèrent point seules ici; il faut compter encore avec la réduction de la consommation du charbon dans le monde. Aussi cent cinquante mille mineurs britanniques doivent-ils être

pensionnés comme chômeurs et plus du double ne travaillent-ils que vingt-huit heures par semaine, en moyenne, au lieu de quarante-deux, chiffre normal. La situation des six cent mille restants, qui travaillent encore régulièrement, manque tout à fait de sécurité, puisque, sur les 568 entreprises minières qui n'ont pas fermé leurs puits, plus de 300 sont en déficit chronique et ne continuent l'extraction qu'en raison de la pression exercée sur les propriétaires par le Gouvernement. Au surplus, pas d'espoir prochain d'amélioration : le charbon anglais revient beaucoup trop cher en comparaison du charbon allemand, et la supériorité de sa qualité n'est, malgré tout, qu'un facteur secondaire.

Pour résoudre la difficulté, les propriétaires de mines avaient engagé, avec la corporation des mineurs, des pourparlers sur les bases suivantes : *Arriver à tout prix à la diminution du prix de revient du charbon.* Pour cela aucun sacrifice à prévoir sur les dividendes d'actionnaires, puisque ceux-ci sont pratiquement inexistants depuis le début de la crise, mais compression d'au moins 5 p. 100 sur les frais d'administration et de direction. De leur côté les ouvriers s'imposeraient des sacrifices. La journée de travail du mineur anglais est la plus courte du monde ; il faudrait l'allonger d'une heure. Son salaire, très supérieur, toutes choses égales, à ce qu'il était avant guerre, est le plus élevé du monde, il faudrait le réduire de 5 p. 100. A ce prix, le charbon anglais recommencerait à pouvoir être exporté, le chômage cesserait, et la situation générale serait consolidée.

Ce langage austère aurait eu chance, à d'autres époques, d'être écouté dans les milieux trade-unionistes, qui ont parfois fait preuve de sagesse et de bon sens. Mais les principaux leaders des Trade-Unions sont aujourd'hui, nous l'avons vu, à la solde de Moscou ; ils dénoncèrent la proposition patronale comme une provocation, et, sous la conduite de Herbert Smith et de Cook, en firent *le point de départ d'une véritable campagne de guerre civile.*

La médiocrité intellectuelle de l'ouvrier anglais leur permettant de nier hardiment les faits les mieux constatés les agitateurs assignèrent à la crise charbonnière des causes simplistes, de facile assimilation pour des cerveaux sans

instruction : « Si le charbon se vend mal, c'est évidemment qu'il est trop cher. Mais, s'il revient si cher, c'est que l'exploitation des mines est mal comprise et mal conduite, nous exigeons le contrôle ouvrier, avec le droit de se faire communiquer tous documents et toute comptabilité. Nous exigeons la suppression des dividendes aux propriétaires de mines : ne se sont-ils pas suffisamment engraissés, dans le passé, avec la sueur de leurs ouvriers? Qu'on nationalise les mines, sans indemnité, bien entendu, et le charbon reviendra moins cher. Et puis les frais de direction sont trop élevés, les bureaux des Compagnies trop somptueux, les ingénieurs trop bien payés; qu'on rogne sur tout cela et qu'on remplace les ingénieurs par des camarades élus par les Soviets de Mineurs. Ils coûteront beaucoup moins cher, et le prix du charbon baissera. La preuve que tout cela est réalisable se trouve dans le rapport de la délégation des Trade-Unions envoyée en Russie, c'est avec de pareilles méthodes que les Soviets ont fait de l'ancien empire des Tsars un pays de Cocagne. Tant pis si, pour cela, il a fallu égorger la bourgeoisie; elle avait fait son temps. »

L'enthousiasme des mineurs, devant ce langage, fut si vif que les fédérations de mineurs les plus ardentes (Pays de Galles-Sud, Écosse, Lancashire et Forest of Dean) déclarèrent la grève immédiate. Ce n'était pas ce que désiraient les communistes. Parfaitement renseignés sur le véritable aspect de la question charbonnière, ils savaient que 60 p. 100 des exploitations minières encore ouvertes sont en état de déficit régulier et ne demandent qu'à fermer leurs puits. Une grève isolée ne pouvait donc qu'échouer, et le formidable outil révolutionnaire que constitue la Corporation des ouvriers mineurs s'y serait brisé sans utilité politique pour Moscou. Herbert Smith et Cook décidèrent donc de gagner du temps en amusant le tapis par diverses jongleries, jusqu'à ce qu'un mouvement d'ensemble de toute la masse ouvrière fût devenu possible.

C'est pourquoi ils firent proposer aux Communes, par le député Stephan Walsh, de relever encore le salaire minimum de mineurs, qui est déjà supérieur *en or* d'un tiers à celui d'avant-guerre. La majorité conservatrice fit observer que

l'augmentation demandée nécessiterait une subvention de 25 millions de livres sterling (4 milliards et demi de francs) chaque année, et rejeta la motion par 208 voix contre 143. Une conférence fut ouverte avec les *propriétaires* des mines pour chercher une solution au problème. Mais les délégués ouvriers, tous communistes, arrivèrent avec un programme qui ne laissait aucun espoir de parvenir à une entente, puisqu'il prévoyait l'aggravation systématique des causes de la crise : 1° Affiliation obligatoire de tous les ouvriers mineurs à la Fédération nationale; 2° Diverses augmentations de salaires; 3° Réduction de la journée de travail à six heures par jour; 4° Congé payé de deux jours par semaine, le samedi entier et le dimanche. En somme, au lieu du retour à la semaine de quarante-huit heures, réclamée par les propriétaires, les mineurs proposaient l'abaissement à trente heures; au lieu d'une réduction de 5 p. 100 sur les salaires, de nouvelles majorations. Toute entente était impossible sur de telles bases.

Les chefs communistes, d'ailleurs, ne négociaient que pour avoir le temps de mettre sur pied la grande machine de guerre dont ils attendaient le succès : l'*Alliance industrielle ouvrière.*

DÉVELOPPEMENT DU CONFLIT

La pensée de Moscou était de reprendre, sur des bases plus larges et avec une préparation meilleure, la tentative faite, dès 1922, de grouper pour une action révolutionnaire, en dehors du cadre régulier du Conseil des Trade-Unions, les principales corporations ouvrières du Royaume-Uni. Le mouvement dit de « la Triple Alliance », échoua alors faute de cadres suffisants et parce que les idées soviétiques n'avaient pas encore été répandues dans les milieux ouvriers. Aujourd'hui, les cadres existent : ce sont ceux des Trade-Unions eux-mêmes à la solde des Soviets; la propagande en faveur du communisme, par la presse et la parole, a pris un développement immense.

Maître de la Fédération des mineurs, le bolchevisme britannique s'en servit pour lancer un appel aux autres

Fédérations ouvrières du Royaume-Uni, en vue de constituer une alliance permanente contre le patronat. L'objectif avoué était que chaque corporation entrant en grève fût immédiatement et sans limites appuyée par toutes les autres. *L'Union des transports des ouvriers généraux, l'Association des employés de Chemins de fer, la Fédération des ouvriers constructeurs de navires et l'Association des ouvriers mécaniciens* furent particulièrement sollicitées d'entrer dans le bloc ouvrier : leurs bureaux, travaillés à l'avance et conquis, n'attendaient d'ailleurs que cet appel. Les « camarades » Bevin, à l'*Union des transports*, Walkden, aux *Employés de Chemins de fer*, John Bromley et Dickinson, aux *Mécaniciens* et W. Smith, aux *Constructeurs de navires*, entraînèrent leurs collègues. Le 1er juin 1925, les grandes associations ci-dessus réunirent leurs délégués à Londres dans une conférence présidée par Herbert Smith, des *Mines*, un des enquêteurs envoyés en Russie. On y décida, à la presque unanimité, la création de l'*Alliance industrielle ouvrière* qui étendra son autorité sur trois millions et demi d'ouvriers anglais, en vue d'une action d'ensemble à engager. Herbert Smith en fut acclamé président et le Comité directeur fut formé d'autres communistes, hier encore trade-unionistes assez pâles, mais aujourd'hui moscoutaires fervents. Une grande campagne de presse et de conférences a été menée pour célébrer cette alliance, *et place, en fait, la majeure partie des ouvriers anglais sous la dépendance de la IIIe Internationale.*

Il pourra paraître étonnant que la création de l'*Alliance industrielle ouvrière* ait laissé froid le Conseil des Unions, où dominait jadis l'esprit réformiste et qui se voit déposséder par l'association nouvelle de son autorité et de la majeure partie de ses effectifs. En 1922, après le mouvement manqué dit « de la Triple Alliance », où se manifestaient déjà les intentions de Moscou, le Conseil général des Trade-Unions avait profité de l'échec de la grève entreprise pour excommunier par avance toute tentative similaire et pour décider qu'il avait seul qualité pour servir d'intermédiaire entre deux ou plusieurs fédérations ouvrières en vue d'une grève commune ou pour tout autre but. Des referendums opérés au sein des organisations affiliées avaient confirmé ce point de vue. Et voici qu'à la faveur

de la crise charbonnière, le mouvement de 1922 reparaît, considérablement amplifié, et que les bureaux des cinq principales fédérations se lient par une alliance offensive, sans prendre l'avis du Conseil général, pas plus, d'ailleurs, que celui de leurs adhérents respectifs. Beaucoup de syndicalistes à l'ancienne mode crurent qu'un conflit allait éclater et que le Conseil des Trade-Unions allait faire respecter ses droits, prendre position contre l'*Alliance industrielle* et en appeler à l'opinion ouvrière anglaise. En fait le Conseil général resta inerte et laissa s'effectuer sans résistance le tour de passe-passe des communistes. C'est que, là aussi, Moscou avait joué son rôle : les leaders du Conseil étaient passés au camp bolcheviste, trahissant la confiance de leurs mandataires. Pendant que Swales, son président, endormait les mécontents, le secrétaire général Fred Bramley, déjà nommé à l'occasion de la délégation envoyée en Russie, et le secrétaire adjoint Citrin, poussaient de toutes leurs forces à la constitution de l'*Alliance industrielle.*

D'autre part, l'attitude du patronat anglais dans toute cette affaire fut exceptionnellement inerte. Jusqu'au dernier moment, il ne crut pas à la mise sur pied de la machine de guerre à laquelle Moscou travaillait; il comptait, pour qu'elle échouât, sur la rivalité du Conseil général des Trade-Unions. Le monopole des conversions, par persuasion ou contre espèces sonnantes, fut ainsi assuré à Moscou... Depuis que la création de l'*Alliance industrielle ouvrière* est un fait, c'est-à-dire depuis l'été dernier, ce sentiment de sécurité a fait place à un véritable accablement, car l'on se rendit compte qu'une grève générale était inévitable.

Bientôt le conflit ne fut plus limité aux mineurs. Les trois grandes unions du groupe des cheminots britanniques sont parties en guerre contre la *Great Weastern Railway* C° qui emploie 117 000 ouvriers. Ne faisant plus que des pertes depuis longtemps, cette Compagnie a annoncé ne pouvoir plus garantir la journée de huit heures et la semaine de quarante-huit heures qui ont entraîné l'apparition des déficits. Les Unions des cheminots ont repoussé toute conciliation et ont formulé la prétention habituelle aux moscoutaires : « Puisque le patronat n'est plus capable de gérer ses entreprises, qu'il

les remette aux mains de ses ouvriers. Ceux-ci sauront aussi bien faire marcher les trains qu'extraire le charbon. La solution de la question posée par les exercices déficitaires n'est pas dans la diminution des salaires et l'augmentation des heures de travail, mais dans l'expropriation sans indemnité : *nous sommes prêts à former les Soviets de l'exploitation...* »

Même situation dans l'industrie mécanique. La Fédération patronale, par l'organe de son président, sir Allan Smith, avait dénoncé la situation critique qui lui est faite par la concurrence allemande, grâce aux salaires inférieurs et à la journée de dix heures en usage outre-Rhin. Elle demandait à porter la semaine des ouvriers anglais de quarante-sept à cinquante heures (jour) et de quarante-sept à cinquante-deux heures et demi (nuit) et à réduire de 10 p. 100 le tarif des heures supplémentaires. Le *conflit a immédiatement éclaté*, bien que sir Allan Smith se fût déclaré prêt à abandonner sa proposition, si quiconque, Gouvernement ou Trade-Unions, pouvait obtenir que les Allemands respectassent aussi la journée de huit heures. Nul ne s'offrit à négocier avec l'Allemagne cet impossible accord; mais les travaillistes déposèrent aux Communes, le 1er mai 1925, une proposition de loi rendant intangible, dans toutes les industries, la journée de huit heures. Battus par 223 voix contre 128, ils ont annoncé que la grève générale répondrait à toute tentative d'augmentation de la durée du travail. La tension, depuis, n'a pas cessé de croître.

On peut donc affirmer que la manœuvre politique exécutée par les Soviets en Angleterre, depuis le début de l'année, a brillamment réussi sur tous les points. A la fin d'octobre 1922, leur effort électoral, grandement favorisé par la politique du Cabinet Ramsay Macdonald, ne leur avait cependant donné que 67 000 voix — quinze fois moins qu'ils n'avaient obtenu en France. Grâce à la complicité des leaders trade-unionistes et au bluff du rapport de la délégation en Russie, ils ont, en six mois, complètement retourné la situation. Trois millions et demi d'ouvriers sont, à la fin de 1925, groupés dans leur main, sous le commandement de meneurs bolchevistes résolus à tout : ils les bercent d'espérances folles et leur promettent pour la fin de l'été une lutte vitorieuse.

LA CONFÉRENCE ANGLO-RUSSE

La main mise bolcheviste sur les principales Trade-Unions anglaises devait fatalement avoir des conséquences dépassant le cadre national du Royaume-Uni. Les organisations ouvrières ainsi subordonnées jouissent, en effet, d'un prestige immense auprès du prolétariat international; il sait qu'elles sont de beaucoup les plus anciennes, les plus puissantes, les plus riches et les plus disciplinées parmi les fédérations ouvrières modernes. Leur action s'était traduite à l'époque, toute récente, où l'Angleterre était prospère, par de telles conquêtes sur le patronat que l'ouvrier anglais en était arrivé à vouloir, ou peu s'en faut, vivre sans travailler. Bien nourri, bien vêtu, adonné aux sports et aimant la vie à la campagne, à peine consentait-il à donner à l'usine, dans la semaine, la valeur effective de trois journées de travail du vieux temps! Un tel résultat, consacré par la législation britannique moderne, fait qu'on ne parle qu'avec respect des Trade-Unions anglaises dans les séances des syndicats du monde entier.

Les chefs de la IIIe Internationale ont pensé que ce prestige pouvait être utilisé pour la réalisation d'un de leurs desseins les plus vastes, les plus inquiétants pour la paix sociale : la centralisation des syndicats de tous les pays sous la direction de Moscou.

L'idée de cette centralisation n'est pas nouvelle, puisqu'elle hantait Lénine au cours de ses derniers mois de lucidité. Mais elle n'avait jamais pu être réalisée, la route étant barrée par l'Internationale syndicale d'Amsterdam, qui professe des idées réformistes analogues à celles de la C. G. T. du citoyen Jouhaux, et qui groupe la grande majorité des forces syndiquées des deux mondes. La direction d'Amsterdam ayant condamné l'orientation communiste, Moscou s'était d'abord vu contraint de se contenter de la conquête, çà et là, de syndicats isolés. Puis le nombre de ces syndicats ayant augmenté, les meneurs bolcheviks les organisèrent en fédérations nationales distinctes — telle chez nous la C. G. T. U., dite unitaire, probablement parce qu'elle faisait schisme. Ces différentes fédérations nationales, soumises à une discipline

presque aussi étroite que celle du parti communiste régulier, aboutissaient à une direction internationale moscovite. C'est ainsi qu'on opposa l'Internationale syndicaliste de Moscou à l'Internationale syndicaliste d'Amsterdam.

Malgré tout, Amsterdam réformiste l'emportait sur Moscou révolutionnaire, et gardait le prestige de la situation acquise, l'adhésion des gros effectifs, la disposition d'archives précieuses, et l'influence de la Société des Nations. N'ayant pu emporter de vive force la position, les chefs du bolchevisme résolurent de la tourner. Ils agitèrent la question en juin 1924, dans le Congrès syndicaliste de Moscou, et communiquèrent à leurs adhérents des directives nouvelles : plus de campagne d'opinion contre les syndicalistes réformistes d'Amsterdam, plus d'accusations de trahison contre ces « vendus à la bourgeoisie ». On leur offrait, au contraire, paix et alliance, à la condition qu'ils ouvrissent leurs rangs aux organisations syndicalistes adhérentes à Moscou... C'était la méthode de l'infiltration, du « noyautage », qui succédait à celle de l'attaque brutale.

L'Internationale d'Amsterdam s'en rendit parfaitement compte et reçut mal les ouvertures qui lui furent faites. Ses chefs, moins faciles à corrompre que ceux des Trade-Unions, résistèrent à toutes les séductions. Et, le 6 février 1925, après de laborieuses négociations, ils firent connaître leur décision; les syndicats adhérant à Moscou ne seraient reçus par l'Internationale syndicaliste qu'à condition d'adhérer aux Statuts d'Amsterdam et d'abjurer publiquement et explicitement les doctrines communistes. En outre, si l'on venait à constater qu'ils continuaient, dans la pratique, à professer les opinions condamnées, ces « relaps » pourraient être, sans débat ni contradiction, jetés définitivement à la porte de l'Église syndicaliste...

Moscou ne s'attendait pas à tant de vigilance dogmatique de la part des « Pères » d'Amsterdam. Mais il ne se découragea point. C'était le moment où la conquête des chefs des Trade-Unions commençait à porter ses fruits. Battus à Amsterdam, les bolcheviks se retournèrent donc vers Londres et y délèguèrent le camarade Tomsky, président de l'Internationale syndicale communiste. Celui-ci ne pouvait qu'être bien accueilli

par Norbert Smith, Fred Bramley et les autres membres de la délégation des Trade-Unions, qu'il avait lui-même pilotés en Russie. D'ailleurs, pour les leaders trade-unionistes, depuis qu'ils ont accepté la complicité avec Moscou, entendre, c'est obéir... On fut donc vite d'accord sur les mesures à prendre contre la récalcitrante internationale d'Amsterdam.

Il fut décidé que l'assaut serait donné en deux temps, sous une forme d'abord indirecte. Se déclarant éclairées sur les mérites du bolchevisme par le rapport de la délégation envoyée en Russie, les Trade-Unions consentiraient à entrer en négociation avec l'Union des syndicats russes, en vue de rechercher les bases d'une coopération permanente. Puis, l'accord une fois publiquement proclamé, les Trade-Unions, avec leur immense prestige sur le monde ouvrier international, se substitueraient aux Russes pour mener l'attaque contre les « pontifes » d'Amsterdam, accusés de diviser le prolétariat mondial par des communications intempestives. Ce programme a été suivi à la lettre.

Le 6 avril 1925, deux mois jour pour jour après l'échec des communistes à Amsterdam, se réunissait à Londres une conférence composée d'une part des chefs trade-unionistes gagnés au bolchevisme, et, de l'autre, des délégués russes présidés par Tomsky. Les deux délégations, quoique complètement d'accord bien avant la première séance, affectaient chacune la plus grande réserve : ne s'agissait-il pas de régaler les ouvriers anglais d'une comédie diplomatique à grand spectacle? Le public, cela va sans dire, était soigneusement exclu, comme il est d'usage dans les milieux où l'on blâme la diplomatie secrète; mais des communiqués étaient publiés deux fois par jour et dans une forme solennelle propre à indiquer que quelque chose était en train de changer dans les assises de l'Univers.

Tout d'abord la délégation russe fut introduite. On la reçut avec solennité et l'on écouta la première communication, sorte de lamentation contre la violence que les dirigeants d'Amsterdam font subir aux pauvres syndicalistes communistes, et l'appel adressé par ceux-ci à la justice, à la magnanimité et à la puissance des Trade-Unions britanniques suppliées d'intervenir dans le conflit. Parlant le langage d'une

députation barbare introduite devant le Sénat romain, la délégation russe offrait de justifier les Syndicats communistes des accusations portées contre eux et implorait aide et protection. Ce langage, si flatteur pour l'amour-propre britannique, fut écouté dans un silence imposant; puis, sans que réponse leur fût donnée, les Russes furent reconduits dans les bureaux mis à leur disposition et la délibération commença. Les résultats en furent portés à la connaissance des Russes par les soins d'une commission de quatre membres, deux de chaque nationalité, chargée d'établir la liaison.

A plusieurs reprises, les 6, 7 et 8 avril, ce cérémonial se déroula, les délégués des Trade-Unions et la délégation russe affectant de se mettre graduellement d'accord sur les mesures commandées par la situation. Le soir du troisième jour enfin, les auteurs de cette comédie jugèrent qu'ils avaient suffisamment impressionné les ouvriers anglais et flatté leur vanité pour pouvoir aller de l'avant. La délégation russe fut introduite et invitée à prendre séance; on lui annonça que sa cause était gagnée et que les Fédérations ouvrières britanniques la prenaient sous leur protection. Quarante-huit heures plus tard paraissait le document dont le lancement avait été précédé de cette habile publicité. C'était une déclaration en plusieurs articles, signée au nom des Russes par Tomsky et Meïnitchansky, et au nom des Trade-Unions par Smiles et Fred Bramley.

Les huit paragraphes de la déclaration proprement dite ne contenaient rien de bien original, en dehors de l'affirmation qu'il est nécessaire de faire l'union syndicaliste universelle sans dictinction entre communistes et non communistes. Le reste n'était que verbiage de réunions publiques, destiné à justifier cette conclusion : la journée de huit heures est en péril, les « forces capitalistes » écrasent les prolétaires, la bourgeoisie prépare une nouvelle guerre, etc. Mais cet exposé des motifs dénué d'originalité était suivi d'un plan d'action singulièrement précis dont voici les données principales : 1° alliance contractée entre le Conseil général des Trade-Unions et le Comité central des syndicats russes; 2° échange régulier de documents de toute nature et étude en commun des questions ouvrières, grèves, agitation, etc.; 3° création d'un Comité anglo-russe de dix membres (président, secrétaire

et trois délégués de chaque côté) destiné à harmoniser les forces syndicales des deux pays.

La première partie de la manœuvre conçue par Moscou était ainsi brillamment exécutée. La seconde, l'offensive contre l'Internationale d'Amsterdam, ne tarda pas à se dessiner. Le 11 avril 1925, en effet, le Conseil général des Trade-Unions se réunissait en assemblée plénière et ratifiait sans opposition sérieuse la convention passée avec les Russes. A l'issue de la séance, le Conseil vota un ordre du jour décidant que les Trade-Unions emploieraient tous les moyens en leur pouvoir pour contraindre l'Internationale d'Amsterdam à ouvrir « immédiatement et sans conditions » une conférence avec les représentants du mouvement syndical russe. Cette sommation d'avoir à se déjuger, adressée aux chefs de l'Internationale d'Amsterdam, était un fait sans précédent dans les annales du syndicalisme. Les communistes, qui sont à l'heure présente maîtres des Trade-Unions, l'aggravèrent encore par l'avertissement suivant : « Si le bureau de l'Internationale d'Amsterdam décide de ne pas convoquer la conférence proposée, le Conseil général des Trade-Unions anglaises se chargera de convoquer une conférence et fera tous ses efforts pour réaliser l'unité internationale en usant de son influence médiatrice entre le mouvement syndical russe et le bureau d'Amsterdam. »

C'est la menace très nette de schisme. Ou bien Amsterdam s'inclinera devant Moscou et consentira à l'introduction du communisme, au « noyautage », à l'absorption lente, ou bien Londres élèvera autel contre autel, convoquera une conférence internationale dont les délégués de Moscou seront les héros, et fondera une concurrence redoutable à l'Internationale d'Amsterdam. Cette dernière, en somme, n'a qu'à choisir entre le poison, manière douce ; ou l'égorgement, manière forte. Elle n'a pas encore fait connaître son choix, mais les communistes ne l'attendront pas indéfiniment. Pratiquement, il ne se passera pas beaucoup de semaines avant que l'aspect mondial du syndicalisme soit profondément modifié : le communisme, qui n'avait presque pas d'influence syndicale au début de l'année, va en posséder une immense, grâce au ralliement des Trade-Unions anglaises, qui, il y a quelques mois, passaient pour a-politiques, presque réactionnaires.

La méthode de conquête des Moscoutaires apparaît ici très nettement. Elle procède par la corruption. Ils n'ont, en effet, pas perdu leur temps à mettre sur pied une propagande destinée à « convertir » les ouvriers anglais. Ces derniers étant organisés et centralisés dans la main de chefs influents, ils se sont d'abord assuré la complicité des chefs. La propagande n'est venue qu'ensuite, comme adjuvant de la discipline syndicale et sous une forme théâtrale destinée à agir plus sur les nerfs des masses que sur leur raisonnement. Ce procédé est conforme aux plus pures traditions révolutionnaires et il a une fois de plus fait ses preuves.

En face de cette activité savante du bolchevisme, de son effort incessant et multiforme, il faut bien reconnaître que l'action des forces de défense sociale a été peu à près nulle. Très bien organisé du point de vue technique, le patronat britannique manque d'informateurs sûrs et d'une direction politique éclairée et agissante. Aussi la manœuvre de Moscou a-t-elle pu se dérouler sans obstacles, et le grand fait de la conquête des Trade-Unions par le communisme, jugé impossible jusqu'au dernier moment, a rencontré plus de stupeur que de résistance chez ceux qui risquent d'en être victimes. Les seules manifestations de défense esquissées ont été un article assez énergique de Lord Rothermere dans l'*Evening News*, et une question posée aux Communes par le colonel James, qui s'est inquiété des conséquences que la conférence anglo-russe pouvait avoir pour la paix sociale. Et ce fut tout. Nous ne comptons pas, en effet, les protestations du travailliste J. Thomas, ancien ministre des Colonies dans le ministère Ramsay Macdonald, qui s'efforce de retenir les ouvriers anglais sur la pente où ils glissent. Ancien laveur de voitures, devenu ministre et ami du prince de Galles, l'honorable J. Thomas propose son exemple comme preuve de la supériorité du réformisme sur le communisme. L'argument jusqu'ici n'a pas paru décisif à ses anciens camarades.

CELLULES ET CONGRÈS

Il ne faudrait pas croire que la conquête des Trade-Unions a été l'objectif unique du Parti communiste anglais. L'orga-

nisation communiste proprement dite suit son cours au delà comme en deçà de la Manche. Seulement elle est loin d'être aussi complète qu'en France et se heurte à des obstacles qui n'existent pas ici.

A la fin de 1924, il n'y avait pas plus de 8 000 adhérents réguliers au Parti dans tout le Royaume-Uni. Ces chiffres se sont considérablement accrus en six mois. Une campagne auprès des chômeurs, dans différents centres industriels, a amené l'adhésion de 75 000 de ceux-ci; et l'on a assité à ce spectacle curieux de gens qui, depuis des années, vivent des secours du Gouvernement, prélevant sur leur pension de chômage une cotisation hebdomadaire pour le parti communiste; ce dernier reçoit, de ce chef, une somme équivalant à 150 000 francs par mois.

D'autre part il existait depuis longtemps, dans les entreprises industrielles, des « shop stewards », analogues aux Comités d'usines, qui avaient pour but la présentation aux patrons des réclamations des ouvriers. Ces « shop stewards » étaient presque tous trade-unionistes à l'ancienne mode, c'est-à-dire réformistes. Le Parti communiste en a entrepris la conquête et a obtenu un succès marqué. En Écosse, tous les « shop stewards » sont aujourd'hui bolchevistes. En Angleterre et dans Pays de Galles, ici la moitié, ailleurs le tiers des Comités d'usine ont été conquis; la proportion est la plus forte parmi les métallurgistes, la plus faible parmi les cheminots. Nous ne parlons pas des mineurs qu'on peut considérer comme passés en grande majorité au communisme. Des Trade-Councils, analogues à nos Comités inter-syndicaux, groupent les Comités d'usines de chaque région. Un congrès de 150 délégués de ces Trade-Councils s'est tenu à Londres le 27 février.

En somme, le communisme, en Angleterre, a suivi une marche inverse de celle qu'il a observée en France. De ce côté-ci de la Manche, les sections locales du communisme se sont formées en cellules d'entreprises, qui se sont élargies, dans chaque usine, en un Comité d'unité prolétarienne. En Angleterre, les Comités d'usines existaient depuis longtemps, et c'est dans leur sein que se sont formées les cellules communistes. Le résultat est à peu près le même des deux côtés, avec cette différence qu'en France la cellule, ayant créé le Comité

d'unité prolétarienne, le domine absolument et lui fournit la presque totalité des membres de son bureau; en Angleterre, la cellule, création récente, jouit d'une influence moindre sur le Comité d'usine. L'Angleterre connaît aussi les « écoles léninistes », analogues à celle de Bobigny dont on a tant parlé chez nous. Le centre est à Manchester et des filiales ont été créées dans la plupart des comtés et le seront bientôt dans tous. Le grand maître de l'enseignement bolcheviste est le camarade Mac Manus. En six mois, huit cents agitateurs sont sortis de ces écoles et, pourvus des fonds nécessaires, ont été répartis sur la surface du territoire, chacun avec une tâche précise.

Les différentes organisations adhérant au Parti se sont réunies en Congrès national à Glasgow le 30 mai 1925. Cent quarante-huit délégués titulaires et une soixantaine de délégués suppléants composaient l'assemblée. Malgré l'interdiction édictée par la police de recevoir les délégués étrangers, on applaudit la présence et les discours du docteur Stocker, membre communiste du Reichstag, et de la camarade Marcelle Lebel, membre du Parti communiste français. Cette dernière fit acclamer par l'assemblée le récit de la « bonne leçon » donnée à Paris, rue Danrémont, aux membres des Jeunesses patriotes, « trop lâches pour venger leurs morts », conclut l'excellente fille. La principale tâche du Congrès consista à régler les bases du fonctionnement des cellules d'entreprises. A noter ce renseignement qu'il existe déjà en Angleterre plus de cent journaux d'usines (il y en a en France plus de 500). Parmi les rapports intéressants, celui d'Elisabeth Turner qui annonçait que le nombre des femmes adhérentes a doublé et qu'on espère qu'il aura décuplé à la fin de l'année.

A signaler également le rapport de Berlioz réclamant l'agitation à outrance dans les colonies anglaises et indiquant les premiers résultats obtenus aux Indes : grève des ouvriers des textiles et de ceux des chemins de fer; en Égypte: troubles de toute nature et menaces d'insurrection générale; au Canada: troubles grévistes et conflits avec la troupe, notamment dans la Nouvelle-Écosse; tout le parti travailliste canadien a passé au communisme depuis le congrès d'Hamilton, sous la conduite de Smith (de l'Ontario) et de J. Mac Donald; au Cap:

agitation gréviste et troubles graves à Bloemfontein où les travailleurs noirs se sont enrôlés en masse dans le communisme; en Perse : lutte contre l'impérialisme britannique et en faveur des Soviets. Un délégué canadien, M. Moriarty, tira de cet exposé la conclusion suivante : « Je suis naturellement partisan de la désagrégation totale de l'Empire britannique et j'espère bientôt voir le drapeau rouge remplacer l'Union Jack. »

Finalement, le Congrès procéda à l'élection du Comité central du Parti, qui fut ainsi composé : Campbell (poursuivi en 1924 pour tentative d'insurrection dans l'armée et la marine britanniques), Politt, Callacher, Ball, Murphy, Page-Arnolt, Inkpin, Robert Stewart, Roebuck, R. P. Dutt, Hannington, Mac Manus, Helen Crawfurd, Hornes, Joss, Ferguson, Elisabeth Turner, N. Watkins, Brown. On présenta au Congrès une bannière rouge offerte par la 7e division de cavalerie soviétique, en garnison à Samara. Et ce fut tout pour ces premières assises du bolchevisme anglais, qui causèrent dans l'opinion d'outre-Manche une sensation aussi pénible que profonde.

MESURES GOUVERNEMENTALES ET FASCISME

Quelles sont les mesures prises par le Gouvernement britannique pour défendre contre le bolchevisme les intérêts qui lui sont confiés? A cette question on est bien contraint de répondre que, du point de vue intérieur et policier il n'a rien été fait de bien efficace.

Un correspondant du *Times* avait lancé la nouvelle suivante, qui avait été accueillie par un sentiment général de satisfaction : « Les polices française et anglaise se sont mises en communication depuis plusieurs semaines afin de s'entendre sur les mesures à prendre. L'accord s'est fait entre les deux polices sur la surveillance à exercer en coopération. Les États-Unis et l'Italie sont également en contact avec les autorités de Paris et de Londres afin de collaborer à cette surveillance. L'Allemagne, de son côté, serait d'accord quant à la politique à suivre à ce sujet. » Malheureusement cette information sensationnelle ne répondait pas à la réalité.

De tous temps, les polices des différents États se sont communiqué les renseignements quant à l'action des anarchistes, révolutionnaires, etc. Au cours des mois de mai et de juin 1925, ces informations ont été un peu plus fréquentes que d'ordinaire et ont visé certains déplacements de chefs communistes, qu'on s'est d'ailleurs bien gardé de contrarier. Et voilà tout.

Tant que les principaux gouvernements européens persisteront à accueillir des ambassades soviétiques qui sont des laboratoires permanents d'espionnage et de révolution, il sera bien difficile aux polices de faire œuvre utile. En Angleterre, c'est en vain que l'énergique ministre de l'Intérieur, sir William Joynson Hicks, a déclaré : « Aucun communiste russe ou étranger ne sera plus admis à poursuivre sa propagande ici. » Cette belle parole n'empêche pas l'ambassadeur Rakowsky d'être assisté d'une véritable armée de deux cent seize attachés, diplomatiques ou commerciaux, qui sont autant de propagandistes couverts par l'immunité diplomatique. Sans doute sir W. Joyson a obtenu du Comité permanent des Communes, par 29 voix contre 9, que soit accordé aux simples inspecteurs de police, sur « présomption personnelle », le droit de procéder à des perquisitions immédiates. Mais ce droit s'arrête au seuil de l'ambassade des Soviets et des domiciles des « attachés » soviétiques.

Seule l'initiative privée, le « fascisme » britannique, a tenté quelque chose d'efficace contre la poussée communiste. La première manifestation d'activité du fascisme en Angleterre remonte à la fin d'août 1924. A cette époque, le siège du Parti communiste à Londres fut le théâtre, pendant la nuit, d'un cambriolage mystérieux. Les bureaux furent visités et mis à sac. On ne toucha pas à l'argent des tiroirs-caisses. Mais tous les papiers furent enlevés, y compris les procès-verbaux des séances et une correspondance secrète avec M. Ramsay Macdonald, alors Premier ministre. Les cambrioleurs ne trouvèrent pas, d'ailleurs, les deux documents confidentiels qui avaient excité leur convoitise : le « registre financier » et la liste des « délégués secrets pour l'Angleterre ». L'un et l'autre étaient en lieu sûr.

Un deuxième coup de main eut lieu à la mi-mars 1925. M. Harry Politt, secrétaire général du parti communiste

anglais, devait prendre la parole à Liverpool. Au moment où son train entrait en gare, quatre individus masqués firent irruption dans son compartiment, le maîtrisèrent, le transportèrent hors de la gare en déclarant au contrôleur qu'il était ivre et l'emportèrent dans la nuit. Son sort fut d'ailleurs moins tragique que celui de l'Italien Matteotti. Promené en auto jusqu'à 2 heures du matin, le camarade Politt fut gardé à vue dans une auberge de campagne, puis, le jour venu, hissé dans un train qui le ramena à Londres. Il n'avait été l'objet d'aucun sévice, mais tous les documents qu'il portait lui avaient été enlevés. La police retrouva et arrêta les auteurs de cette séquestration : un garagiste, un tailleur et deux voyageurs de commerce. Mais le Jury, devant lequel on les traduisit, les acquitta aux applaudissements du public charmé de ce bon tour joué aux « ennemis du Roi ». Depuis ce jour, le caramade Politt ne sort plus qu'escorté par des gardes.

Puis ce furent de nouveaux cambriolages fructueux dans les bureaux du Comité national des chômeurs, et dans ceux du *Sunday Workers* à Glasgow. Quant aux réunions et congrès communistes troublés par la projection de gaz délétères, on ne les compte plus. Et ce n'est pas seulement par surprise qu'agissent les anti-communistes; à Glasgow, lors du Congrès bolchévik; à Londres, lors de deux meetings tentés par les communistes à Hyde-Park, on vit apparaître plusieurs centaines de jeunes hommes portant la chemise noire, à l'instar des miliciens de Mussolini. Immédiatement acclamés et secondés par la foule, ils assaillirent les « cellulards » anglais, qui ne durent, chaque fois, leur salut qu'à l'intervention d'importantes forces de police. Jusqu'ici, il ne s'est pas rencontré une seule circonstance dans laquelle les communistes aient pu librement manifester, tant les fascistes anglais font preuve d'énergie et de mordant, et tant l'attitude du public leur est sympathique.

Qu'est-ce donc que ce mouvement « fasciste » anglais, qui révèle son existence de manière aussi inopinée? Commençons par préciser qu'il n'a aucun rapport, que de nom et d'analogie, avec le fascisme italien. Les «british fascisti » sont essentiellement anglais. Leur programme proclame : « Nous avons foi dans la suprématie du caractère anglais. Nous sommes

persuadés que plus l'Empire britannique sera fort et mieux ce sera pour le monde entier. Nous sommes résolus à nous opposer au communisme et nous ne le souffrirons sous aucune forme... On ne combat pas les bêtes sauvages avec des paroles. Nous resterons constitutionnels tant que le Gouvernement remplira ses fonctions, c'est-à-dire combattra le communisme et maintiendra l'ordre... Pour arriver à nos fins, nous organisons une armée solide, forte, disciplinée, et nous lui donnons une base militaire. »

Cette armée se recrute dans les groupes d'anciens combattants organisés par le maréchal Douglas Haig et dans les associations patriotiques telles que la *British Legion* et les *Crusaders*. L'Y. M. C. A. (Association chrétienne de jeunes gens) et les groupements des plus âgés des boys-scouts fournissent aussi de nombreuses adhésions. Les adhérents sont groupés, à Londres et dans les grandes villes, par districts, et dans les bourgs et les campagnes par comtés. L'organisation est purement militaire et les chefs sont passivement obéis. Jusqu'ici les membres n'ont utilisé qu'un armement légal, mais les fascistes ne cachent pas qu'ils sont complètement armés, et ils entraînent chaque semaine leurs groupes au service en campagne, en prévision d'une guerre civile possible.

Le fascisme anglais dispose de ressources très importantes, fournies par ce qu'on appelle en Angleterre les « Ligues économiques ». Ces ligues, dont le but était jadis purement électoral, sont la *National Propaganda*, la *British Empire Union*, et la *National Citizen's Union*. Elles se sont fédérées récemment en un « Conseil central des Ligues économiques ». Le langage tenu par ce Conseil est identique à celui des fascistes. Le Conseil groupe environ 500 des principales firmes industrielles du Royaume Uni, et est dirigé par un triumvirat composé de MM. Armstrong, Allan N. Smith et Evans Williams, trois représentants de la grosse industrie. Ses ressources actuelles ne sont pas connues, mais le premier appel lancé produisit plus de 600 000 livres sterling (environ 60 millions de francs, au change actuel).

Les tentatives de débauchage de l'armée, qui remontent à plus de deux ans déjà, n'avaient donné aucun résultat sérieux.

Le soldat anglais, homme de métier et aimant le métier, n'a rien de commun avec les recrues du service militaire obligatoire. Bien vêtu, bien payé, admirablement nourri et soigné, il est d'esprit très conservateur et a le plus sincère respect pour les officiers gentlemen qui le commandent. Aussi tous les émissaires communistes qui ont tenté de débaucher des soldats ont-ils été arrêtés par ceux-ci mêmes et remis aux mains de la police. Au bout de cinq ou six mésaventures de ce genre, force a été de renoncer à ce mode de propagande. Tout au plus Moscou pourrait-il compter, dans l'armée, sur quelques ouvriers militaires. Là encore, la situation est différente de ce qu'elle est en France. Peut-être est-elle un peu moins bonne dans la marine, tant à cause de l'état d'esprit impulsif de tous les matelots du monde, qui figurent toujours en bonne place dans toutes les révolutions, qu'à cause de la présence d'un élément irlandais important. On sait que les Soviets se sont intéressés de près à la question d'Irlande. Mais rien de grave n'a été signalé jusqu'ici, et il y a lieu d'être optimiste en raison de la très forte discipline qui règne dans la marine anglaise.

***

AVORTEMENT DE LA GRÈVE GÉNÉRALE

La grève générale anglaise a réalisé, au cours du mois de mai, les prévisions contenues dans l'exposé que l'on vient de lire.

Comment un mouvement aussi vaste, préparé dans ses moindres détails depuis dix-huit mois, a-t-il pu échouer en huit jours de la manière la plus complète et la plus humiliante pour ses organisateurs? C'est ici qu'éclate cette vérité que l'Angleterre a un Gouvernement digne de ce nom, un Gouvernement qui la défend... La politique anti-soviétique de M. Baldwin et de ses collaborateurs peut être, à l'étranger, embarrassée de mille considérations parasitaires qui en gênent le développement, et qui, finalement, la paralysent; à l'intérieur du Royaume-Uni elle vient, par contre, de se donner

carrière avec une sagesse, un esprit de décision et une opportunité dignes des meilleures traditions britanniques.

Il faut bien admettre que fin juillet 1925 la machine de guerre montée par les Soviets était au point, et que la défense du Gouvernement anglais ne l'était nullement. Sans doute, la direction des Chemins de fer avait créé la « réserve technique spéciale », composée d'ouvriers patriotes, auxquels on assurait, dès le temps normal, une prime annuelle de 20 livres sterling, des congés payés et divers avantages de carrière. Sans doute, les British Fasciti et la National League rendaient chaque jour la vie plus dure aux communistes anglais. Mais aucun de ces organismes n'avait atteint, alors, un développement suffisant pour rendre douteuse l'issue du conflit. Si les Trade-Unions avaient déclenché la grève générale à la date, primitivement fixée par les Soviets, du 1er août 1925, le Gouvernement britannique eût été vaincu. Sans doute, alors comme aujourd'hui, il aurait eu avec lui l'opinion publique; mais une opinion publique insuffisamment organisée a toujours servi de litière à une minorité audacieuse et préparée au choc.

Se rendant compte de la disproportion qui existait entre les forces de l'ordre et celles de la révolution, M. Baldwin, l'an dernier, ne visa qu'à gagner du temps. Il y réussit au prix d'un sacrifice d'argent extrêmement élevé, qui fut d'abord généralement critiqué.

La question charbonnière était, alors comme hier, le cheval de bataille des Trade-Unions soviétisées. M. Baldwin et ses collaborateurs, affectant de ne pas voir que le fond du conflit était révolutionnaire, ne visèrent qu'à faire préciser par les Trade-Unions d'une part, par les Unions patronales d'autre part, les limites financières de leur désaccord. Entre les deux points de vue apparut une différence irréductible de 20 millions de livres sterling. Les agents des Soviets savaient pertinemment que jamais les Compagnies minières, déjà déficitaires, ne pourraient assumer un tel supplément de fardeau. Tout était donc prêt pour l'entrée en guerre le 1er août 1925... C'est à ce moment que M. Baldwin déconcerta toute la manœuvre soviétique, en offrant, quelques jours avant la date fatidique, de prendre, pour un an, à la

charge du Budget britannique, la différence de 20 millions de livres sterling.

Du coup, les Trade-Unions soviétisées perdaient leur plate-forme de bataille : elles ne pouvaient plus entraîner dans un conflit des masses ouvrières qui, publiquement, recevaient pleine satisfaction. Force leur fut d'accepter le compromis et d'attendre 1926 pour recommencer leur agitation... M. Baldwin gagnait ainsi un an pour se préparer à une lutte qu'il savait n'être que différée. Sans doute, il achetait chèrement ce répit; sans doute, les contribuables anglais, qui payaient déjà d'énormes impositions pour soutenir 1 300 000 chômeurs, protestaient contre la surcharge qui leur était imposée pour majorer les salaires des mineurs. Mais M. Baldwin, sans dévoiler sa pensée vraie, se contentait de répondre que le sacrifice était lourd, évidemment, mais qu'une grève générale, forcément désastreuse, aurait coûté plus cher à l'Empire britannique que cette onéreuse transaction.

On peut maintenant apprécier les fruits de cette manœuvre patiente et audacieuse, digne d'un Gouvernement assuré de durer et conscient des responsabilités qui reposent sur lui.

M. Baldwin a admirablement employé le répit qu'il s'était assuré à prix d'or. En dix mois, un plan de mobilisation civique a été conçu, et sa réalisation préparée dans les moindres détails, avec cet esprit technique et ce mépris de la dépense qui caractérisent le génie britannique. Les groupements nationalistes analogues aux *British Fasciti* et à la *National League* ont été cordialement invités à collaborer avec les agents du pouvoir en vue de la crise inévitable. Chacun de leurs membres a su, longtemps d'avance, ce qu'il aurait à faire le moment venu et à quels ordres il aurait à obéir.

Seule cette préparation explique comment le Gouvernement a pu recruter, équiper et organiser, en quelques heures et à Londres seulement, 75 000 constables volontaires, qui ont assuré l'ordre, avec une vigueur exceptionnelle, dans les quartiers redoutés de Poplar et de Battersee. La force numérique et la discipline des ligues patriotiques ont fait mieux encore : elles ont permis, dès le troisième jour du conflit, la mise en

marche quotidienne de 4 500 trains et de 72 000 camions automobiles de ravitaillement, que l'armée régulière n'a eu qu'à faire escorter par ses escouades. On peut évaluer à 400 000 le nombre des concours volontaires qui furent assurés au Gouvernement et contre lesquels se brisa l'espoir de 3 700 000 grévistes...

Dès la fin de la première semaine de grève, deux faits étaient hors de contestation : 1° la grève générale pacifique n'avait réussi ni à affamer, ni à paralyser le pays; 2° toutes les précautions étaient prises pour écraser un mouvement révolutionnaire s'il venait à s'en produire un. Dès lors, il devenait évident pour tous que les Trade-Unions soviétisées étaient virtuellement vaincues.

C'est ce moment psychologique que M. Baldwin et ses collaborateurs choisirent pour porter la démoralisation chez l'adversaire par une décision judiciaire dont le retentissement a été énorme. Deux secrétaires de Trade-Unions, choisis au hasard, furent déférés à la justice pour violation de la loi de 1906 qui réglemente le droit de grève. On voulait ainsi obtenir une décision de principe, destinée à faire jurisprudence. Elle a été obtenue dans des conditions qui dépassaient les espérances gouvernementales. Voici, en effet, les considérants rédigés par sir John Astbury, membre de la Haute Cour de justice, qui siège aux Communes comme député libéral :

« Aucune grève ne peut être déclarée sans qu'un vote ait démontré que les deux tiers des membres d'un syndicat la désirent.

» Aucun referendum n'ayant eu lieu, il est impossible de considérer qu'il y ait grève dans le cas présent.

» De plus, il n'existe pas actuellement de conflit industriel, excepté en ce qui concerne l'industrie minière, et il ne peut pas en exister entre le Conseil général des Trade-Unions et le Gouvernement (ce dernier n'étant pas une industrie). Les ordres donnés au Conseil sont donc illégaux et les membres d'un syndicat qui refuseront d'y obéir ne sauraient être privés de leurs avantages syndicaux.

» Au contraire, ce sont les grévistes qui n'ont pas droit aux indemnités de grève tant que durera la grève générale. Les fonds d'un syndicat ne peuvent pas être légalement employés

en indemnités de ce genre, quand elles sont accordées à ceux qui ont obéi à des ordres illégaux. Le point ne peut même pas être discuté.

» *La grève générale actuelle est pleinement illégale et ceux qui incitent les ouvriers à y prendre part ne sont plus protégés par les clauses de la loi de 1906 sur les conflits industriels.* »

Fort de cette décision, M. Baldwin fit annoncer qu'il allait procéder juridiquement contre les chefs des Trade-Unions, ceux-ci ayant violé la légalité.

Une telle annonce laisserait assez calmes les populations de ce côté-ci du détroit, mais elle ne manque jamais de produire la plus vive impression sur une foule anglaise. Les mesures envisagées étaient la confiscation de l'avoir en banque des Trade-Unions, l'arrestation des membres du Comité de grève et de leurs principaux agents, et l'ouverture d'une instruction pour complot contre la sûreté de l'État, ce qui peut entraîner, outre-Manche, la peine de mort ou la déportation. L'émotion fut très vive parmi les grévistes, déjà impressionnés par le déploiement victorieux des forces gouvernementales et civiles, et qui se voyaient menacés en outre de perdre la fortune privée de leurs associations, à laquelle ils tiennent légitimement. Elle fut plus grande encore parmi les membres des bureaux des Trade-Unions, qui ne tenaient nullement à faire connaissance avec les geôles de Sa Majesté.

C'est le moment qu'attendait, pour entrer en scène, un personnage dont nous avons déjà parlé, M. J. Thomas. Exploitant la situation créée par le succès de la mobilisation civique, ainsi que la panique qui fut provoquée par le jugement de sir John Astbury, M. J. Thomas conseilla une défection immédiate aux secrétaires de Trade-Unions menacés d'arrestation. Il leur promit, au nom du Gouvernement, qu'on leur ferait bon quartier. Bref, il réussit à entraîner la majorité du Comité de grève, qui estima que le secours de Moscou était loin et la police de Sa Majesté Britannique très près.

C'était le moment où le Gouvernement interceptait la dépêche chiffrée suivante, envoyée de Moscou par Brown, secrétaire de la IIIe Internationale pour les affaires britan-

niques : « Suivez les instructions pour l'attaque de la deuxième vague; prévenez toute reprise du travail. Intensifiez l'action. Une lettre a été envoyée le 7 mai. » Cette lettre, donnant des instructions détaillées, tombait aussi aux mains du Gouvernement.

Sans souci de ce rappel des engagements pris naguère à Moscou, le Comité de grève capitula. M. Baldwin reçut sa soumission, et, à la prière de M. J. Thomas, qui présenta les délégués, promit qu'il n'y aurait pas de représailles gouvernementales. Mais il ne put rien promettre au nom des Compagnies privées, qui, pour la plupart, mettent de dures conditions au réembauchage des grévistes. Ces derniers, sur plusieurs points, esquissèrent bien des essais de résistance; mais, dans l'ensemble, totalement démoralisés, ils abandonnèrent à leur sort les mineurs, et se soumirent aux nouvelles clauses imposées par les Compagnies.

Ainsi s'est achevé, au neuvième jour de son existence, cette grève générale qui avait menacé la vieille Angleterre dans sa constitution politique aussi bien que dans sa prospérité économique. L'échec des Soviets est indiscutable et complet. Karl Radek, le chef des services de propagandes de la IIIe Internationale, le constate en ces termes dans un interview publié par le correspondant d'un journal de Berlin, le *Rul* : « La fin de la grève nous a frappés comme un coup de tonnerre. La bataille du prolétariat anglais était notre bataille à nous. Nous ne nierons pas que nous avons essuyé un grave échec. Cet échec est dû à un complot ourdi par des traîtres à la cause ouvrière. »

Il est dû surtout, n'en déplaise au camarade Radek, à l'habileté et à la fermeté de M. Baldwin, qui sut admirablement utiliser son repli stratégique de juillet 1925 pour organiser la mobilisation civique à l'aide des associations amies de l'ordre. Il est dû aussi au fait qu'il y a une magistrature anglaise et que les cellules communistes n'ont pas été tolérées dans les régiments anglais. Il est dû, enfin, au sens politique de la bourgeoisie anglaise, qui, sans distinction de nuance conservatrice, libérale ou radicale, a accordé son appui à un Gouvernement de droite aux prises avec la révolution.

On peut se demander si le Gouvernement britannique n'a pas employé auprès des dirigeants des Trade-Unions pour obtenir leur soumission des arguments analogues à ceux employés par les Bolchevistes pour décider leur action. La cavalerie de Saint-Georges est-elle entrée en lutte contre les roubles de Moscou? Une pareille hypothèse vient assez naturellement à l'esprit lorsqu'il s'agit de chefs qu'on a vus trop sensibles à un effort de persuasion métallique. Ne nous y arrêtons pas et portons plutôt nos regards sur la France où aucune des conditions de succès que nous venons d'examiner n'existe pour la répression d'une tentative de grève générale.

Nos gouvernements successifs pactisent tous, en effet, à des degrés divers, avec la révolution; ils réservent leur hostilité pour ces ligues nationales, sur lesquelles, au contraire, s'est appuyé le Gouvernement anglais. La police, l'armée et la flotte françaises sont envahies par les cellules communistes, dont la propagande s'étale au grand jour. Quant à la bourgeoisie française, elle semble tenir, par ses divisions, à justifier le vieux mot de Montaigne : « Mettez deux Français ès déserts de la Lybie; ils n'y seront une heure sans s'entremordre et esgratigner. »

Enfin, il y a en France 3 millions d'ouvriers étrangers prêts à toutes les aventures, tandis que l'entrée en Angleterre de la main-d'œuvre étrangère est sévèrement réglementée.

Qu'on se garde donc bien de tirer des événements d'Angleterre cette conclusion que la grève générale, *ultima ratio* de Karl Marx et de Lénine, n'a pas davantage chance de triompher en France : les conditions de la lutte y seraient toutes différentes, hélas! de ce qu'elles ont été dans le Royaume-Uni.

★ ★ ★

TABLEAUX DE PARIS

Spéculations. — Rue de l'Université, dans l'hôtel de la *Revue des Deux Mondes*. Le rez-de-chaussée le plus « couru » de Paris, cette quinzaine : celui de M. Paul Dutasta, ancien ambassadeur, décédé pendant l'hiver et dont on doit vendre la collection, à la galerie Georges Petit, les 3 et 4 juin.

Appartement haut de plafond, qu'on dirait décoré par Percier et Fontaine, pour quelque personnage influent aux Tuileries... Certaines pièces sont à peu près vides, d'autres trop remplies. On y a groupé les objets comme dans une sorte de garde-meubles, en attendant qu'ils soient bientôt dispersés. Au milieu d'eux, la couche de fer sur laquelle le *collectionneur* rendit le dernier soupir. Ce lit seul paraît réel, dans cet ensemble de meubles d'une rareté exceptionnelle, dont la provenance se devine à l'instant, meubles aristocrates, meubles de cour, petites tables trop fragiles, ne pouvant plus servir à rien, qu'à poser une tasse de Sèvres vide, une tabatière, une bonbonnière ornée de pierreries, petits meubles aux bois précieux, incrustés, mosaïqués, fleuris, parés, damassés comme une soie, et qu'on voudrait presque mettre sous globe, tant ils semblent peu en harmonie avec le temps présent.

Si je feuillette le catalogue, je vois que presque tout fut acheté depuis la guerre. Ces objets n'avaient été réunis qu'en une dizaine d'années. Rien de moderne, de contemporain, de vivant, ne les réunissait, rien qui semblât servir à quelque chose de précis — les sièges exceptés. On cherche vainement une évocation de famille, la personnalité du propriétaire.... Le secrétaire de la reine Marie-Antoinette, la soupière de

madame du Barry, un mobilier couvert de tapisseries des Gobelins, qui appartint, jadis, au duc de Hamilton et provient de *Hamilton Palace*, ne sauraient nous renseigner... J'ai découvert un jour, en visitant une maison qui était à vendre, dans un appartement, dont je ne savais pas que la locataire fût madame Viardot, un grand portrait de la Malibran. Tout ce qui environnait ce portrait s'anima... Il fallut m'arracher de la chambre.

Tant de richesses accumulées s'ennuient, lorsque rien ne leur rappelle le passé ou ne les rattache au présent. Le caractère du Cousin Pons qui entasse, sa vie durant, tout ce qui lui semble beau, pour l'ivresse de découvrir l'objet rare, de l'acquérir en se privant, nous semble sublime. N'est-ce pas un peu trop facile de s'adresser à des fournisseurs considérables, qui vous abandonnent leurs meilleures pièces, contre de gros chèques? L'erreur de certains collectionneurs, qu'on prétend avisés, c'est de penser que l'on peut vivre au milieu de chefs-d'œuvre, uniquement, avec satisfaction et qu'une maison soit habitable, lorsqu'elle n'est remplie que de commodes et de secrétaires de plusieurs centaines de mille francs, acquis avec l'assurance qu'ils seront revendus un jour, à gros bénéfices. Si vous ouvrez leurs commodes, elles sont vides. A peine y trouveriez-vous quelques housses, dont on rhabillera précipitamment les meubles, après votre départ. N'allez pas supposer que le secrétaire renferme ce qu'il faut pour écrire! La vue d'une feuille de papier à lettre horripile le collectionneur. Un livre qui n'a pas sa reliure ancienne, aux armes, ne peut se montrer sur un de ses guéridons... Cependant, un meuble, parce qu'il est précieux et, surtout, parce qu'il a coûté cher, doit-il devenir inutile?

Je soulève un rideau, pour regarder le jardin. Il est à l'abandon. Pendant dix ans qu'il y vécut, cet homme, devenu si riche, ne trouva jamais le temps de faire apporter là une fleur ou de dessiner la pelouse... Il ne voyait point l'horreur sinistre de ce désordre, la tristesse de cette herbe pelée. Mais il y avait je ne sais combien de pendules muettes chez lui, et quinze commodes signées de Saunier, de Cordié, de Caumont, de Dubois, de Grevenich, etc.

J'évoque l'homme solitaire, la nuit, à l'heure où celui qui

aime les choses, les aime vraiment. Et je revois simultanément deux images, j'entends deux phrases, l'une qui me fut dite, l'autre lue dans Sainte-Beuve. C'est dans les *Lundis*, lorsqu'il parle des derniers jours de Mazarin et montre celui-ci dans son palais, la nuit, ne pouvant dormir, errant de chambre en chambre, et passant en revue les tableaux qu'il avait entassés, et s'écriant à peu près ... « Mon Dieu, mon Dieu, dire qu'il me va falloir quitter tout ceci, que j'ai tant aimé — et qui m'a coûté si cher! »

L'autre exclamation, je la saisis, des lèvres de M. Camille Groult, le plus surprenant, le plus parfait, le plus harmonieux des collectionneurs que j'aie connu. C'était une quinzaine de jours avant sa mort. Il ne pouvait plus parcourir ses galeries que dans une sorte de voiturette, où il demeurait assis comme dans un fauteuil. Il m'avait demandé de pousser le véhicule. C'était à la fin d'un dimanche d'hiver. Il m'arrêta devant un Goya qu'il savait que j'aimais et me dit, entre autres choses, avec sa mimique si caractéristique, en serrant entre ses mains sa forte tête, ses boucles de cheveux blancs éparses autour de son visage boucané : « ... Parfois, la nuit, je me relevais,... Je venais m'asseoir, là,... tout seul... Tout à coup, j'avais peur... Et je me disais, saisi d'un frisson : Est-ce bien toi qui as pu rassembler tout çà!... »

Mais on sonne à la porte de M. Dutasta. Voici d'autres amateurs, encore des *collectionneurs!* Il en est qui sont déjà venus dix fois, qui reviendront dix fois encore, avant l'exposition publique. Ils ne vivent que dans l'attente du jour des enchères. Ils font des projets. Leurs désirs se trouvent accrus chaque matin des rêves de leur nuit...

Ils ne sont point rafraîchis dans leur enthousiasme, par la vue de ce logis glacé. Ont-ils songé à la mort? Ils veulent posséder l'un ou plusieurs de ces meubles. Les *posséder!* Comme les ont possédés M. Dutasta, — et d'autres avant lui... Et comme, après eux, d'autres croiront, à leur tour, les *posséder* encore!...

***

Hors des tombeaux. — Il est des périodes où nous retranchons les morts de notre vie. Nous n'accordons d'atten-

tion, ne reconnaissons d'influence, de prestige et de grâce qu'aux vivants. Et puis, brusquement, sait-on quel vent souffle, voilà que nous allons passer bien sagement une petite heure à Carnavalet, — afin d'y inventorier les souvenirs de George Sand... Les morts nous paraissent, alors, plus vivants que les vivants... — et moins insaisissables.

C'est la mort qui donne une forme à la vie. Elle est le moule définitif de ce qui, avant elle, nous semble toujours indécis et mouvant, dans les contours d'une existence.

C'est la femme que l'on cherche dans George Sand. Pour elle, la légende se montre d'ailleurs facile, aimable, on peut même dire prévoyante, en lui reconnaissant Maurice de Saxe pour aïeul. Ce guerrier s'est fait, grâce à ses amours avec Adrienne Lecouvreur, une place que ne lui eussent peut-être point value ses seuls exploits militaires. Avec Maurice de Saxe pour ancêtre, Musset et Chopin, pour amants, une femme est assurée de durer dans la mémoire. Lorsque cette femme est George Sand, on pourrait lui prédire l'immortalité, même si, d'aventure, ses ouvrages n'étaient plus guère lus par personne.

La salle du Musée Carnavalet ne permet pas d'insister sur Musset et Chopin. On n'a recueilli sur ce dernier, dans les vitrines, que le moulage d'une main. Mais, avant un demi-siècle, les raisons de se montrer si discret sembleront d'une pudibonderie archaïque. Des legs s'ajoutant au don magnifique de madame Lauth-Sand, montreront à nos petits-enfants les autographes de la correspondance après le voyage à Venise, des portraits de George par Alfred, etc. La famille et l'amitié sont aujourd'hui mieux représentées que l'amour, dans ce salon, où le souvenir de la dame de Nohant voisine avec celui de la dame des Rochers.

De madame de Sévigné à madame Sand : c'est un Panthéon de la Femme de Lettres. On ne saurait trop conseiller aux dames qui écrivent ou qui souhaitent d'écrire, de se ménager quelque amour romanesque, retentissant. Madame de Sévigné s'est emparée de la passion maternelle. Elle y a réussi... Dans une autre branche, madame Sand n'a pas moins bien évolué. Toutes ne peuvent malheureusement se forger, à leur guise, des amours susceptibles de captiver les générations. Mais

qu'elles n'oublient point que c'est une heureuse et durable forme, et sans cesse renouvelée, de publicité littéraire.

De Maurice de Saxe à Sophie Delaborde, mère de George, et à Maurice Dupin, son père, la « famille Sand » figure là. Et même la photographie du baron Dudevant, ce mari quasi anonyme. Mais les vitrines sont plus intéressantes que les effigies. Un bibliophile doit se demander ce que ferait en vente publique cet exemplaire de *Madame Bovary*, ainsi dédicacé : *A madame Sand, hommage d'un inconnu, Gustave Flaubert.* Une lettre l'accompagne. Elle débute ainsi : *Madame et cher confrère...*

Les portraits de madame Sand qui sont à Carnavalet, ne permettent point d'évoquer la femme que Musset aima, celle avec laquelle il partit pour Venise, — de la maison de la rue de Grenelle où se trouve la fontaine de Bouchardon, et où sa mère habitait, au fond de la cour. Les peintres saisissent rarement leurs modèles dans cette intimité que nous préférerions à l'apparat dans lequel ils nous les montrent, et que les correspondances et les mémoires nous livrent, heureusement, quelquefois.

Le portrait de George Sand, exposé au Salon de 1839, est bien banal. Une dame d'apparence austère, vêtue de noir, qui porte une croix à une chaîne et quelques fleurs des champs, sous une natte, près de l'oreille. Les yeux sont lourds, la lèvre épaisse. La toile est d'Auguste Charpentier, un familier de Nohant... C'est plutôt le portrait de la personne que voulait être, déjà, madame Sand, que celui de la femme qu'elle devait être, encore, réellement. Le voyage à Venise ne date que de quelques années. Elle a trente-cinq ans, elle est jeune. Souhaitons-nous de reconnaître George Sand dans cette matrone épaisse? Évidemment, non. Défiez-vous des peintres auxquels vous confiez le soin de reproduire vos traits! Même et peut-être, surtout, lorsque ce sont des amis. Je vois beaucoup plus M. Auguste Charpentier, peintre de 1838, dans ce portrait, que je n'y trouve madame Sand.

Et puis, faut-il finir par avouer, en toute sincérité, que nulle part je ne rencontre complètement madame Sand dans cette exposition .. Peut-être un peu dans le crayon de Thomas Couture, mais qui date de 1850. George Sand, elle est dans

Musset, peut-être survit-elle dans un *Nocturne* de Chopin? Elle est dans son *Journal*; dans l'*Histoire de sa Vie*, quand elle raconte des soirées passées avec Eugène Delacroix, dans cet appartement du quai Malaquais, donnant sur les jardins de l'ancien hôtel Chimay et de l'École des Beaux-Arts, où les merles, à la fin du jour, n'ont point cessé de faire entendre les mêmes appels, en ces mois de printemps. Dans cette maison, dont j'habite le rez-de-chaussée, que de fois, en levant les yeux et voyant les fenêtres du quatrième étrage éclairées, j'ai pensé que la lueur devait être pareille, les soirs où Musset était là. A Venise, une nuit, après une représentation à la *Fenice*, je suis allé poursuivre, au fond de la silencieuse *Corte Minelli*, le séjour des deux amants. Et celle que j'imaginais alors, n'eut jamais de parenté avec les toiles de Charpentier et autres...

Madame Sand n'est pas à Carnavalet, pas plus que madame de Sévigné... Quelques portraits, nous dira-t-on? La belle affaire! Interrogez vos contemporaines. Toutes vous confesseront l'horreur qu'elles éprouvent pour leurs portraits. Certains leur plaisent, parfois, plus ou moins, parce qu'ils répondent davantage à l'idée qu'une personne se fait d'elle-même; mais des portraits qui soient *ressemblants*, il en est si peu qu'il n'en est pas!... Ou bien, alors, ils sont *frappants*, — c'est-à-dire, hideux!

Houdon a pétri un visage de Molière qui est certainement beaucoup plus véridique, d'après l'idée que nous nous faisons de Molière, qu'un buste exécuté du vivant de celui-ci, par un artiste qui se serait attaché à rendre scrupuleusement certaines de ses imperfections. La Sévigné du musée Carnavalet est, une bonne grosse dame au repos. Ces personnes-là ne sauraient être évoquées que dans le mouvement. Il faudrait, pour les portraits des femmes de lettres, comme pour leurs amours, des hommes de génie. Madame Récamier eut David, et Chateaubriand... Il est vrai qu'elle dormait seule et ne publiait rien!...

***

Ombres devant les projecteurs. — La tête forte, cylindrique, aussi large, semble-t-il, d'en bas que d'en haut avec, de profil, le front comme un récif à pic au-dessus de la mer. Un

crâne à ne pouvoir coiffer le chapeau de personne, sous peine de ridicule. Les cheveux drus, traversés d'un côté par une mèche blanche, ajoutent encore de l'originalité à cette face, qui s'impose. Elle s'est tout de suite logée dans la mémoire. Elle a son mystère, son regard comme embusqué, craintif, qui a des éclipses, qui est doux, s'effarouche, qui sourit et qui devient impérieux, qui est subitement fixe, dur, imprenable... La lèvre inférieure est forte, elle est débonnaire. Mais la lèvre supérieure la commande et s'implante en elle comme le tranchant de ce grand couteau à pain des boulangers, dont la lame s'enfonce dans la croûte dorée et la mie...

Contrastes. Nature tourmentée. Caractère volcanique. Un personnage qu'on imagine sorti de Balzac et de Dostoiewski, qu'on voit auprès d'Efimov dans *Nietotchka Nezvanova* et passer à travers les scènes de *Splendeur et Misères des Courtisanes* ou du *Père Goriot*. Je vis pour la première fois. Serge de Diaghilew, lorsqu'il débarquait à Paris, avec une troupe encore inconnue. Ses *Ballets russes* devaient être celèbres dès le premier soir. Ils révélaient des formules de théâtre nouvelles et donnèrent la consécration à des artistes ignorés du public, tels que Léon Bakst ou Alexandre Benois. Ils répandirent, — sur toutes les formes de ce qui s'appelle *Art*, au théâtre, — des colorations, jusqu'alors étrangères les unes aux autres et qui paraissaient s'ignorer, une somptuosité en dehors des conventions.

Je me souviens et, sans doute, me souviendrai-je toujours, d'avoir assisté à l'une des répétitions qui précédèrent la révélation publique, et de la surprise que nous causa, jaillissant de l'ombre, en simple costume de travail, ce bondisseur incomparable, Nijinsky, vêtu de noir et de gris. Il eût, en deux sauts, traversé toute la largeur de la scène du Châtelet. Sur le fond bis des toiles des portants, dans le démantèlement qu'offrent ces séances de plantations de décors, Bakst surveillait sa mise en scène, d'un œil convexe, aux paupières irritées. Il avait les cheveux roux et prononçait mal le français, en le bredouillant. Des danseuses, à demi habillées, venaient niaisement quémander ses conseils ou lui arracher des compliments? Des appels en langue russe traversaient la pénombre, mêlés à des traductions d'ordres donnés aux machinistes... La trajectoire

décrite par Nijinsky, ses deux bonds renouvelés, prenaient une ampleur inouïe. Il les recommençait aux instants de halte, sans accompagnement, par plaisir certain, comme si de bondir eût été son état normal et le repos une anomalie.

Debout, à l'orchestre, au milieu des toiles grises qui recouvrent les fauteuils, sa forte tête levée vers la scène, Serge de Diaghilew parlait russe aux uns, français aux autres et, tantôt avec des yeux qui demeuraient souriants et des lèvres qui semblaient vomir la fureur, tantôt des regards acérés et des lèvres bonnasses, commandait, avec peu de mouvements, à tout le monde. Il dépistait sur un portant une ombre que personne n'avait remarquée, s'emparait d'un détail de costume qui échappait aux habilleuses. Il faisait recommencer une entrée à un danseur et un corsage au costumier. Il criait, souriait, modulait, — avec un accent que la colère l'empêchait de corriger, et qui devenait incompréhensible. Autour de cet animateur, la troupe ressemblait à une famille errante, au-dessus de laquelle il étendait tantôt la houlette du pasteur, tantôt les ailes de l'oiseau de proie.

Il n'a cessé de courir le monde, depuis, prince d'un peuple qui demeure toujours sien, toujours homogène, avec ses qualités et ses grâces, en dépit des transformations, des brouilles, des départs, des trahisons, des maladies et de la mort. Lui seul forge ces talents, donne à ces danseurs ces muscles, à ces danseuses cette grâce aérienne. Il renouvelle les prodiges. Il découvrit, après Ida Rubinstein, après Pavlova, Karsavina, et, depuis, Lopokowa et d'autres, Sokolova, et jusqu'à la nouvelle étoile de cette année, au Théâtre Sarah-Bernhardt, future Rubinstein : Felia Dowbrovska. Et des hommes, dont on ne sait plus les noms, tant ils se ressemblent toujours à nos oreilles, mais qui possèdent, à peu de différences près, les mêmes dons et qui ont cette fois pour protagonistes : Lifar, le dernier venu et ce sauteur inouï, Idzikowski.

A table, aujourd'hui, avec ce sourire sans sécurité, cette douceur slave, ces griffes toujours cachées dans des gaines de peluche, mais dont on sent qu'il se déchire lui-même, en secret, Diaghilew, à propos de je ne sais plus quoi, répond qu'il le fera. Il s'agit de quelque chose qui paraît difficile. Il dit qu'il le fera. Il le fera... Il le dit à mi-voix. Les paupières se plissent

un peu sous les yeux. La lèvre inférieure luit de bonté... Mais l'index appuie en silence sur le pouce, comme pour écraser quelque résistance imprévue.

Il le fera. — Pourquoi ne le ferait-il pas, de son air nonchalant, lui qui rajeunit sa troupe chaque saison, lui qui demande toujours leur collaboration à ceux qui arrivent à la notoriété, qui est passé de Bakst à Picasso, de Braque à Léger, de Marie Laurencin à Ernst, et qui est maintenant en but aux manifestations des Surréalistes?... Lui qui monte le ballet d'un compositeur écossais, après celui d'un espagnol et dont le répertoire va de Chopin à Satie, de Mozart à Strawinsky... Je ne sais plus ce qu'il promettait de faire, de sa voix douce, avec son regard en vrille d'acier, son front immense, mais... — il le fera!

***

Nippon devant les cimaises. — La promenade au musée du Luxembourg remanié. Visiteurs exclusivement étrangers. Je suis probablement le seul à penser en français le long de ces cimaises. A ma gauche, un Japonais, que je retrouve constamment devant les toiles. Je crois entendre le frémissement des petits mots en *u*, en *a*, en *o*, qui emplissent ce front plat et safrané, devant un paysage de l'Ile-de-France, par Claude Monet. On le prendrait pour un biologiste, tant il observe de près les touches de pinceaux sur les toiles. Peut-être, n'ose-t-il point sortir le microscope qu'il doit cacher dans sa poche? Ce Japonais veut évidemment nous prendre quelque chose...

Ne pensons pas à ces secrets que certains individus se flattent ainsi de dérober... Que deviendrions-nous, en cette saison, parmi les fleurs! Promenons-nous devant les tableaux, comme à une exposition d'horticulture. La peinture doit s'aborder, comme la musique, la poésie ou l'architecture, avec tous les sens éveillés. Nous ne devons guère plus l'analyser que nous ne devons chercher, en respirant un narcisse ou une rose, à savoir comment ils sont faits!

— Vous n'y parviendriez jamais, monsieur le Japonais... C'est très salement fait, la peinture!... Une palette ressemble à un fourneau, pendant un repas. Tous les

aliments, les ingrédients sont là, pêle-mêle. Et la cuisinière, c'est-à-dire le pinceau, vire-volte, avec des grâces de danseur ou des façons pesantes de septuagénaire grasse, entre la terre de Sienne et les ocres. Cependant, autour de la table de la salle à manger, les invités ne penseront pas à la cuisine. Ils voudront s'imaginer que les mets se sont préparés seuls. Comme je suppose, devant un orchestre, que le chef n'a qu'à lever la main, brandir son bâton, le balancer avec de gracieuses cadences, pour que sortent des instruments, des sonorités qui m'enchanteront.

Enchantez-vous, M. le Japonais, n'étudiez pas. Étudiez à l'école, à l'atelier, étudiez lorsque vous êtes à votre chevalet. Mais, devant nos impressionnistes, M. le Japonais, n'imitez pas.

Nous mourons d'insincérité en tout. Nous refusons de voir ce qui est, pour ne vouloir apercevoir que ce qui *n'est pas.* Et les grands peintres ne seront jamais que les originaux, ceux qui ont tant travaillé de leurs yeux, de leur esprit, de leur amour, de leur poignet.

Ce n'est pas ce que font les autres qu'il faut étudier trop scrupuleusement, M. le Japonais, — mais étudier *ce que l'on fait soi-même.*

Que de disparitions, au Luxembourg! *Le Cardinal Lavigerie,* de Léon Bonnat, la *Vérité sortant du Puits,* de Lefebvre... Et les nus d'une époque où les formes de la femme pouvaient prêter à des évocations académiques. Le nu contemporain, trop maigre (ou trop gras) évoque l'alcôve ou le cabinet de toilette, à la suite de Degas. Les peintres ayant quelque préoccupation de style, procèdent par telles simplifications, qu'il ne semble plus qu'un modèle leur soit nécessaire. Le *modèle,* d'ailleurs, n'existe plus... Nous en avons encore connu quelques-unes, de belles filles, ou qui avaient été belles, dont la nuance des cheveux, cendrée ou rousse, était particulière, la carnation délicate. On savait qu'elles avaient posé pour Chaplin, pour Henner ou pour Manet et pour Berthe Morisot.

J'en rencontre une, quelquefois, qui a vécu dans l'atelier de ces peintres. Des fils gris se mêlent à ses cheveux acajous. Elle vit beaucoup à la campagne avec ses chiens. Elle vient voir ceux qui ne sont pas disparus, de temps en temps.

Elle entre à l'improviste, comme autrefois, dans l'atelier d'un de ses employeurs... « Bonjour Marie ! » C'est comme si le printemps de Chaplin ou quelque vision de jeune femme par Berthe Morisot, assise entre les branches d'un azalée du Bois de Boulogne, apparaissait. Elle a été Diane, ou une simple baigneuse. Elle s'exprime dans un joli français. Elle aide à servir le thé. Sa philosophie est apaisante... Elle n'a pas de regrets, pas d'ambitions. Quelques douleurs, un rhumatisme. Elle dit : « J'ai posé ça ! »... en désignant une toile, déjà patinée par le temps. Et c'est vrai. Elle eut cette chair veinée de bleu, cette nuque galbée sur le col délicat... Elle a posé pour des tableaux mondains. Elle se survivra, anonyme et jeune, éternellement. J'aime beaucoup causer avec Marie. Mais je constate que certaines toiles, peintes d'après elle, ont disparu du Luxembourg. Et bien d'autres... Adieu, Cabanel et sa femme roulée par une vague, et la *Jeunesse* ou le *Printemps* de Raphaël-Collin ! Les verrions-nous, en passant, un jour, par Nantes, Lille ou Grenoble, sur les cimaises de leurs musées?...

Il y avait de bonnes toiles, évidemment, dans ce qu'on vient d'exclure, ou qui avaient été bonnes, dans leur moment... Mais, n'oublions pas que le musée du Luxembourg est celui des artistes *vivants* et qu'il y reste encore bien des morts, même parmi ceux qu'on croit être toujours vivants !

Le Luxembourg ne saurait être qu'un musée de passage. Il doit offrir l'instabilité, la disparité de la vie... Van Gogh représenté par deux toiles incomparables n'est là que pour peu de temps, avant le Louvre, comme Renoir, Manet et son *Balcon*. Cette toile est un des rares (au Luxembourg, en ce moment), sur lesquelles un peintre a pu exprimer une part de ce mystère qui nous environne, que nous percevons (certains), ou ne percevons pas (la majorité des gens), mais qu'il est si rare qu'un artiste traduise, dans la mesure exacte où ce mystère peut s'extérioriser... Les liens de famille unissant ces personnages au balcon, leur situation sociale, le lieu, l'occasion qui les place à cette fenêtre, les offre comme une vie privée qui se dévoile, un instant... On resterait là des heures, — mais non pas, certes, à étudier « comment c'est fait », M. le Japonais !...

Pardi, on le sait bien « comment c'est fait » : avec une toile, des pinceaux, des couleurs. Les mêmes qui servaient, à la même

époque, à M. Cabanel ou à M. Raphaël-Collin et à Manet et à Renoir...

Les fleurs de Fantin-Latour. Un autre mystère de cette visite au Luxembourg. Il paraît que les tableaux de fleurs sont *à la mode*. Lorsqu'on nous dit qu'une chose est *à la mode*, il faut entendre par là que des gens, qui ne s'étaient point souciés jusqu'alors de cette chose, s'avisent d'apercevoir qu'elle existe, et s'en avisent avec la déplorable exagération qu'apportent les Occidentaux dans leurs engouements...

Allez respirez le mystère, le grand mystère, devant les fleurs de Fantin-Latour, mais ne cherchez pas « comment c'est fait », M. le Japonais... Ou, alors, demandez à Dieu!

***

L'Archet dor. — A l'Opéra, un concert du fameux M. Heifetz, ce violoniste russe américanisé, qui fait à travers le monde « la plus grande tournée qui ait jamais été entreprise » (*le programme*). M. Jascha Heifetz « est le prodige des prodiges » (*le programme*).

... Cependant, lorsqu'il joue le *Concerto en ré majeur*, de Paganini, j'imagine vainement le diable brun du portrait d'Ingres, l'exécutant échevelé, ses pincements de cordes, ses grincements d'archet, ses notes suraigües...

Nous avons devant nous, sur le plancher qui couvre la fosse de l'orchestre, un gentleman nordique, roide, impeccable, qui salue comme un automate et joue sans âme ni caractère, avec toutes les ressources d'un métier parfaitement appris. On pense à ce que devient le style français du XVIIIe siècle, sur les photographies de la majeure partie des installations particulières des richissimes new-yorkais... J'évoque ce bal, consacré à Versailles, donné dans le *Fifth-Avenue*, par des gens du monde, des *Cinq Cents*, et auquel le roi Louis XIV était figuré sans perruque et les cheveux poudrés!

M. Heifetz est glacé. On nous dit qu'il a donné des concerts au Japon, en Palestine, en Égypte, — on doit avoir oublié le Spitzberg. Il a l'air de jouer sur une banquise, — pour des banquiers.

Il est tellement correct que cette correction fait paraître, —

tant elle est volontaire, inculquée, — ... fait paraître son jeu factice, comme sa correction. Cela est impeccable, mais comme on pourrait trouver impeccable, par rapport à la vie, un mannequin merveilleusement articulé. On regarde, *de tous ses yeux*, sans se souvenir un moment d'avoir un cœur!

Quel choix des morceaux!... Pour un Mozart et un Debussy que de Zsolt! Il me faut consulter le programme, car ce nom — comme celui de la plupart des musiciens interprétés par M. Heifetz — est inconnu, — ce qui suppose beaucoup d'orgueil.

Signe des temps : la salle de l'Opéra est pleine. L'exécutant est placé devant le rideau de fer... La peinture de ce rideau de fer est hideuse...

Quand on lève la tête et qu'on aperçoit le plafond de Baudry, il semble que l'on revienne à des pays civilisés, ayant un passé, des traditions, des faiblesses voluptueuses... Ah! que M. Jascha Heifetz doit ignorer la volupté. Il a des manières pour transatlantique, entre l'appareil de T. S. F. et les chaudières, je l'imagine jouant du Zsolt (je reviens au programme), en vue de New-York.

Cependant, il a joué *la Fille aux cheveux de Lin*. Debussy fait s'évaporer un instant la gêne... Nous revenons à notre continent. Ce n'est qu'un nuage, mais c'est un nuage des vallées de la Seine ou de la Marne. Une vapeur des matins de Corot, sur une ruine d'Ile-de-France. Je retrouve le contour d'un donjon et les terrasses ornées d'astragales de vignes, avant la pluie française de mai.

Cependant, un violoniste, qui veut faire des concerts de 50 000 francs ou 50 000 dollars, doit donner à son public, me dit-on, ces acrobaties, ces pincements de cordes, ces petites secousses de l'archet, ces sauts périlleux de la main,... qui font penser aux exercices des illusionnistes et des trapézistes, aux sommets bleuis des music-halls. Mais, après ce concert, où alternent ces compositeurs (je pense célèbres), qui s'appellent Dobrowen, Zsolt, Achron, etc., se figurer qu'on a entendu de la musique, çà c'est une autre affaire! Ou, plutôt, ce ne serait pas une « affaire », — tandis que ce soir, à l'Opéra, on avait bien l'impression que c'en était une!...

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

M. Blaise Cendrars nous avait donné l'an dernier un livre étonnant : *l'Or*. Cette biographie de l'homme qui découvrit les premiers placers en Californie était l'histoire d'un être extraordinaire, d'une espèce de héros, vaincu à la fin par quelque chose de plus fort que lui, la ruée des hommes menés par un instinct élémentaire. Ces deux éléments, le pur instinct et l'énergie héroïque, nous les retrouvons encore dans le livre au nom fulgurant que M. Cendrars publie aujourd'hui, *Moravagine* [1].

C'est, de son aveu, la biographie d'un grand fauve humain. Mais vous voyez aussitôt l'objection. Un être de cette espèce est un malade, et il faut le chercher dans une maison de fous. Aussi l'auteur commence-t-il par une brillante invective contre la santé, cet état neutre, inerte, qui est une espèce de mort, et par une réhabilitation de la maladie, ce puissant agent de transformation de l'humanité. « Les maladies sont, dit-il. Nous ne les faisons, ni ne les défaisons à volonté. Nous n'en sommes pas maîtres. Elles nous font, nous modèlent. Elles nous ont peut-être créés. Elles sont propres à cet état d'activité qui s'appelle la vie. Elles sont peut-être sa principale activité. Elles sont une des nombreuses manifestations de la matière universelle. Elles sont peut-être la principale manifestation de cette matière... Elles sont un état de santé transitoire, intermédiaire, futur. Elles sont peut-être la santé même. »

Ce point de départ, pour hardi, est, je crois, correct. On nous a dès longtemps appris que les maladies étaient la réaction de

1. *Grasset.*

l'organisme menacé, la bataille qu'il livre. Que de cette bataille il sorte transformé, et que cette transformation, une fois fixée, détermine l'humanité future, on peut le soutenir. De là à considérer les maladies collectives comme les événements essentiels de l'histoire, la distance est petite. « Les épidémies, et plus spécialement les maladies de la volonté, les névroses collectives..., marquent les différentes époques de l'évolution humaine. Il y a là un chimisme élémentaire compliqué qui n'a jamais encore été étudié. »

Il faut bien avouer que cette idée brillante n'est pas entièrement démontrée. Pour ma part, je croirais volontiers que l'humanité est au contraire une espèce très anciennement fixée; j'imagine que nous sommes exactement semblables à nos aïeux de l'âge des cavernes; que ces mutations par traumatisme sont une pure apparence, et qu'enfin les grandes névroses collectives, loin d'être la cause des événements historiques, en sont l'effet, l'accès de fièvre consécutif qui les signale sans les déterminer. Mais faire l'analyse d'un roman, c'est partager pour un temps les idées de l'auteur. Nous accepterons donc la fiction qu'il nous propose, et nous comprendrons sa fureur contre les aliénistes, lesquels, en enfermant les individus les plus marquants, s'opposent au progrès de l'évolution. « Ils internent, séquestrent, isolent les individus les plus marquants. Ils mutilent les génies physiologiques, annonciateurs de la santé de demain. »

Telles sont les idées du jeune médecin dont le livre est la confession, confiée à M. Cendrars. Ce médecin, Raymond, pour mieux préparer son réquisitoire contre les psychiâtres, devient interne en 1900 chez le plus célèbre, le docteur Stein, à Waldensee. L'immense Kurhaus ouvre ses six cents fenêtres à mi-côte au-dessus du lac. Le parc s'étend en arrière, et au fond du parc une ferme anglaise en briques rouges, fleurie de glycines, est le pavillon des incurables, à condition qu'ils soient incurables. C'est aussi une très secrète prison d'État.

Raymond, dont vous connaissez les sentiments, aurait « voulu ouvrir toutes les cages, toutes les ménageries, toutes les prisons, tous les hospices de fous, voir les grands fauves libres, étudier le développement d'une vie humaine inattendue », — en un mot multiplier les accidents qui préparent le

futur. En fait il fait évader le plus parfait et le plus dangereux de ces fauves, « l'individu superbe qui devait me faire assister, dit-il, à un tel spectacle de révolution et de transformation, au chambardement de toutes les valeurs sociales, et de la vie ».

Cet individu, entré le 12 juin 1894, sous le nom de Moravagine, est un homme de très petite taille (1 m. 48), noir, maigre, les yeux creux, le front bas, la jambe droite en équerre, plus courte de 15 centimètres, avec le genou ankylosé. Son signalement porte : professeur de tennis. En réalité, c'est le seul descendant authentique du dernier roi de Hongrie. « Le 16 août 1866, raconte-t-il à Raymond, mon père fut trouvé assassiné dans sa baignoire; ma mère, prise de convulsions, accoucha avant terme et mourut, et moi, je vins au monde de trois mois en avance sur l'horloge du château qui sonnait justement midi. J'ai passé les cent premiers jours de ma vie dans une couveuse surchauffée, entouré de ces soins prodigieux qui m'ont accompagné partout et qui m'ont fait prendre la femme et le sentiment en horreur. »

Il a été élevé, captif parmi les hommes royaux, au château de Fejervar. Il était sujet à d'étranges perversions. « A quatre ans, dit-il, je mettais le feu aux tapis. L'odeur graisseuse de la laine carbonisée me donnait des convulsions. C'était exquis. Je dévorais des citrons crus et des morceaux de cuir. » — A six ans, on lui fit épouser la petite princesse Rita, qu'on emmena aussitôt. Ce mariage fut suivi d'une crise nerveuse. « Tout ce qui m'avait toujours laissé indifférent m'exaspéra. Intendant, précepteur, maître d'escrime, professeur de langues, valet d'écurie, non, personne n'avait les yeux de Rita. J'aurais voulu les tuer tous, leur crever les yeux quand ils me regardaient... J'avais souvent des crises de rage, des accès de violence qui épouvantaient mon entourage. Je devins irascible, volontaire, entêté. J'ordonnai mes journées à ma guise. J'aurais voulu me détruire. Je me portais souvent des coups de couteau dans le gras des jambes. »

Rita venait le voir une fois l'an. La deuxième année, quand elle fut partie, il découpa les yeux de tous les portraits. Quand il eut dix ans, on voulut le faire entrer aux Pages. Il s'attacha sous le ventre de sa jument, mit le feu aux écuries et fut emmené

par la bête affolée. Un soldat tira, la jument tomba en écrasant le prince. Le genou s'ankylosa, peut-être à la suite d'une négligence calculée. A quinze ans, il creva les yeux du chien qui était son unique ami, puis lui cassa les reins d'un coup de chaise. « Comprenez-moi, confesse-t-il. J'étais forcé de le faire. Tout me faisait mal. L'ouïe. Les yeux. La colonne vertébrale. La peau. J'étais tendu. J'avais peur de devenir fou. » Il le ferait encore, ne fût-ce que pour jouir de la tristesse qu'il a ressentie. Il est triste, furieux, frénétique, obsédé. Un jour que Rita lui annonçait qu'elle passerait l'hiver à Vienne, il l'éventra d'un coup de couteau. C'était en 1884. Il avait dix-huit ans. On l'enferma à la forteresse, puis dans cette maison de fous.

Ce récit est, je crois, la meilleure partie du livre. Une fois Moravagine évadé, et Raymond devenu son compagnon, l'auteur est bien obligé de les suivre à travers des aventures inventées. Il n'est plus soutenu par les exemples cliniques. Il faut qu'il imagine le monstre déchaîné. Il l'engage, et c'était tout indiqué, dans la première révolution russe et le 11 juin 1907, Moravagine manque assassiner le tsar. Il s'évade dans un tonneau de choucroute, arrive à la Nouvelle-Orléans, est enfin débarqué dans une île flottante à l'embouchure de l'Orénoque. Les deux outlaws remontent le fleuve, sont pris par les Indiens, et Moravagine devient une sorte de dieu, destiné à un prochain sacrifice. Jusqu'au sacrifice il est tabou. Il en profite pour séduire les femmes de la tribu et s'évader avec elles, en profitant de la communication entre les eaux de l'Orénoque et celles de l'Amazone. A la veille de la guerre, il devient aviateur; peut-être va-t-il battre tous les records du monde. Mais la guerre éclate et il meurt fou. Il y a dans cette seconde partie des tableaux brillants. Mais il est visible que le sujet était épuisé avant l'évasion de Moravagine. Captif, il était un monstre. Libre, il n'est plus qu'un aventurier, et quoi qu'il fasse, son action sur l'univers est de peu de poids.

***

Une méditation, un examen de conscience, une rêverie par une nuit solitaire, dans un hôtel de montagne, voilà tout le

livre de M. René Crevel, *Mon corps et moi*[1]. Sommes-nous revenus au temps du premier Barrès?

Il y a dans l'enfance une sorte de narcissisme ingénu. Le premier épisode que l'auteur nous rapporte, c'est la tentative qu'il fit, adolescent, pour y échapper. C'est un épisode commun, je pense, à toutes les biographies. Il résolut donc de mettre sa peine et sa joie ailleurs qu'en lui-même. « Mais telle fut ma folie, nous dit-il, que sur la route morne, à chaque créature rencontrée, j'ai demandé, non le divertissement, non quelque exaltation..., mais l'absolu. »

Les héros du romantisme n'ont pas agi autrement, et peut-être tous les hommes sont-ils, durant un moment, romantiques. Il arriva ce qui devait arriver. Celui qui voulait se voir dans les yeux des autres ne réussit qu'à voir les autres dans les siens. Déçu, il décida de revenir à la solitude initiale. Le voilà dans cette chambre, où il ne peut même deviner quel voyageur l'a précédé. « C'est maintenant que devrait venir, si elle eût dû venir jamais, la minute où, libre de toute présence, il est possible à l'homme de se débarrasser du souvenir même. »

Sous la fenêtre, coule un torrent; au delà de ce torrent s'élève une montagne, qui, tout à l'heure, « commencait verte, devenait grise, finissait blanche, sans qu'il fût d'ailleurs possible de se rendre compte comment elle passait du vert au gris, du gris au blanc, et même du bleu à ce bleu, dit bien à propos bleu de ciel, et dont la masse reposait toute sur le point final de sa dernière cime. » Ce prisme de couleurs superposées, vert, gris, blanc, bleu, suggère au voyageur une sorte de coupe géologique de sa propre destinée. Les heures s'accumuleraient en tranches de couleurs inégales. Ces couleurs elles-mêmes ne tardent pas à lui suggérer le blanc, qui est leur synthèse; et, l'opposant à la montagne, il la voit sous la forme des nuages, et ces nuages se heurtent et se combattent. Cette vue le ramène à sa méditation. « Le bonheur naît-il des coups donnés ou des coups reçus, et le malheur, de ceux qui ne furent point donnés, de ceux qui ne furent point reçus? » Vivre ou ne pas vivre?

La question déclenche aussitôt tout le jeu d'images de la mémoire. C'est cette mémoire qu'il faut supprimer d'abord,

1. *Kra.*

et principalement les souvenirs les plus chers, en se répétant à haute voix : « Assez, assez », et en déchirant la photographie qu'on a emportée. Voilà qui est fait : « Aujourd'hui, bien vide, bien blanc, bien seul. »

Il reste pourtant un souvenir : une rose à la boutonnière du pardessus, une rose donnée par la meilleure amie, qui partait le même jour, et par la même gare, avec le meilleur ami. On s'est dit adieu au buffet. Je transcris la scène.

Il est huit heures du soir. Huit heures un quart même. Entre ces deux compagnons, je me croirais volontiers pendule, une pendule trop sentimentale pour avoir notion de l'heure qu'elle doit marquer. Et pourtant elle n'a pas d'autre mission. Une pendule inexacte entre deux flambeaux. Et si l'on vendait la pendule? Se souviendront-ils un peu de moi seulement? Consciencieux, je regarde de droite à gauche. A l'une et à l'autre, très bas, j'avoue : « Je vous aime. » Et, la voix un peu plus forte, je supplie : « Il faut, vous, que vous m'aimiez toujours. » Une main de femme, une main d'homme se partagent mes dix doigts. De celle qui reste libre l'amie porte à mes lèvres sa propre coupe. « Bois, darling. » Tout cela pourrait bien s'appeler bonheur.

Tout le livre est pénétré de cette finesse et de cette sensibilité. Les phrases les plus tendres brûlent secrètement sous un duvet de cendre grise. On m'objectera qu'elles sont entremêlées d'ordures épouvantables et que, positivement, le chat a passé sur cette cendre. Mais si la confession est sincère, lecteur, en peut-il être autrement?

La rose d'hier est effeuillée, le dernier portrait est déchiré. « Je ne recollerai pas, dit le voyageur inquiet, les morceaux du souvenir. » Ce n'est pas assez d'avoir effacé de lui la mémoire. Il lui fait son procès, lequel tient dans une ligne : l'enchantement qui donne au souvenir l'air de vivre encore, c'est le regret qui l'accompagne. « Ce que je me suis rappelé ne m'a jamais donné l'impression de vie que par de nouveaux regrets suscités. » — Il compare encore la mémoire à un panier plein de mimosas. « Mémoire mimosa. Joli titre pour une valse à jouer lorsque la voie boite et que la fenêtre est ouverte sur un jardin triste. Mimosa. Au plein midi nous avons pensé à notre hiver. Nous avons voulu faire des provisions de soleil. Une plante s'offrait qui fut mise en panier. Aujourd'hui le ciel était lourd et pourtant il faisait froid. Nous avons cherché à rappeler la lumière absente. Nous avons ouvert le

panier. Mémoire, mimosa, mémoire, mimosa. Même la couleur s'est recroquevillée. Il n'y a plus de parfum, mais cette tristesse qui se respire, les jours de janvier, dans les salons de province. Mémoire, vos fleurs, votre mimosa sent le renfermé. » Et pourquoi se rappeler, pourquoi recommencer? Il est, entre la mémoire et l'oubli, un moment exquis qui est la paix. Le passé n'est plus qu'un halo doux, un clair brouillard, un voile à ne pas déchirer, qui enveloppe nos propres traits. C'est à cette illusion sans doute qu'il faut se tenir. Mais tirer d'une mémoire claire la règle de sa vie, c'est perdre le dernier pouce de son innocence.

Il faut bien cependant que l'auteur en appelle au souvenir s'il veut continuer son livre. Vous vous rappelez où nous l'avons laissé. Seul avec la solitude, cherchant une raison de vivre, un remède à l'angoisse de vivre. Comment n'évoquerait-il pas d'abord les ombres de ceux qui se sont aimés? Et qu'est cela, sinon un appel à cette mémoire qu'il vient de proscrire? Il le sait, mais il doit le cacher et la formule d'évocation qu'il invente est subtile et équivoque : « Pour une fois, si je voulais bien oublier des noms, des voix, de très loin peut-être, sur ma solitude viendraient se projeter, ce soir, des ombres mauves, non pas même mauves, mais gris de lin, des ombres mêlées dans un seul bonheur et marquant le sol d'une confidence légère. » Mais cette confidence n'est que celle d'une déception et d'une chimère. La chimère s'écrit ainsi : « Se comprendre, se prendre et non avec des mots ou des doigts, mais par la grâce de ces antennes invisibles qui font des cœurs, à l'aube, les plus étranges libellules. » Et voici maintenant la formule de la déception : « Qu'espérer des hommes, mes compagnons, acteurs d'une troupe à laquelle j'appartiens? Je connais assez l'art de feindre pour ne plus croire les vivants capables de vérité. »

Qui cherche la vérité pense à la mort. « Seule, la mort, en pétrifiant les plus chers visages, permet de croire définitive leur expression et définitif aussi le sentiment qui en naît au plus secret de nous. » Arrêtée, immobile, après que nous avons été déçus par le jeu fugace des vérités mobiles, elle est le terme vers quoi nous mène naturellement notre inquiétude. « Rien ne prévaut contre cette angoisse dont est pétrie notre chair

même, et qui, nous desséchant d'une soif de vérité, doucement nous pousse au pays des miroirs absolus. » A cette page commence une promenade aux environs de la mort, et une rêverie sur le suicide. Mais cette rêverie est vaine, car il ne dépend pas de nous de nous tuer. Aux yeux de cet étrange et douloureux voyageur, l'homme qui facilite sa mort est l'instrument d'une force majuscule, Dieu ou Nature, qui, du sein des médiocrités terrestres, emporte dans sa trajectoire, plus loin que ce globe d'attente, les seuls courageux. La force qui fait cette terrible sélection vient par surprise. Qui médite de se tuer ne se tuera pas. « La hantise du suicide, sans doute, me demeurera la meilleure et la pire garantie contre le suicide. »

Ainsi le problème reste toujours entier. L'auteur essaie alors d'un nouveau moyen de la résoudre : le recours à la nature. Il ne réussit qu'à se donner un cauchemar. Le mensonge de l'art, le mensonge sensuel ne le satisfont pas davantage. Il n'est pas un sensuel; il n'est pas un sentimental, car, s'il l'était, il ne se poserait pas toutes ces questions. Tout repousse et trahit ce Faust adolescent. Il revient sur ses pas. Il est parti de la solitude et il y retourne. « Sans doute, dit-il, le malheur vint-il de ce que j'acceptai de croire que tout se trouverait simplifié, si, de ceux qui m'attiraient, je parvenais à faire des objets. » Il regagne donc le seul abri, la seule réalité certaine, celle de son propre esprit. A-t-il, du même coup, trouvé le mot de l'énigme, et la raison de la vie est-elle de comprendre? Il paraît le croire. « J'ai voulu posséder, dit-il, alors que la sagesse eût été non de prendre, mais de comprendre. » Il pense que l'intelligence aide même à résoudre le problème sentimental. « Une foi commune, par exemple, bien plus et bien mieux qu'un besoin partagé de jouissance physique, donne la possibilité joyeuse de chérir autrui comme soi-même. » Et peut-être enfin l'esprit peut-il même satisfaire l'inquiétude profonde qui souhaite tout; car cet appétit de l'infini cherche moins à être satisfait qu'à prendre conscience de lui-même. « Qui porte en soi l'universel désir, indifférent aux détails et aux petits profits, songe moins à satisfaire ce désir qu'à vouloir se persuader que rien ne triomphera de la soif qu'il a de tout. »

Seulement l'esprit se détruit lui-même, et on finit par n'être pas plus avancé. En fin de compte, l'auteur s'arrête à un

compromis. Il donne le jour à l'intelligence et la nuit aux rêves. Qui sait si ce n'est pas la solution inventée par la nature elle-même? Qui sait si la vie n'est pas un travail de Pénélope où le rêve ne refait pas, toutes les nuits, la broderie défaite par le jour?

Tel est, pour parler comme l'auteur, ce pamphlet contre soi-même. Je doute qu'il soit, autant qu'on l'a dit, un document sur notre époque; son romantisme est pour tous les temps. Un boxeur même, ou un coureur, s'interrogent parfois sur le sens de la vie. Cette métaphysique est un symptôme de jeunesse. L'esprit, encore dans sa fleur, tremble comme une tendre tige. Plus tard, ayant durci, il se laisse plus malaisément émouvoir par les souffles de l'infini. Mais cette inquiétude juvénile, M. Crevel l'a soufferte et cultivée, avec un art singulier. Et son curieux génie d'analyse tantôt se change en art de peindre avec précision, et tantôt, masqué de rêverie, se blesse lui-même d'une phrase aux longs échos.

HENRY BIDOU

LA CRISE DU FRANC

ET

LA RENTRÉE DU PARLEMENT

Les Chambres sont rentrées le 27 mai : elles ont immédiatement retrouvé le problème financier et le problème politique qui dominent toute la situation de notre pays. La deuxième quinzaine de mai a été marquée par des soubresauts de la cote des changes qui ont vivement ému le public. En quelques jours le franc a baissé brusquement, puis il s'est relevé. La livre sterling après s'être haussé jusqu'au chiffre de 178 francs qu'elle n'avait jamais atteint a été ramenée à moins de 150 francs. Ces écarts, enregistrés en quelques séances, ont obligé le Gouvernement et le Parlement à des réflexions tardives, mais nécessaires.

Le monde politique s'est montré stupéfait de cette soudaine crise du franc, qui surgissait dans une période où notre situation paraissait meilleure. Le budget venait d'être équilibré. L'échéance de 20 mai se présentait dans des conditions favorables, et a été en effet franchie sans difficultés. L'état de notre trésorerie était en somme plus satisfaisant que précédemment. Enfin les Chambres étaient en vacances. Tout semblait donc promettre des jours calmes. C'est à ce moment que le franc subissait une baisse plus sensible que jamais. Comme d'habitude en pareil cas, la spéculation a été accusée d'avoir fait tout le mal. Mais l'explication était un peu trop simple : il a fallu en venir à une analyse plus rigoureuse des causes.

Il convient d'abord de définir exactement les raisons d'espérer qu'avaient le Gouvernement et le monde politique. Le budget est équilibré, mais en tenant compte de la valeur du franc au moment où il a été voté. L'équilibre est forcément fragile, si l'on songe aux fluctuations du change, aux conséquences de la dernière inflation, aux relèvements de salaires et de traitements qui risquent d'être réclamés, aux habitudes dispendieuses du Parlement. L'influence d'un fait comme l'équilibre du budget dépend des autres faits politiques et en particulier des tendances de la Chambre. Or les Chambres avaient beau être en vacances. Leur absence ne suffit pas à favoriser le retour de la confiance, parce qu'on sait qu'elles reviendront et parce qu'on n'a aucune preuve de leur amélioration. Sur toutes nos affaires financières pèsent les deux années écoulées. Notre situation durant la deuxième quinzaine de mai pouvait promettre un répit plutôt qu'un relèvement ou plutôt même qu'une période stable.

Des circonstances exceptionnelles et imprévues se sont produites et ont exercé leur influence sur les changes. Il est juste d'en tenir compte. La grève générale qui a éclaté en Grande-Bretagne a amené les banques anglaises à liquider les francs qu'elles détenaient en grande quantité et à acheter des livres. La crise belge, longue et difficile, à la fois politique et financière, a eu elle aussi sa répercussion sur le marché des changes. Les banques italiennes d'autre part, pour défendre la lire qui était attaquée et pour la rétablir ensuite, ont également vendu des francs. Enfin la crise polonaise est venue ajouter un élément d'incertitude dans une Europe déjà troublée. Tous ces événements ont joué leur rôle, et d'autant plus activement que dans les temps difficiles la cote des changes est plus sensible.

Mais ce sont là des causes occasionnelles. Les Français sont en droit de se demander pourquoi leur monnaie subit la première les conséquences des crises qui éclatent ailleurs. Ils n'auront pas de peine à trouver la réponse. Tandis que les monnaies à parité de l'or continuent à être recherchées, le franc-papier est plus offert qu'il n'est demandé, et il est soumis à toutes les fluctuations. Nous connaissons tous les inconvénients et tous les risques d'avoir une monnaie dépréciée.

On peut penser certes, si l'on considère l'état de la France, les éléments de stabilité sociale qu'elle contient, son labeur, ses ressources que malgré le temps perdu et les fautes commises, le franc vaut plus qu'on ne dit et qu'il pourrait être relevé. Mais pour obtenir ce résultat il faudrait rétablir le crédit et ramener la confiance et c'est une affaire de direction politique.

Le Gouvernement, dès que la nouvelle crise du franc a éclaté, s'est occupé de la conjurer. Par des déclarations répétées, il a fait connaître qu'il se préoccupait de défendre notre monnaie. Il a proclamé qu'il était d'accord avec toutes les forces financières du pays et avec la Banque de France. De nombreux entretiens ont eu lieu entre les membres du Cabinet et les personnalités les plus autorisées. Il n'en a pas fallu davantage pour arrêter la crise et pour faire regagner au franc plusieurs points. C'est une preuve supplémentaire, pour le noter en passant, de l'importance des facteurs psychologiques dans la question du crédit. Le Gouvernement avait bien commencé par laisser entendre ce qu'il ferait et ce qu'il ne ferait pas. Mieux avisé ensuite, il s'est contenté de dire qu'il agirait sans expliquer en quoi consisterait son action. Il n'avait pas à révéler ses plans. Les finances s'accommodent aussi mal que la diplomatie d'être traitées sur la place publique. Rien n'était plus fâcheux que de jeter dans la discussion des partis les mesures nécessaires au salut du franc, alors que le succès réclame avant tout l'union des parties.

Quelles que soient les mesures prises par le Gouvernement, il est évident qu'elles n'ont de sens et de valeur véritable que si elles sont la préface d'une action d'ensemble et si elles sont liées à un programme financier. Engager purement et simplement, par exemple, l'or en réserve, que l'on désigne sous le nom de masse de manœuvre, ne peut donner que quelques semaines de répit, si l'on ne sait pas bien ce que l'on fera ensuite. La masse de manœuvre représente une quantité d'or limitée et d'ailleurs connue. Une fois qu'elle serait épuisée, on retrouverait le problème comme avant l'intervention. Les conditions seraient même moins favorables, puisque les munitions seraient épuisées. C'est cette préoccupation qui a donné lieu, lorsque le Gouvernement s'est déclaré prêt à agir, à différents commentaires. On s'est

demandé si le ministère avait bien un dessein réfléchi. On l'a mis en garde contre la tentation de vivre au jour le jour et contre le désir de recourir à des mesures artificielles et d'un effet temporaire. On lui a rappelé qu'avant d'engager les ressources du pays, il convenait de préparer l'avenir et de présenter des garanties.

Il s'agit au fond de définir une politique financière et une politique générale qui soient de nature à rétablir nos affaires. On en revient toujours à cette conclusion, parce qu'elle est imposée par les événements. C'est un problème qu'aucun gouvernement n'a réussi à résoudre depuis deux ans. On peut même soutenir que toute notre histoire intérieure depuis le 11 mai 1924 l'a singulièrement aggravé. La majorité a dit et, ce qui est plus affligeant encore, elle a cru qu'elle rétablirait les affaires par des solutions socialistes ou socialisantes. Elle a rejeté toutes les autres méthodes : elle n'a pas fait d'économies sérieuses; elle n'a pas utilisé les richesses de l'État; elle n'a voulu céder aucun monopole. Tout au contraire, elle a eu recours à une fiscalité désordonnée; elle a surchargé le contribuable, elle a menacé la propriété, la fortune privée, l'héritage, l'épargne; elle est allée jusqu'à mettre en doute le devoir qu'a l'État de tenir ses engagements. A quoi cette politique a-t-elle abouti? La cote des changes est devenue une sorte de baromètre auquel désormais toute la nation est attentive. Une part considérable de la population qui ne s'était jamais occupée de ces questions et qui les connaît peu a pris l'habitude de s'y intéresser. La lecture des cours de la Bourse est devenue quotidienne, comme aux temps de la guerre celle du Communiqué.

Un Gouvernement qui aurait de l'autorité et qui serait maître de son action pourrait encore arriver rapidement, c'est-à-dire avec plusieurs années de sagesse, à rétablir notre situation. Les difficultés que nous éprouvons, ainsi que nous l'avons écrit bien souvent ici, réclament, pour être surmontées, plus de volonté et de continuité dans les desseins que de génie. Mais notre état politique fait que cette volonté et cette continuité ont la plus grande peine à se manifester. Les groupements politiques qui sont maîtres du pouvoir sont prisonniers de leurs théories ou même de leurs formules. L'école dirigeante est étatiste; elle tend au socialisme; elle est par nature opposée

à la liberté du travail, à la libre initiative des capitaux, au capital lui-même. Elle a échoué : mais elle n'a pas reconnu ses erreurs, ou elle se conduit comme si elle ne les avait pas discernées. L'évolution qu'il lui faudrait accomplir se présente au premier abord comme étant à la fois nécessaire et impossible. C'est ce qui donne aux événements qui se déroulent une importance exceptionnelle. Nous assistons aux débats d'une école politique qui se heurte de tous côtés contre des réalités inexorables. Pour restaurer nos finances, pour rétablir notre crédit, pour ramener la confiance, il faudrait faire hardiment tout le contraire de ce qui a été fait depuis deux ans.

Comment la majorité de la Chambre peut-elle y parvenir? Nous ne nous chargeons pas de le dire. Mais nous voyons qu'il faudra en arriver là, parce qu'aucun pays ne se laisse conduire aux catastrophes, ou que si d'aventure il se laisse mener au bord des abîmes, il réagit violemment. L'existence du Parlement et l'existence d'une majorité sont des faits, avec lesquels il faut compter. Mais les réalités économiques elles aussi sont des faits, desquels Parlement et majorité seront obligés tôt ou tard de tenir compte à leur tour. Présentement la politique suivie depuis deux ans a abouti à un seul résultat : elle a créé la défiance, dans le pays qui avait une confiance traditionnelle et illimitée dans l'État. Il ne suffit plus aujourd'hui que l'école dirigeante cesse de tenir les propos qu'elle a imprudemment prodigués. La menace subsiste et à elle seule est malfaisante. Dès qu'il s'agit d'un état de l'opinion publique et d'un état de sensibilité les paroles ne s'envolent plus. On ne calculera jamais l'étendue des dégâts produits dans les esprits par l'établissement des faux bilans de la Banque de France ou par la proclamation subversive des droits de l'État à ne pas tenir ses engagements. Par de tels procédés et par de telles maximes, les dirigeants ont créé des dispositions nouvelles, fâcheuses pour le crédit public, explicables d'ailleurs et malheureusement très difficiles ou très lentes à modifier.

On trouve une preuve singulière des sentiments publics dans l'histoire de la contribution volontaire. Quand le gouvernement a ouvert une souscription, il a pris soin lui-même d'indiquer qu'il ne fallait plus fonder de trop grandes espé-

rances sur les résultats et qu'il y attachait surtout une importance morale. De quoi s'agissait-il? D'utiliser une idée que le gouvernement ne voulait pas laisser se développer en dehors de lui. Un projet de contribution avait été publiquement proposé. Le gouvernement l'a adopté, mais en le diminuant et en le découronnant. Il avait été question de fonder une Caisse d'amortissement absolument autonome, c'est-à-dire indépendante de l'action politique, et mise à l'abri des interventions parlementaires par l'octroi de garanties constitutionnelles. Le gouvernement a bien parlé d'autonomie, il a même réuni un Comité national composé de personnalités considérables. Mais il n'a pas offert la garantie constitutionnelle, et malgré lui, dans l'opinion, la Caisse d'amortissement reste soumise aux fluctuations de la politique. Quel a été le résultat? Malgré la bonne volonté du ministre des Finances, la souscription semble devoir produire quelques centaines de millions, chiffre bien modeste si l'on songe aux milliards du budget et de la dette. Les exhortations cependant, venues de toutes parts et de très haut, n'ont pas manqué, ni les élans généreux, mais pour déterminer un grand mouvement, il aurait fallu l'impression que les sacrifices de chacun seraient efficaces, et que la souscription faisait partie d'un plan sûr, qui serait appliqué avec continuité. Le public pense désormais au lendemain quand il lit dans les journaux que des radicaux émettent le vœu que la contribution volontaire viendra en déduction de la contribution forcée qui fait partie de certains programmes, il ne juge pas cette perspective bien engageante. Tout a été compromis et faussé dans notre politique par l'intervention des théories révolutionnaires et par l'indulgence que les gouvernements leur ont manifestée.

C'est ce qui nous fait dire qu'il ne suffit pas à un gouvernement de vouloir être raisonnable et de renoncer à certaines erreurs. Il faudrait qu'il proclamât ses intentions, qu'il en donnât des preuves, qu'il déclarât les engagements de l'État sacrés, le travail, l'épargne et la propriété respectables, et qu'il marquât par toute sa conduite que ses actes sont conformes à ses paroles. Serait-ce encore assez? Il faudrait que la nation eût en outre la certitude que ce ne sont pas là décisions d'un jour, révocables le lendemain et variables selon les hasards

ministériels. Il faudrait qu'elle eût la conviction que le salut des finances est désormais placé au-dessus des partis, et que l'État, s'acquittant de sa fonction, est décidé à faire pendant plusieurs années avec volonté et avec suite le nécessaire pour mettre fin à nos embarras.

C'est ce qui a donné l'idée à beaucoup que la seule chance d'aboutir était de fixer un programme d'ensemble, sur lequel les chefs des différents partis pouvant constituer une majorité se mettraient d'accord, et dont l'application serait suivie pendant toute la fin de la législature d'abord, pendant tout le temps nécessaire ensuite. Sous quelle forme une telle solution se présentera-t-elle? Il n'est pas facile de le deviner. Des associations, préoccupées du bien public, étudient précisément et d'une manière pratique les problèmes les plus urgents qui se posent. On peut imaginer que le ministère des Finances demeurerait en relations constantes avec les chefs de parti et avec des spécialistes qui auraient collaboré à l'établissement du plan financier. Il ne faut pas se dissimuler qu'il y a là bien des question délicates, qui restent à régler. Mais la nécessité nous presse, et nous n'avons plus le choix entre tant de moyens. La prédominance des finances sur la politique s'impose.

Ce n'est pas tout. Une fois établi ce plan financier, qui sera celui de tous les ministères successifs, il faudra à la Chambre une majorité stable pour en assurer l'application. On réclame l'accord des chefs de partis. Quels partis? On voit assez bien une grande fraction des radicaux, inquiets de ce qui se passe, se décider à soutenir une pareille politique. Mais on ne peut supposer un instant que les communistes et les socialistes s'y associeront. Le bruit a couru, durant la crise récente du franc, que M. Herriot lui-même reconnaissait la nécessité d'une politique nouvelle et qu'il était prêt à s'y associer, pourvu que les socialistes soient prêts à s'abstenir. Ce n'est peut-être qu'une légende, mais elle est significative. Ceux des radicaux qui subordonnent leur adhésion à l'abstention des socialistes refusent au fond leur collaboration. Les socialistes s'opposeront nettement à ce programme financier. Le Congrès socialiste qui vient de se tenir à Clermont-Ferrand montre que le parti subit fortement les influences qui le poussent

vers sa gauche. Les protestations des fédérations locales contre l'opportunisme, les critiques formulées contre la politique du soutien, la crainte du communisme qui prend la direction des troupes révolutionnaires, tout concourt à ramener pour quelque temps le socialisme à la lutte de classes et à l'intransigeance de la doctrine, que la pratique parlementaire a quelque peu affaiblie.

Depuis le commencement de la législature, la Chambre vit sur le paradoxe de l'alliance des socialistes et des radicaux. Cette alliance est d'origine électorale. Elle ne se conçoit que pour former des listes communes, ou au Parlement pour former des coalitions d'opposition. Elle est incompatible avec la notion de gouvernement. Il a pu arriver que des ministères radicaux aient vécu avec un appoint socialiste, au temps où le socialisme était peu représenté à la Chambre et où les radicaux gouvernaient tant bien que mal et plutôt mal que bien. Mais on ne peut imaginer un gouvernement vivant sous la direction du socialisme, parce que l'objet du socialisme est de détruire la société et le gouvernement qui a la responsabilité de le faire durer. La fin logique de l'aventure cartelliste, quels qu'en soient les retours offensifs, est la retraite des socialistes dans l'opposition, et en présence des difficultés financières, la formation d'une majorité de concentration.

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Raoul Patry : La Religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui (Payot).

La place que tient la religion dans la vie de l'Allemagne est assez grande pour qu'on ne puisse se flatter de connaître ce pays et d'essayer de le comprendre si l'on ne tient pas compte de ce facteur important. La révolution de 1918, en amenant la séparation de l'Église et de l'État, ou mieux des États, à provoqué un déséquilibre considérable dans la situation religieuse outre-Rhin. Les conséquences politiques de cet événement ont été rendues plus graves par suite des conditions économiques et sociales que le pays a traversées dans les années qui ont suivi la guerre. Étudier cet ensemble de faits d'une façon objective, tel est le but que s'est proposé M. Raoul Patry : il nous présente aujourd'hui les résultats de son enquête dans un très remarquable ouvrage, qui sera longtemps indispensable à quiconque s'intéresse aux choses d'Allemagne.

Dans l'Allemagne d'avant-guerre, l'église protestante et l'église catholique avaient une situation privilégiée, étant reconnues par l'État. Mais, dans les États protestants, le souverain était en même temps le chef de la religion : de ce fait, et par suite de la prédominance des souverains protestants, les confessions réformées possédaient des avantages certains. La séparation proclamée en 1919 par l'Assemblée de Weimar changea cet ordre de choses; mais elle n'a été en aucune manière dirigée contre les Églises; celles-ci ont conservé « une sorte de caractère d'utilité publique » qui les met à part dans le corps social; et leur puissance n'est nullement diminuée du fait que le même caractère peut être reconnu à toutes les communautés, même à des groupes moraux ou philosophiques; les États sont maîtres de leur législation religieuse, dans les limites fixées par la Constitution; enfin l'impôt ecclésiastique est perçu par les fontionnaires officiels qui en répartissent le produit entre les différentes confessions; celles-ci conservent leurs biens et aussi de façon provisoire (mais le provisoire peut durer) les allocations des États. On voit que les Églises ont pu maintenir en très grande partie leur situation officielle. M. Raoul Patry montre comment elles se sont organisées pour vivre dans les nouvelles conditions qui leur étaient imposées. L'Église catholique paraît avoir su mieux en profiter que la confes-

sion rivale. Ce fait est dû à ce qu'elle constitue un parti politique déjà ancien, à ce que ses fidèles sont fortement encadrés dans une organisation unitaire qui ignore les hésitations.

L'Église protestante, divisée au point de vue doctrinal, est restée attachée au passé qu'elle regrette : habituée à compter sur l'État, elle s'est trouvée quelque peu désemparée par les événements. Et « le protestantisme allemand passe par une crise ».

Mais des « religions » nouvelles se sont créées, dont la principale est le christianisme païen des racistes qui prétend faire un amalgame entre la doctrine chrétienne et les souvenirs des vieux dieux germaniques : la théorie de la race mène du Christ au Krist. On aurait tort de sourire de cette formule simpliste qui trouve des adeptes. M. Raoul Patry suit avec beaucoup de finesse heureuse et de précision ces manifestations singulières de la pensée allemande. Il étudie aussi les aspirations des israélites, la question scolaire et le mouvement de la jeunesse. Il y a beaucoup à apprendre et à retenir dans son livre.

Général Camon : La Manœuvre de Wagram
(Berger-Levrault).

La bataille de Wagram a été souvent jugée de façon sévère par les historiens. Tous ont reconnu que la crue du Danube et l'envoi au fil de l'eau, fait par les Autrichiens, de matériaux pondéreux et de moulins flottants, ont amené la rupture des ponts établis par ordre de Napoléon, et que c'est donc une circonstance fortuite qui a amené l'échec de la première tentative de franchissement du fleuve; mais un certain nombre ont vivement critiqué l'Empereur, victorieux grâce à la manœuvre de Landshut, d'avoir laissé l'archiduc Charles se retirer en Bohême et d'avoir marché sur Vienne. On a déclaré que Napoléon avait pour une fois cédé à l'attrait d'un objectif géographique, la capitale autrichienne, et négligé la principale armée ennemie.

Le général Camon, que ses études sur les batailles de Napoléon classent au premier rang des historiens militaires, démontre que cette critique est absolument injustifiée. En marchant sur Vienne par la rive droite du Danube, Napoléon restait fidèle à ses conceptions fondamentales : l'archiduc Charles se retirait par la rive gauche vers la Bohême; mais, en occupant la capitale, Napoléon le privait du plus clair des ressources disponibles pour refaire son armée; en même temps il forçait l'archiduc Jean qui venait de triompher du prince Eugène sur la Livenza à abandonner l'Italie; enfin l'occupation de la capitale ennemie était plus et mieux que la conquête d'un objectif géographique.

Fondée en raison et en fait, la marche sur Vienne, avec son corollaire le franchissement du Danube et la bataille contre un ennemi séparé de sa capitale occupée, était particulièrement audacieuse, à cause des distances à parcourir. L'idée de manœuvre est la même que celle de Lodi; mais, tandis qu'il y a 90 kilomètres de Valenza à Lodi, il y en a 400 de Ratisbonne à Wagram. De plus, si, en passant par la Bohême, l'archiduc Charles s'impose un détour de 100 kilomètres pour atteindre Vienne, la zone d'action du gros de l'armée française sur la rive droite du Danube est coupée par diverses vallées sur lesquelles le détachement Hiller peut offrir successivement assez de résistance pour entraver sa marche. Quelques fautes d'exécution, qui empêchent d'utiliser pleinement le système monté par Napoléon pour parer à ce danger, permettent à Hiller de remplir en partie sa mission : l'archiduc Maximilien n'a pas le loisir d'organiser complètement la défense de Vienne, mais il a du moins le temps d'évacuer la ville et de détruire le grand pont de Florisdorf.

A cette série de circonstances fâcheuses, s'ajoute la crue du Danube, cause immédiate du premier échec à l'île Lobau. Et c'est ce premier échec qui, en retardant la manœuvre foudroyante conçue par Napoléon, a empêché certains historiens de voir clair dans les événements. La vérité est aujourd'hui rétablie par le général Camon.

Édouard Driault : Mohamed Aly et Napoléon (1807-1814) (Publications de la Société royale de Géographie d'Égypte).

Le souvenir de la popularité dont Mohamed Aly a joui un moment en France n'est pas encore oublié. Sa révolte ouverte contre la Porte fut un des épisodes les plus dramatiques de la question d'Orient au XIXe siècle et marqua une des phases de la lutte entre la France et l'Angleterre. Mais, avant d'arriver à son point culminant, la puissance de Mohamed Aly avait été marquée par une ascension continuelle dont les débuts n'avaient pas été la partie la moins curieuse. Ce sont ces débuts que la très intéressante correspondance de nos consuls au Caire et à Alexandrie, Drovetti et Saint-Marcel, nous permet de suivre dans le détail.

Le premier sentiment qu'on éprouve à cette lecture, c'est une véritable admiration pour ces deux Français presque complètement séparés de la Métropole, qui travaillent inlassablement à son bénéfice. On sait bien que ce n'est pas un fait isolé et que tel est habituellement le sort de nos agents à l'étranger; mais ces deux hommes se sont trouvés dans des circonstances particulièrement

difficiles. Le souvenir de l'expédition malheureuse de Bonaparte n'était pas complètement effacé par celui de l'échec anglais survenu peu d'années après; d'autre part, à cause du blocus étroit de nos côtes, les relations d'affaires de l'Égypte avec la France étaient réduites à peu de chose; enfin, et surtout, les grandes ambitions de Mohamed Aly exigeaient qu'il cherchât le moyen de s'enrichir : une occasion magnifique s'offrait à lui; les Anglais ayant occupé Malte ne trouvèrent d'autres moyens de ravitailler l'île que de s'adresser à l'Égypte : Mohamed Aly se réserva le monopole de ce commerce, et, pratiquant les prix qui lui convenaient et que les Anglais étaient bien obligés d'accepter, il y trouva le moyen de constituer un Trésor de guerre. Le blé égyptien servit même à ravitailler l'Espagne. Du fait qu'elle était l'unique cliente de Mohamed Aly, l'Angleterre s'assura en Égypte une situation privilégiée que les bonnes paroles du Pacha à l'égard de nos représentants ne diminuaient nullement : les rares prises de nos corsaires ne purent être réalisées en Égypte.

Les Anglais avaient trouvé un moyen de propagande et d'intimidation extrêmement puissant auprès de Mohamed Aly : ils dénonçaient périodiquement des intentions et des préparatifs français de descente en Égypte. M. Édouard Driault a fait précéder la correspondance de nos consuls d'une savante et substantielle préface dans laquelle il démontre de façon irréfutable que les projets prêtés par eux à Napoléon n'étaient pas entièrement chimériques. Pendant tout son règne, l'Empereur songea à l'Orient. On connaît le rôle de Sébastiani à Constantinople, quand les Anglais tentèrent de s'en emparer par surprise; on connaît moins les missions des Boyer, des Boutin, des Nerciat en Orient, et moins encore peut-être les instructions que Napoléon donna à ses ministres, soit pour obtenir des renseignements précis, géographiques, économiques et militaires, soit pour organiser une flotte de transport. C'est toujours l'Égypte qui est au premier plan des préoccupations de l'Empereur : Corfou et les îles ioniennes étaient des jalons sur la route de l'Orient. La crainte qu'inspirait le nom de Napoléon était si grande qu'il suffit de l'arrivée d'un navire léger à Alexandrie pour faire croire qu'une escadre française était en route.

M. Driault démontre que, en réalité, jamais Napoléon n'a admis un partage avec Alexandre; en cas de succès, la campagne de Russie, qui était inévitable, n'eût été que le prélude d'une campagne d'Égypte et d'Orient. Ces ambitions orientales dans lesquelles la chimère prenait son vol en partant du terrain solide des réalités, c'est ce que M. Driault appelle le *Secret de Napoléon*. De fait, la correspondance de Drovetti et de Saint-Marcel, éclairée par la

démonstration de M. Driault, nous permet d'explorer un domaine peu connu de l'histoire napoléonienne : les historiens liront ce livre avec le plus vif intérêt et le plus grand profit. Les simples curieux n'y resteront pas eux-mêmes indifférents : ils y verront le développement de la politique sans scrupule de Mohamed Aly; ils y verront aussi un nouvel exemple des répétitions de l'histoire : est-ce seulement par hasard que la grande crise européenne du début du XIXe siècle a vu, comme celle du début du XXe, l'insurrection de l'Arabie suivre un échec des Occidentaux devant Constantinople?

J.-M. BOURGET

***

Gens de Dublin, par **James Joyce.**
Traduction Y. Fernandez, H. du Pasquier, J.-P. Reynaud (Plon).

M. Valéry Larbaud, qui continue d'explorer avec sagacité le domaine des lettres anglaises et espagnoles, a écrit pour ce livre, en guise de préface, l'étude la plus complète et la plus profonde qui ait jamais été donnée en France sur James Joyce. Les principales œuvres de ce grand écrivain irlandais sont, jusqu'à ce jour : *Musique de Chambre* (un recueil de poèmes), *Gens de Dublin*, *Dedalus* ou *Portrait de l'artiste*, sorte de roman autobiographique, et *Ulysses*. Ce dernier roman n'est encore accessible qu'en anglais. Il est d'une lecture difficile — ce qui ne signifie pas qu'il manque d'intérêt — et l'on fera bien, avant de l'aborder, de méditer cette préface de *Gens de Dublin*, où, examinant par anticipation *Ulysses*, M. Valéry Larbaud démonte cette œuvre étrange et en explique la composition.

Gens de Dublin, recueil de quinze nouvelles, parut en 1914. Un des récits, *On se réunira le 6 octobre*, où se trouve dépeinte la réunion d'un groupe de bourgeois irlandais le jour anniversaire de la mort de Parnell, contenant des propos assez libres sur les souverains anglais, l'éditeur de Joyce avait hésité à faire paraître le livre. L'auteur écrivit à Sa Majesté Georges V pour lui soumettre les passages incriminés. Il lui fut répondu que l'étiquette ne permettait pas à Sa Majesté de formuler sur ce point une opinion. L'éditeur se décida et mit les ouvrages en vente. Un inconnu les acheta tous en bloc et les fit brûler dans l'imprimerie même.

La valeur symbolique du geste pouvait être grande, son utilité restait douteuse. En fait, pour la politique anglaise, *Gens de Dublin* n'avait rien d'inquiétant et, pour la littérature nationale, le livre représentait un inestimable enrichissement. *Gens de Dublin* est un chef-d'œuvre.

Ces nouvelles se distinguent assez nettement de la plupart des récits que nous désignons en France de ce nom. Pour nous, le plus souvent, une nouvelle pose puis résoud un point d'interrogation. On peut quelque part y ménager un large blanc pour inscrire ces mots : « Et maintenant que va-t-il se passer? » Il y a construction dramatique et unité dans cette construction. Joyce ne répudie pas systématiquement ce procédé, mais s'en tient généralement éloigné. Il cherche plutôt l'incident — généralement infime — qui lui permettra de pénétrer à l'intérieur de la pensée d'un homme. Cinq minutes dans le cerveau d'un employé de commerce, trois pour visiter les circonvolutions cérébrales de la patronne d'une pension de famille... Un exemple : des gamins font l'école buissonnière, ils rencontrent dans les champs un promeneur d'allure bizarre. L'homme les questionne sur les petites filles de leur entourage. Ont-ils des petites amies? Elles sont gentilles les petites filles. Elles ont des cheveux jolis et doux... Corrige-t-on les petits garçons à l'école? Les corrections sont bonnes, utiles, vraiment recommandables, et lentement la pensée de l'homme tourne autour de ces deux idées. Les gamins s'en vont et voilà le récit terminé. Avec une habileté étonnante, en quelques phrases nuancées, Joyce nous a découvert le mécanisme cérébral — assez inquiétant — du promeneur, et lorsqu'on l'a éloigné de nos yeux notre pensée demeure hallucinée encore par cette machine dont quelques fines indications nous ont révélé les mouvements minutieux et bizarres.

Quelques nouvelles de *Gens de Dublin* sont, il est vrai, construites conformément au type tradionnel du conte, mais jamais elles ne sont arrêtées là où normalement un conteur — mettons pour préciser un conteur français de l'école naturaliste — les eût arrêtées. La petite pièce est finie, soit! mais il nous est clairement signifié que l'intrigue n'a aucune importance et que l'essentiel est d'entrer, de demeurer en communication avec les personnages. Une des plus belles nouvelles du recueil, *Les Morts*, se distingue par une autre originalité de construction : les neuf premiers dixièmes de ce long récit évoquent une réunion familiale chez de vieilles demoiselles de Dublin. Propos glanés à droite, à gauche. Souper. On découpe l'oie. Dix, quinze portraits de gens de Dublin. On se sépare. Un des personnages, qui ne nous semblait pas le plus important, mais dont nous avons bien suivi les mouvements de pensée, rentre chez lui avec sa femme. Ils se couchent. L'homme, qui toute la soirée, a observé les gestes de sa femme avec tendresse lui adresse quelques phrases affectueuses. La femme fond en larmes. Questions. Hésitations. Voici, enfin, la clé du mystère. Un des invités, tout à l'heure, a chanté *The lass of anghim*. Lorsqu'elle était jeune, très jeune,

Gretta a aimé un jeune homme qui est mort pour elle. Ce malheureux lui chantait parfois *The lass of anghim*. De ce drame elle n'a jamais parlé à son mari, qui vingt ans a pu demeurer auprès d'elle en ignorant sa grande aventure, son seul véritable amour.

Et voici que cette révélation renouvelle complètement l'impression que nous avait laissée la peinture de l'humble « réception ». On dirait qu'un foyer de lumière nouveau éclaire toute la scène. Les ombres se déplacent. Les physionomies sont les mêmes et pourtant changées, leurs traits prennent une expression plus profonde et presque angoissée. Autour de cette scène où nous n'avions vu que pittoresque, naïveté ou ridicule, s'épaissit une atmosphère tragique. Auprès de la table du souper d'autres drames, les drames de toutes ces humbles existences, s'étaient manifestés tout à l'heure par de pauvres mots auxquels nous n'avions pas prêté attention. C'est à eux seuls que nous songeons maintenant : tous les masques sont tombés... Je ne sais si ces explications permettront de sentir l'originalité du talent de Joyce. Tous ses effets sont si nuancés, et si sobres ses moyens, qu'il est malaisé de déceler, de dénombrer les ressources de son art. Au milieu de ces décors si curieusement plantés passent un grand nombre de visages. Ce n'est certes pas leur caractère spécifiquement irlandais qui nous frappe le plus. Maints traits sans doute nous rappellent que nous vivons dans la « verte Erin », mais Joyce descend si vite et si profondément dans le cœur de chacun de ses modèles qu'il atteint presque tout de suite des domaines où les altérations de terroir se font peu sentir.

Cette profonde analyse psychologique, qui mènera Joyce, dans *Ulysses*, au monologue intérieur, n'exclut pas le goût de la description. Maintes notations réalistes sont piquées çà et là, et l'attention de l'auteur oscille entre des rideaux de dentelle, un petit bouton qui germe sur un nez et la chaîne d'associations d'idées le long de laquelle glisse la pensée de ses personnages.

Je ne sais si ce livre aura un succès immédiat, mais je crois qu'il « restera ». C'est préférable.

Semaine sainte, par **Gabriel Miro**.

Traduction de Valéry Larbaud et Noémi Larthe (Kra).

M. Valéry Larbaud vient de traduire quelques contes tirés du recueil de Gabriel Miro *la Brume endormie* (el Humo dormido). Gabriel Miro, à peu près inconnu encore en France, jouit parmi les lettrés espagnols d'une assez grande réputation que justifie amplement, selon M. Valéry Larbaud, la qualité de ses romans et de ses

nouvelles. Né à Alicante en 1879, Gabriel Miro décrit le plus souvent dans ses œuvres les paysages et les hommes de la côte levantine (orientale) de la Péninsule ibérique. S'il lui arrive d'évoquer, comme dans *Semaine sainte*, la Syrie telle qu'elle pouvait être au temps de Jésus « *c'est encore*, remarque M. Larbaud, *son monde levantin qu'il nous décrit* ».

Dans *Semaine sainte* Gabriel Miro nous présente une suite de diptyques. Un premier tableau évoque l'entrée de Jésus à Jérusalem, le Dimanche des Rameaux. Second tableau : en Espagne, un Dimanche des Rameaux. « *Trois diacres chantent la Passion selon saint Matthieu... Il est midi et les palmes froissées sortent de l'église. La dernière a un ruban de deuil : c'est une petite fille qui la porte, toute mince et si pâle que sa chair ressemble au cœur du palmier et dans ses yeux sommeille une douleur de femme et une immense tristesse divine au milieu de la jubilation et du soleil du Dimanche des Rameaux....* »

Et ainsi passent tous les jours de la Semaine sainte, un jour espagnol étant chaque fois lié à son lointain modèle galiléen. Quelle est la signification de ce rapprochement? Cette question, trop française, n'est peut-être pas bonne à poser. M. Miro est avant tout un artiste : ses images sont belles, son style exquis. Il nous fait visiter une exposition de gemmes. Je ne veux pas dire que la pensée soit absente, mais les intentions sont nombreuses et de tout ordre. L'unité de ton n'est pas nécessaire. Ainsi les églises espagnoles : elles nous laissent l'esprit incertain : piété, sensualité, ascétisme et cruauté, frivolité, mysticisme, tout y est. Pourquoi faire un choix? M. Miro, lorsqu'il rapproche les jours de la Semaine sainte de leurs anniversaires, est à la fois respectueux, attendri et ironique. Le parfum des cloîtres est doux, le cœur s'agrandit à l'ombre des nefs; les dévots ont parfois des âmes féroces, ils frémissent de fureur homicide contre les Juifs; sur le visage d'une jeune fille un rayon de soleil projette tout l'arc-en-ciel d'un vitrail. Elle est « *mystiquement polychromée de gloires séculaires... En priant elle élève peu à peu son visage dans le tumulte des couleurs qui l'accompagne, car elle a deviné qu'elle se trouvait sous la projection d'une lumière magique, comme celle qui éclairait la danse d'une bayadère vêtue de peau de serpent au théâtre municipal* ».

Deux autres... faut-il dire : essais ou contes?... consacrés à saint Jean, saint Jacques, etc..., tiennent à la fois du poème en prose et de l'étude historique. Tout cela est un peu maigre et ne permet guère de porter un jugement sérieux sur M. Miro. Traduit par un maître de la langue française, il a la bonne fortune de nous apparaître comme un virtuose du style. On annonce la publication de quel-

ques-uns de ses grands romans : le patronage de M. Larbaud nous les fait attendre avec une impatiente curiosité.

Le Disciple du Diable, par **Bernard Shaw**
Traduction Augustin et Henriette Hamon (Calmann-Lévy).

L'habileté dramatique de Bernard Shaw égale sa fantaisie et sa verve. Le lecteur qui sait pourtant qu'il doit s'attendre, avec cet écrivain, à toutes les surprises, voit avec stupéfaction la situation se renverser trois fois dans le *Disciple du Diable*. Et cet imprévu n'est pas l'effet d'un procédé factice, mais d'une saine logique qui se joue des trompeuses apparences. La scène se passe en 1777, en Amérique, dans une famille de colons anglais. Toute la colonie est en révolte contre l'autorité du roi. Demain naîtront les États-Unis. Au premier acte, nous faisons la connaissance, dans une famille accablée par deux deuils récents, d'un brave pasteur qui a une jolie femme, et d'un mauvais garçon, plus ou moins contrebandier et brigand que l'on nomme le disciple du diable. Deuxième acte : le mauvais garçon n'est pas un mauvais garçon; il se laisse arrêter par les Anglais au lieu et place du pasteur, à qui il sauve ainsi la vie; le pasteur est loin d'avoir une aussi belle attitude; il semble bien que ce soit une crapule; quant à la femme du pasteur, il nous est révélé qu'elle aime le brigand, non pas d'ailleurs parce qu'il a une belle âme, mais parce qu'il a du bagout, de l'assurance et une belle prestance. Troisième acte. On va pendre Richard, le disciple du diable, que les Anglais prennent toujours pour le pasteur. Le spectateur est persuadé que le prisonnier puise son courage dans un violent amour pour l'épouse du pasteur. Cette dame a la même opinion. Le mauvais garçon la détrompe. Il ne l'aime pas et n'a agi que par fantaisie chevaleresque et brigandesque. Quant au pasteur, ce n'est décidement pas un monstre, mais un magnifique chef d'insurgés. Il bat les Anglais et contribue à la délivrance de Richard. Une bonne partie de ce dernier acte est consacrée au procès solennel du disciple du diable : il y a là une étonnante caricature (au fait est-ce une caricature? d'une cour martiale... On sait que d'une manière générale Bernard Shaw n'apprécie que médiocrement les militaires...

L'art avec lequel l'aspect de la situation dramatique est constamment renouvelé, l'esprit qui anime les dialogues classe cette pièce parmi les meilleures de Shaw. Pour les Anglais et les Américains elle comporte un attrait supplémentaire : un portrait du général Burgoyne, historiquement vraisemblable et assez peu conforme aux idées qui ont cours en pays anglo-saxon. B. Shaw se défie des grandes vérités historiques. La solennité des personnages célèbres

ne lui en impose point et il fait le tour de leurs statues avec une parfaite liberté d'esprit. Une fois pour toutes il a répudié cette idée que les hommes des siècles passés ont fait nécessairement avec gravité les choses graves, et l'on pourrait choisir comme épigraphe, pour quelques-unes de ses pièces, la réponse de la femme du pasteur qui à cette émouvante déclaration : « ... *C'est la seule force qui puisse renvoyer Burgoyne de l'autre côté de l'Atlantique et qui puisse faire une nation de l'Amérique* » répond, toute à ses préoccupations personnelles et amoureuses : « *Mais ça n'a aucune importance, tout ça!* »

Feux tournants (Camille Bloch),
Jules Tellier (Champion), par **Maurice Martin du Gard**

M. Maurice Martin du Gard a réuni sous le titre de *Feux tournants* les articles qu'il a publiés dans les *Nouvelles littéraires*. Ce sont portraits d'écrivains contemporains traités d'une manière alerte et séduisante. M. Martin du Gard n'y entreprend point la critique méthodique d'une œuvre. S'étant provisoirement assigné le rôle utile d'initiateur, il se contente de donner un aperçu d'ensemble des travaux d'un écrivain, il dessine la courbe de son évolution. Des souvenirs personnels permettent à M. Martin du Gard de vivifier ses analyses. La plupart de ses modèles, il les connaît ou les a connus personnellement et il les campe avec beaucoup de brio. L'entrée de Radiguet dans son bureau est vraiment impayable : et l'on appréciera, je crois, certaine soirée chez Fabre-Luce qu'agrémentent de spirituelles saillies de François Mauriac. Tout cela est très vivant. M. Martin du Gard sait choisir — dans la vie de ses *critiqués* et amis — et avec toute la discrétion convenable, les traits qui peuvent faciliter l'intelligence de leurs œuvres, et en quelques mots il montre finement comment elles se commandent entre elles, se relient. Dans la collection des *Amis d'Édouard*, M. Martin du Gard a consacré une petite étude à *Jules Tellier*, ce beau poète, mort à vingt-six ans, je crois, que Barrès célébra dans sa préface de *Du sang*... Le style et la pensée de cet essai portent curieusement, d'ailleurs, la marque de l'influence barrésienne.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

VIENT DE PARAITRE :

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ANATOLE FRANCE

TOME VI

LA VIE LITTÉRAIRE

PREMIÈRE SÉRIE
DEUXIÈME SÉRIE

Bois gravés de Louis CAILLAUD

Un vol. in-8 sur papier vélin du Marais. **35** fr.

CHAQUE TOME SE VEND SÉPARÉMENT

Il a été tiré des *Œuvres complètes d'Anatole France* 1 500 ex. numérotés au Tome Ier, in-4° écu, sur papier de Hollande Van Gelder à la forme, filigrané de la signature d'Anatole France, gravures sur fond teinté. Ces exemplaires comprennent une suite de gravures sur Chine.

Souscription à l'œuvre complète — Chaque tome : **150** fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber - PARIS (9e)

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

Pour l'Afrique du Sud, l'Albanie, le Canada, la Chine, le Danemark, Dantzig, République Dominicaine, Esthonie, États-Unis, Finlande, Grande-Bretagne, Indes Britanniques, Indes Néerlandaises, Irlande, Islande, Lithuanie, Mexique, Norvège, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Suède, Suisse, Turquie : 115 » 60 » 32 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **5** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table décennale (1905-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.